ANNÉE. N° 63. 1er MARS 1914

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

SOMMAIRE :

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

35 & 37, RUE MADAME, PARIS

Téléph. FLEURUS 12-27

Le numéro : fr. 1.50

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE
DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE.

Directeur : JACQUES COPEAU

Secrétaire : JACQUES RIVIÈRE

Le Secrétaire reçoit le Samedi de 3 h. à 5 h.

Le Directeur des Éditions reçoit le Mercredi de 3 h. à 5 .h

Adresser tout ce qui concerne la rédaction à

M. JACQUES RIVIÈRE

et tout ce qui concerne l'administration à

M. L'ADMINISTRATEUR COMMERCIAL

de la Nouvelle Revue Française

35 & 37, RUE MADAME

Les Manuscrits ne sont pas retournés.

Les auteurs non avisés dans le délai de deux mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

LETTRES

(A LOUIS FOUASSIER)

Septembre 1908.

...... La théorie syndicaliste implique que dans chaque syndicat il y a une minorité de “ meneurs conscients ”, en tout petit nombre, qui mènent et travaillent la masse des inconscients. Leur but est double : 1° Il s'agit de mettre la force que cette masse représente au service d'un certain idéal que nous définirons tout à l'heure. 2° Il s'agit d'élever cette masse elle-même, ou du moins, à l'intérieur de cette masse, de discerner, pour les élever, les individus qui sont capables de l'être. Et cette éducation consiste à essayer de substituer, dans l'âme de chaque ouvrier, l'orgueil et le courage à l'humilité et à la résignation, de les habituer à ne pas attendre le relèvement de leur sort, l'ennoblissement de leur destinée de la charité des patrons, ni de la prévoyance de l'État, mais de leur opiniâtreté et de leur courage, de leur réforme intérieure. (Je vais y revenir.) — Il ne s'agit pas de se faire une conception idyllique du peuple. Ne

pense pas à l' " Exaltation ". Je désavoue la " bonté originelle ". D'ailleurs, en admettant que ces meneurs se trompent et qu'ils soient trop optimistes, ces meneurs, eux, ont été et restent des ouvriers. Et c'est eux qui m'intéressent, et c'est eux que j'appelle le *Peuple*. Tu me diras qu'ils l'exploitent, au bout du compte, le peuple tout comme les autres. Ce n'est pas vrai. C'est une nouvelle notion du chef. Ils restent du peuple. Ils vivent de la vie du peuple. Peut-être déchoiront-ils, peut-être finiront-ils par s'embourgeoiser. Pour l'instant ils sont du peuple, et ils pensent ce que je viens de dire. Il y a la même différence entre eux et les députés socialistes bourgeois qu'entre les généraux de l'Ancien Empire et les généraux de la Révolution. Tu me diras que les généraux de la Révolution sont devenus maréchaux d'Empire et que les meneurs ouvriers accepteront la pensée bourgeoise. D'abord ce n'est pas vrai de tous ces généraux : vois Hoche, Desaix, — Hoche surtout qui est une figure admirable. Et tu comprendras ce que je veux dire. Et d'ailleurs on peut déchoir et avoir été grand. Lannes est devenu le duc de Montebello, mais *Lannes* est grand. Et pense au *lieutenant-colonel* Picquart, si l'on admet qu'en effet le général Picquart n'en ait plus l'âme.

Ces meneurs ouvriers m'intéressent d'autant plus qu'ils sont plus jeunes. La vie, le travail, la misère useront beaucoup de ces meneurs. Mais au

départ quel bel enthousiasme neuf ! Quelle jeunesse, quelle certitude de ne jamais mourir !

— Tu me diras encore que ces gens-là sont peu nombreux. Tant mieux. Je ne m'intéresse pas à la " vie unanime ", moi ; mais je sais qu'un homme, un seul homme peut créer un idéal auquel beaucoup d'hommes se sacrifient. Je sais que Napoléon avait donné des raisons de vivre et de mourir à des milliers de soldats. Je sais qu'il a déchaîné toutes les puissances d'enthousiasme de millions d'hommes. Je crois qu'il y a en France, et en France seulement, de jeunes ouvriers napoléoniens qui sauront créer quelque chose. Et ceux-là, je les admire et je les aime passionnément, d'avance. Je suis en face d'eux dans la même disposition qu'Hugo en face de la légende napoléonienne. (Je ne fais pas de parallèle, bien entendu.) Mais je crois que si l'âme des autres " a chanté dans les clairons d'airain ", je crois que l'âme de ces gens-là, un jour, chantera dans le feu des usines.

Tu le vois : jusqu'à présent c'est un socialisme purement esthétique, je l'avoue, *absolument immoral.* De ce point de vue, il m'est absolument indifférent que l'effort de ces gens-là réussisse ou échoue. Même, s'il échoue, ce n'en sera que plus beau. Rien n'est beau, Barrès l'a bien vu, comme un héroïsme qui avorte. Et de ce point de vue je peux me réjouir de l'avortement de cet effort, de

cet héroïsme. Car un tel avortement introduira dans la vie quelque chose qui ne peut que réjouir fort ceux qui cherchent quelque chose à admirer : une nouvelle source de tragique, un tragique neuf. Quoi de plus tragique, si ce jeune garçon dont je t'ai raconté l'histoire, et qui a refusé d'être instituteur, regrette son dévouement, son sacrifice, — si son héroïsme s'épuise, s'il cesse d'être un militant, s'il retombe à la résignation, à l'abrutissement, à l'alcool ! — Ainsi, que cet effort réussisse ou échoue, voilà un aliment pour l'art, voilà une source, une matière à enthousiasme, mieux encore à *amitié*. Oui, si je pouvais suivre avec amitié le développement et les efforts d'un jeune meneur, et tout ce combat pathétique, quel intérêt dans la vie ! Je tiendrais mon rossignol, moi.

Mais d'autre part — et voilà qui explique mon adhésion au socialisme unifié — je souhaite que cet effort réussisse. J'y vois le salut pour la vie, pour la sensibilité, pour l'art. J'attends d'une révolution qu'elle crée des valeurs nouvelles, du peuple (ainsi défini) qu'il crée un art nouveau, j'attends d'une révolution conçue, dirigée par le syndicat un renouvellement de la vie, de la civilisation, aussi profond, aussi fécond — moins redoutable — que le renouvellement catholique. Et je suis non seulement le développement et la propagande syndicale avec l'intérêt passionné que j'ai dit, mais encore je souhaite de tout mon cœur

son succès. Ainsi j'arrive à concilier l'art et la vie, mais à la condition que j'ai dite. Si la répartition nouvelle du travail que fera la cité socialiste n'avait pour effet que de diminuer un peu la misère matérielle des hommes, si elle n'introduisait pas dans la vie, avec un peu plus de justice réelle, un idéalisme neuf, un renouvellement de la production, un rajeunissement de l'art, si elle ne propageait pas dans le cœur des hommes un enthousiasme aussi ardent que celui qui anima les chrétiens, les grenadiers de Napoléon et les révolutionnaires russes, je déplorerais la ruine de la civilisation bourgeoise, et je craindrais un retour à la barbarie. C...... me dit : " Il faut faire confiance au Peuple. " Non. Je voudrais qu'il en fût ainsi ; mais quand je vois que ce qui prend sur le peuple, c'est l'antimilitarisme, c'est Hervé, alors j'ai peur, je m'épouvante... — Si le peuple ne s'anime plus pour des choses comme l'Affaire, pour la révolte polonaise, pour les souffrances alsaciennes, pour la révolution russe : s'il s'en tient à un marxisme stérile, à un vilain matérialisme, alors je le méprise et j'en ai peur. S'il n'agit que dans l'appétit, dans l'envie et dans la haine, s'il ne respecte pas cet *ensemble de sentiments de vénération qu'on appelle la France*, et si pour défendre cet ensemble-là, pour défendre les conditions favorables au maintien de cette réalité-là (passe-moi ce charabia) — il n'est pas prêt à donner sa vie, si

même il n'en a pas conscience, alors tout est fini. Et malheureusement — tu vois que je ne suis pas d'un optimisme béat — il est bien à craindre qu'il en soit ainsi. Et alors, l'effort du peuple avortera, parce que l'héroïsme vit dans le scrupule et le tremblement. La marque du héros c'est qu'il sait qu'il y a des choses qu'il faut vénérer, des choses qui importent plus encore que le succès même de son entreprise. Il y a quelque chose de plus important encore que le succès de la classe ouvrière, c'est le maintien de la France. — Et c'est pourquoi je hais Hervé.

Et notre rôle, à nous bourgeois, qui ne verrons pas la terre promise, et qui ne pouvons pas nous associer activement à l'effort héroïque du peuple, qui ne pouvons pas redevenir peuple, puisqu'il y a si longtemps que nous avons cessé de l'être — mon devoir à moi, bourgeois juif (tu vois : je te dis tout), qui précisément parce que je suis probablement d'une hérédité française récente ai le sentiment plus vif de ces choses-là, ai pour ces choses-là un amour de parvenu, — notre devoir, c'est en aidant le peuple, c'est en faisant place nette à la civilisation qu'il construira, de lui signaler ce qui doit échapper à la destruction, les valeurs qui doivent être respectées. *Tout ce qui fait que Barrès est intraduisible*, voilà ce qui doit être maintenu. Relis la préface de l' *Appel au Soldat* : " Gloire odorante et que rien ne soutiendra plus. " Eh

bien, ces mœurs, ces délicatesses, ce n'est pas quelque chose qu'on puisse préserver si on supprime les conditions qui les favorisent, les solidités qui les soutiennent. Et ce qui les soutient, ce n'est pas, comme l'a cru Barrès, la terre et les morts. (La terre et les morts ce n'est pas une réalité, ce n'est rien qu'une création lyrique.) C'est l'organisation nationale d'une part, et c'est d'autre part, la seule tradition qui ne puisse pas diviser les Français, la tradition révolutionnaire. Cela, je le sens, aurait besoin d'être précisé. Mais justement l'idée de patrie est quelque chose de mouvant, d'immatériel, quelque chose d'irréel et d'agissant pourtant, qu'on ne connaît que par ses manifestations : c'est-à-dire par l'art et par la politique ; — qu'on ne connaît aussi, et trop tard, qu'aux temps de crise. Il y a des expériences. Lis les correspondances des gens qui avaient vingt ans, au plus, en 1870. On voit qu'il y a là des douleurs réelles, un sentiment réel. Et relis *Au service de l'Allemagne*, qui tout de même est le plus beau livre de Barrès, je crois bien.

Tu vois, je suis d'une logique parfaite, je trouve (je me fais des compliments). Je n'ai rien renié ; mais il me semble que je vois plus clair en moi. Comme Jaurès qui, inlassablement, et malgré que chaque jour les événements lui donnent un démenti, répète qu'on a eu tort de tuer au Maroc, d'aller au Maroc, — inlassablement il faut que

nous, bourgeois désintéressés, “ inutiles Cassandres ”, nous répétions au peuple, dans la mesure de nos forces, sans espoir exagéré, simplement parce qu'il faut dire la vérité et qu'il faut faire son devoir, que pour faire la cité socialiste, il ne faut pas commencer par tuer la France — parce que sans cela on n'aurait plus rien du tout, on s'épuiserait en luttes inutiles, et ce serait vraiment à croire à la théorie du “ Recommencement ” que je crois si fausse. — Voilà pour l'action politique.

C'est tout ce qu'il y a de plus ingrat. Nous sommes des *bourgeois-tampons*, comme dit Rauh. On nous coupera le cou. Mais j'aime Chénier et Saint-Just. Pas d'optimisme, mais de l'élan ; pas de duperie, mais du désintéressement : voilà la bonne formule. Nous ne pouvons pas agir dans le syndicat : il faut que le syndicat agisse lui-même. Mais nous pouvons sympathiser avec le syndicat. Nous ne pouvons pas grand'chose dans le parti socialiste : mais nous pouvons y être une voix, nous pouvons y être une petite voix. Soumettons-nous aux conditions de l'action :

Il faut se séparer, pour penser, de la foule
Et s'y confondre pour agir,

dit Lamartine, mais il faut penser son action. Il faut répéter à tous ceux qu'on connaît, aux “ camarades ”, qu'il ne faut pas briser certaines choses. Et, comme dit Bergson, il faut vivre, mais être

prudent parce que “ la vie est souvent l’histoire d’un avortement ”. Je n’ai pas “ confiance dans le Peuple ”. Mais je cours le risque, je l’aime, et j’en ai peur.

Tu vois : voilà l’art et la vie qui se rejoignent, et c’est l’essentiel. La morale de Rauh nous enjoint de nous intéresser “ à ce qui commence, aux efforts obscurs des militants épars ”. Voilà pour la morale, pour la vie. Et quant à ce qui touche la pensée, l’art, la méthode de Bergson nous ordonne de sympathiser avec le mouvement, avec la vie. Où vois-tu le mouvement et la vie, si ce n’est là ? Et je veux observer et m’instruire. Il faut avant tout, dit Bergson, “ une longue camaraderie avec le réel ”. Mais il faut aussi l’élan. Je réponds au moins de l’élan. Et je vais me mettre en contact avec le réel.

Et que vois-tu d’autre part qui soit aussi intéressant ? Dis-le moi. Mais dis donc. Nos réactions ? Ah, nous sommes bien fatigués, mon vieux. L’art de Barrès est un art *suprême.* Au plein sens du mot. Fleur fragile et magnifique qui pousse “ sur un sol nourri de désastres ”. Et ce que tu appelles la fatigue de Barrès, moi je l’appelle son désir de tenir le rossignol. Et le rossignol lui échappe éternellement. Le dicton du père de Roemerspacher, c’est : “ Avant de monter en barque, il faut savoir où est le poisson. ” Avant de chasser le rossignol, il faut que l’oiseleur sache

dans quelle forêt il se trouve. Barrès est parti sans savoir. Et il n'a pas trouvé le rossignol. Mais il y en a un : c'est le mien. Je te le donne.

Non, il n'a pas trouvé le rossignol. Et c'est ce qui fait le charme *extrême* de son œuvre. Il a cherché des solidités, et pour s'y appuyer, il n'a pu que projeter hors de lui ses rêves. Il a appuyé son âme sur son âme. Car la Lorraine, c'est encore son âme. Il a créé la Lorraine : ce n'est pas elle qui l'a créé. De là vient la beauté pathétique de *Chant de Confiance*. Les mauvaises circonstances ne lui laissent l'appui d'aucune réalité ; et l'auteur de *Leurs Figures* pour s'y appuyer, a besoin, le beau réaliste, d'une réalité réelle. — Il n'en a pas. Il en crée. C'est la Tour de Pise qui veut se redresser. C'est un beau jardin suspendu.

Il en crée. Mais je le vois qui veut s'appuyer à ses peupliers irréels, qui veut se baigner dans sa Moselle imaginaire. Qu'il prenne garde de s'y noyer ! Et surtout qu'il n'y entraîne pas Philippe avec lui ! Le fait est qu'il s'y noie. Et c'est son excuse. La Lorraine peut bien lui donner une source de lyrisme ; c'est un " puits de rêverie ". Mais il lui demande " une règle de conduite, une politique ". Et alors il se crotte. Car une règle de conduite il faut la demander à une réalité : la Lorraine n'en est pas une, ne peut pas en être une. De là vient que ce beau lotharingisme conduit notre homme au rationalisme. Un arbre se juge à

ses fruits. La Lorraine est un arbre mort. Ce n'est rien. Le socialisme français est une réalité.

En m'appuyant sur lui, s'il n'arrête pas, je suis sûr d'être du côté de toutes les causes généreuses. Barrès est du côté des ennemis de Zola. Il est du côté de la réaction, de la mort. Je l'excuse. Je le comprends maintenant. Je lui dirai ça : j'irai le revoir.

Mais vraiment l'œuvre de Barrès est une œuvre *suprême.* Nous pouvons nous créer nous-mêmes. Mais nous ne pouvons pas nous créer un appui. Il faut nous appuyer à la réalité.

Viens avec moi, je t'assure. " Ce n'est pas un baume que je cherche, c'est le plus fort cordial. " Comme Barrès je suis las des "irritantes rêveries". Mais je sais mieux que lui y échapper. Je sais ce qui est réel. Je sais où est le cordial. Regarde, écoute, lis : tu feras ce que je fais. Oh ! je ne plaisante plus. Je suis si sérieux, si tu savais ! Je crois que tu m'as jugé. Oh ! je ne veux bien être, je ne suis peut-être qu' " un feu de joie sur un carrefour ". Sur un carrefour noir. Mais je veux choisir le carrefour le plus passant ! Que des gens y passent et se battent ! Que toutes les routes y aboutissent ! Mais surtout, je veux que de ce carrefour parte la route " qui va vers l'avenir ". "Un feu de joie sur un carrefour ". Je te remercie de cette définition. Tu vois comment je l'interprète.

Je te demande pardon de tout ce lyrisme. Si je me relisais, je ne t'enverrais pas ma lettre. Mais je ne me relirai pas. J'aime tant de dire toutes ces choses. — Remarque d'ailleurs que je ne suis pas du tout optimiste. C'est vrai que j'espère. Mais l'espérance n'est pas un sentiment facile. C'est une vertu. C'est même une vertu théologale.

Oui, l'essentiel est de brûler, et de se sentir brûler. Mais il ne faut pas tout de même brûler à vide. C'est là notre dissentiment. Il est passager, j'en suis sûr.

*
* *

Cazalot d'Oriule, 13 *septembre* 1909.

... J'ai renoncé à Florence, car je préférais la solitude pour y dénombrer mes trésors. Et puis quand Alcibiade eut aperçu l'Etrangère de Mantinée, il ne quitta pas le Banquet pour aller admirer dans un pays étranger des statues de Phidias.

Je ne ferai pas une description du Béarn, car il est temps de renoncer à toute espèce de description. Quand je t'aurai dit qu'au fond de ce langoureux Béarn j'entends le son de la pluie sur les fougères ruisselantes, tu n'en seras pas plus avancé. Il est prodigieux qu'on puisse admirer autre chose dans un paysage que l'aisance des mouvements qu'y ont les hommes et les femmes, avec leurs

magnifiques vêtements de toile souple. Je ne comprends plus la poésie — à moins qu'elle ne soit, comme chez qui tu sais, une directe communication avec les racines des arbres, et les endroits où naît l'eau — que comme « l'art d'évoquer les minutes heureuses », tel que l'a pratiqué Baudelaire. J'aime aussi, et de plus en plus, les vers de Vigny qui planent gravement avant de se poser. Madame de Noailles dit : « C'est la Sagesse en deuil au haut du Sinaï. »

Vois-tu, mon vieux, ma grande détresse vient de ce que, *intellectuellement* doué uniquement pour la culture, l'histoire des idées, la sensibilité métaphysique, j'ai en moi des enthousiasmes d'énergumène, des caprices de page, et des gaietés d'enfant. Si bien qu'il y a un profond désaccord entre mes aptitudes et mes goûts. Et je ne pourrai faire quelque chose qu'en essayant, dans des livres, de marquer le caractère pathétique de ce désaccord — ou alors en essayant de le faire disparaître. Mais dans quel sens ? Je t'ai déjà dit que je deviendrais un érudit avec une lampe et des pantoufles, mais je danse en pantoufles, et j'éprouve continuellement le grand désir de renverser ma lampe. Tout cela n'est pas favorable à la production. Mais comme je *veux* produire, il faudra bien que j'y arrive. Et je dirais bien que s'il suffisait de travailler beaucoup pour cela, ça ne serait pas une

affaire. Mais pas du tout. La culture et la sensibilité ne se réunissent pas du tout en moi. Ce que je fais pour la première ne *libère* pas la seconde. La première est trop compliquée, et la seconde est trop impulsive. J'oscille toujours entre la critique et la chanson (je dis la chanson la plus naïve, la chanson d'un enfant qui veut la lune). En sorte qu'avec tout ça, je n'avance guère. A mon âge, Hugo publiait les *Odes et Ballades*. Et le délicieux Musset, à vingt ans, avait donné ses plus belles choses ! Ah ! l'Enfant sublime est bien vieux et bien stérile ! Pourtant je ne désespère pas. Mais le feu de joie commence à brûler tristement sur la place qui n'est plus bien passante. Je veux éclairer les visages.

Il s'agirait aussi de donner à mes idées, à mes sentiments, une autre unité que celle d'une danse. Et ça n'est pas bien commode... Quand finirai-je l' *Enthousiasme* ? Je me propose, quand j'aurai reçu de toi une lettre convenable, de dresser notre bilan. Mais je n'ai pas de goût pour le développement... Je ne peux plus supporter que le rapide, le resserré. Je ne veux pas de vallées entre les montagnes, pas de défilés entre les pierres brûlantes, pas de trio entre l'andante et l'allegro. Et peut-être ce que je prends pour de l'amour et de la flamme, ce goût de la brièveté, de l'éclat soutenu, n'est au fond qu'une grande impuissance.

Egaie-moi un peu. Au fond, je devrais être

heureux. Mais on me l'a bien dit à Strasbourg : " L'enfant insouciant gaspille son bonheur. " Cela tient, je crois, à ce que, généralement, la vie vivante est la récompense de l'effort et de la tâche, et que moi j'ai eu toutes les jouissances avant d'avoir produit ce qui fait qu'on les mérite. Cette disproportion entre ce que je peux appeler ma *renommée* et mes mérites, — ou, si tu veux (car tout de même jusqu'ici j'ai bien travaillé) — entre mon âge et mes succès, je n'en prenais pas conscience avant ce bienfaisant échec. J'en ai pris maintenant une conscience qui m'est singulièrement amère. La vérité, c'est que le bonheur ne rassasie pas : il est de sa nature un écoulement. Nous retombons sur les vérités éternelles. Je ne suis heureux que dans la bataille, quand je suis *pressé*, quand j'ai beaucoup à faire. Mais je voudrais que ma tâche ne fût pas scolaire. Au fond, quand on n'est pas Spinoza, à quoi bon travailler la philosophie ? Je ne suis pas un *penseur*. Je suis un professeur. Il me faut une activité, des gens à convaincre, ou à séduire. Stendhal et Vigny étaient à seize ans lieutenants aux dragons rouges. Moi, j'aurai bientôt vingt-et-un ans, et je suis ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure. Oh, je pourrais très bien faire de la bonne critique. Je me donne deux ans pour faire la pige à Faguet. Mais ça me dégoûte. J'étais fait pour ressentir le grand soulèvement involontaire que je ne ressentirai jamais.

*
* *

26 *octobre* 1909.

... Je suis vaillant, je suis actif, et je suis triste. Je tiens ma vie entre mes mains, et je voudrais la retenir. Par suite d'un concours de circonstances que je t'expliquerai plus tard, j'ai des tentations que je te dirai. Sache seulement pour l'instant que j'en suis à choisir entre le gilet blanc de Prévost-Paradol et les lunettes bleues de Taine, entre la dispersion éclatante et la grave concentration. Tu me rendras cette justice que je ne suis pas ambitieux. *Mais je ne voudrais pas être lâche.* J'aurais voulu être agrégé cette année. J'aurais ainsi contre les tentations qui m'assaillent un humble et solide bouclier universitaire. J'aime passionnément la vie, où l'on entend le bruit que font les jours en tombant sur les jours, où l'on progresse en même temps que sa thèse, où l'on s'augmente en même temps que sa bibliothèque, où l'on boit le dimanche du Bordeaux avec ses collègues et leurs femmes. où l'on s'achemine avec une prudence réservée, et en somme hautaine, vers la retraite, la croix et la soixantaine. J'aime la pauvreté confortable de ce célibataire qu'est Chartier, l'indépendance docile et pensive des fonctionnaires provinciaux, l'air emprunté qu'ils ont tous, qu'aura Monceaux quand il sera de l'Institut. J'aime enfin

tout ce que Rauh a aimé en dépit de lui-même, de ses yeux vivants dans son visage de cheik belliqueux et malade : la liberté de l'esprit, l'orgueil modeste, les désirs exigus, le feu, le bon fauteuil.

Mais j'aime aussi le clair berger aux yeux verts, le jeune roi David qui lançait sa pierre au front de Goliath, comme nous lançons notre désir à la tête du monde. J'aime l'héroïsme, la folie, les gestes éclatants, la danse, la beauté qui est vraiment une chose très belle, la guerre, l'audace, la vie pressée, le rire (ce triomphe), le déjeuner qu'on avale à la hâte, le taxi-auto dont on fait claquer la porte, l'amour des hommes et des femmes. " J'aime les vaniteux, dit Nietzsche, car ils jouent bien le jeu de la vie. " J'aime les gens qui brûlent et se brûlent, la prodigalité du cœur et de l'esprit, ce qui jaillit et n'aboutit pas, toute la dépense irréfléchie d'eux-mêmes que font les gens vraiment vivants. — Et je n'aime pas les compromis entre ces deux vies que je dis là : il faut avoir un style.

Or j'ai à choisir, et plus tôt que je ne pense, et dans un moment où je me sens actif, plein de beaux projets, d'idées, et — permets-moi de te le dire — de talent. Je ne crois plus à la liberté : car on ne choisit pas soi-même. Et tous les arguments qui invoquent le mouvement et le renouvellement de la vie intérieure ne prouvent rien. Car on ne choisit pas soi-même ni la qualité de ce mouvement-là, ni ce bonheur ou cet ennui, ce

2

bonheur ou cette lâcheté qui font le propre de chaque être. Je crois à la grâce de Dieu. On n'est pas libre, mais on est puni comme si on l'était. Et la décision que je prendrai maintenant, j'en porterai le poids toute ma vie. Si je me décide pour la vie n° 1 quelle lâcheté, mais si je choisis la vie n° 2, quelle audace, quel trouble chaque jour, quelle lutte à chaque instant, quel regret d'abandonner la vie et les vérités *faiseuses de calme !*

Tu comprends bien, de Prévost-Paradol et de Taine, à qui va ma sympathie. J'ai horreur de Taine qui a l'esprit faux, l'intelligence étriquée, appliquée, vraiment normalienne. J'aime Prévost-Paradol, ses fièvres radieuses et vaines, son enthousiasme irréfléchi, ses grandes tristesses, son impuissance très distinguée, son courage final, sa vie inutile et sa mort vaillante. Quel passionné, quel amoureux ! L'autre a un tablier noir, une application de primaire : il est bien trop loin de Shakespeare.

Mais aussi Prévost-Paradol est un raté. Il s'engage dans un chemin, puis le rebrousse, revient à son point de départ, s'épuise, se disperse, s'éparpille. Ou bien il ne faut pas engager la bataille, ou bien il faut être vainqueur. Quelle terrible hésitation quand on est belliqueux mais vite découragé !

Donne-moi un conseil et pardonne-moi de ne pas te dire les choses plus clairement. D'ailleurs,

remarque-le, ce qui ajoute à mon embarras, c'est que j'aime cette hésitation même. « Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais déjà trouvé. » J'oscille comme l'élan vital qui, d'après Bergson, à chaque instant doit bifurquer : et de cette oscillation je tire un plaisir, une joie, — sans compter que cette méditation est après tout la seule attitude convenable à notre époque, étant donnés les bouleversements considérables qui peuvent être apportés dans l'économie de la société, le caractère provisoire, précaire qu'ont de nos jours les aristocrates, l'instabilité politique, l'incertitude des destinées françaises.

Et je sais bien aussi que mon scrupule, mon hésitation, c'est ma vie, et c'est la vie, et que c'est à ces moments-là qu'on est le plus près du Divin !

Pourtant, non. Car, si Dieu est inquiet, il n'est pas incertain. Il faudrait en venir là : une inquiétude sans incertitude. Mais c'est le cercle carré.

Note que je ne fais pas d'inutile pathétique. « Quelle puissante chose c'est que de vivre ! » Mais je suis à la croix des chemins.

Tiens, suppose que j'aie à choisir entre l'Université et la Direction du *Temps* (c'est une hypothèse ; — pardonne-moi de ne pas te parler plus clairement) ou la Présidence du Conseil ! L'Université ? Mais quels paradis perdus ! Le Journalisme ? Mais la vie morale ! J'ai les passions de David, mais la pureté d'Eliacin.

Ah, si j'étais alsacien que ma vie serait tôt fixée ! Heureux qui n'a pas à tirer de lui-même sa règle !

Mon Dieu, que mon âme est avide ! Je suis un voyageur irritable !... Entends l'appel de ton ami. Au fond, tout ça c'est de l'exaltation à vide ; mais c'est plus intéressant que X, et ça fait passer le temps.

*
* *

Territet, 31 *août* 1910.

... Revenons à la religion. Je t'ai dit loyalement mes dispositions subjectives. Mais que ce soit toujours à partir de là que la réflexion philosophique se développe, c'est ce que Delbos lui-même admet pour Kant lui-même. Voici maintenant le résultat de nos réflexions. J'avais au courant de la plume posé à M... cette question : — " Comment admettre qu'une révélation soit faite à telle époque, et à tels individus ? " — C'est ce que la raison ne peut comprendre. Dans le fait, le Moyen-Age tout entier a vécu sur ce problème-là. On ne savait pas où fourrer Virgile — ni les nègres. Note qu'il ne s'agit pas d'une révélation dans l'intemporel. Je comprends la dialectique de Hegel ; je n'admets pas la dialectique de l'histoire, telle que l'entend Bossuet. Je comprends la philosophie de la révéla-

tion chez un Plotin ; je ne comprends pas que la révélation descende dans l'histoire. Très naïvement je supposais que M... allait prendre le problème tel que je le lui présentais, c'est-à-dire confronter le dogme catholique de la révélation avec sa raison, directement. Mais point : il faut en passer avec cet incorrigible idéaliste par une philosophie post-kantienne du Temps et de l'Individu qui fait évanouir le problème que je lui demandais de résoudre, et ne justifie plus le dogme catholique que par une série de calembours.

Note qu'il pouvait, s'il tenait à rester fidèle à la tradition philosophique, refuser de me répondre. C'est ce qu'aurait fait Lachelier, c'est ce que Lachelier a fait. Tandis que Boutroux voulait confronter directement Science et Religion, Lachelier — pour que ça soit plus propre — veut d'abord confronter Science et Philosophie, puis Philosophie et Religion. L'étude du sujet réfléchissant lui permet de concilier le mécanisme de la science avec une philosophie téléologique qui le conduit au seuil de la religion. Et puis, c'est tout. Il s'arrête là. Il ne peut franchir les bornes de la science qu'en même temps que celles de la raison. A-t-il intérêt à les franchir ? Oui, car l'affirmation d'un au-delà, où nous serions appelés à participer à la vie de la pensée pure, à cette vie où la pensée se donne à soi-même son contenu, au lieu que la sensibilité le lui fournisse, et se le donne par un *fiat* produc-

teur, au lieu qu'il s'oppose à elle comme la matière de la connaissance, — ça intéresse beaucoup Lachelier. Il veut bien faire cette affirmation. Mais à une condition : c'est qu'on comprenne bien de quelle nature cette affirmation doit être, et qu'on ne transforme pas, pour l'affirmer, cet *au-delà* en *en-deçà*, qu'on ne prétende pas à en avoir une connaissance, ni à en donner une démonstration, qu'on ne veuille pas avoir l'expérience de ce qui, par hypothèse, est au-delà de l'expérience. Bref, qu'on sache bien qu'il s'agit ici, non pas de connaître, mais de croire, qu'on est en dehors de l'intelligibilité, que la raison ne peut faire le saut, et que tout ce qu'on peut dire c'est qu'elle *autorise la foi* à faire ce saut. Il n'y a pas de philosophie de la religion : il y a une philosophie qui pour la religion fait place nette.

Ça c'est propre : c'est bien encadré, ça a trois dimensions comme l'espace dans Euclide et l'Être dans *Psychologie et Métaphysique*. Ça ne fait pas d'avances à l'Église ni au Gouvernement, parce qu'un philosophe doit avoir sa dignité. C'est solide et raisonnable, et très digne d'un vieux bonhomme très loyal et qui aime qu'on ne brouille pas tout sans réfléchir. " Messieurs, Monsieur X a deux défauts : il n'a pas de gilet, et il ne fait pas le mot à mot".

Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'on ne comprend pas tout de même comment cette foi rejoint

le catholicisme. Platon pouvait aussi bien faire le saut que Lachelier. Comment admettre que le problème ne se pose plus de la même façon pour Lachelier et pour ce grand philosophe grec que Lachelier admire beaucoup. Comment admettre surtout que Platon puisse expier dans les Limbes le crime de n'être pas né après Jésus ? Lachelier ne serait pas bien embarrassé de répondre que quand on est Inspecteur Général de l'Instruction publique en France, on suit la religion de la majorité des Français ; que c'est d'ailleurs une très belle religion ; qu'il n'y a pas lieu de discuter tout ça, mais qu'il vaut bien mieux croire aveuglément ; que ça ne doit pas plus gêner les jeunes agrégés que ça n'a gêné Malebranche qui avait bien du mérite ; que d'ailleurs Monsieur Victor Cousin, qui était un peu libertin, s'accommodait fort bien de cette religion-là ; que les préfets étaient bien plus polis pour les universitaires quand ils n'étaient pas anticléricaux ; que c'est agréable à voir les gens dans une église ; que l'Église a beaucoup fait pour le latin, et qu'il faut penser bien peu pour être tout de suite gêné par la religion, qui n'a jamais de contact avec la *saine* philosophie.

C'est vrai. Mais quand Lachelier est venu au monde, la religion était toute faite. On y entrait tout naturellement. On faisait sa première communion avec ferveur. Il y avait encore des chrétiens. Mais aujourd'hui, il y a une maladie sur les

dogmes. La Révélation s'affaiblit : on en perd le souvenir. La Bonne Nouvelle est trop ancienne. Et ainsi, si Lachelier pouvait croire "aveuglément" (car il s'agit bien d'une foi aveugle) à la religion catholique, ce n'est plus vrai pour notre génération. Car la raison peut bien nous conduire à sauter aveuglément dans une foi d'ailleurs vivante ; mais, à moins de s'incliner non plus devant la religion, mais devant une tradition — traditionalisme qu'il faut justifier, et que Lachelier ne serait pas du tout disposé à accepter — elle ne peut s'employer à restaurer une foi qui meurt, et qui ne saurait, dans un système comme celui de Lachelier, tirer d'aucune justification philosophique un regain de vie et de fraîcheur.

P. S. — Tu as vu la mort de William James. Ce n'est pas qu'il fût un grand philosophe, — parce qu'il n'avait pas une tradition à quoi se référer, et qu'on n'est un vrai philosophe que sur la route royale. Il découvrait les idées comme Chactas la cour de Louis XIV, la civilisation. Mais s'il ne se rendait pas compte du poids qu'il avait à soulever, s'il manquait de garde-fou, il avait de belles qualités humaines : de l'entrain, de la cordialité. Il ressemblait à Whitman.

*
* *

20 *mars* 1911.

... Quel sublime chef-d'œuvre que le *Vieil Homme* de Porto-Riche ! Et de lui je n'attendais pas quelque chose d'aussi grand, d'aussi neuf. Si sans doute nous retrouvons dans les scènes entre Thérèse et son mari la veine d' *Amoureuse*, — et si pour ma part je regrette que l'influence du théâtre moderne, du théâtre des boulevards ait forcé Porto-Riche à insister trop sur le *décor*, sur les affaires de l'imprimerie, et sur le rôle bêtement spirituel de Chavassieux ; — s'il a ce tort de donner seize ans à Augustin sur le conseil d'amis qui lui ont représenté qu'on ne peut faire jouer à Paris une pièce où un garçon de vingt ans est encore vierge ; — quelles beautés pour tout le reste, le divin langage, et quel profond regard. Je ne sais rien dans le théâtre qui soit plus émouvant que certaines scènes entre Thérèse et Augustin, que la dernière scène entre Augustin et Madame Allain. Et les pures phrases, toutes vibrantes de larmes, comme les *phrases* du grand Chopin ! Et ce don, non pas seulement de savoir comme Ibsen, d'emblée, quand le rideau se lève, par quelques phrases significatives, manifester que les personnages ont commencé de vivre avant le lever du rideau, mais remonter jusqu'à la source

des âmes, jusqu'au point où leur nature détermine leur destinée ! Qu'une telle œuvre n'ait pas eu plus de succès, construite avec cet art, et lourde comme les pièces de Shakspeare, et aussi lyriques qu'elles, mais plus ordonnée sans doute et d'une courbe plus régulière, c'est la condamnation *du goût parisien.*

*
* *

Mon cher ami,

Non, je ne t'oublie pas, et j'ai la pudeur du souvenir. Mais le moyen d'aller te voir, et même le moyen de t'écrire ? Il faut que l'électricité ce soir, baissant quand monte l'eau du fleuve, me contraigne à me coucher tôt, à ne pas préparer des leçons inutiles, à ne pas corriger des devoirs, pour que je trouve le temps de t'envoyer ce mot. Dieu, que la vie est difficile. Et qu'il est vrai que c'est une attente. Mais tu sais bien les différences et que si Gide s'enchante dans cette attente, le petit coréligionnaire de Zangwill que je suis veut " prendre les choses avec les mains ". Insensé qui croyais, à défaut de ton amitié exilée, pouvoir me contenter d'être aimé des élèves ! Quelle chose difficile d'être aimé ! C'est vrai qu'ils me sourient. Je leur souris aussi. Mais crois-tu que je les comprenne, et qu'ils me comprennent ? Je les surprends, je les amuse, parce que je suis

maigre, et souvent attendri. Mais, sauf un ou deux dans chaque classe, je ne peux pas faire fonds sur eux. Plus je les cerne, plus ils me manquent. Ridicule T... qui croyait pouvoir *souffrir* de son métier, et y trouver le bonheur ! Si je ne me raidissais pas, ce serait au bout de peu de temps, le chloroforme, une défense contre la vie, une régularité, une chaîne, une limite à l'enthousiasme, enfin, bref, une occupation.

Au fond, ce n'est pas vrai, et je suis très heureux. J'ai demandé : "Qu'est-ce que comprendre ?" Il y a deux choses, m'a-t-on répondu ; on peut vous comprendre, vous, M'sieur, et comprendre ce que vous dites. Oui, *on pourrait.* — Il est vrai que ce serait plus intéressant de me comprendre que de comprendre ce que je dis, et qui est du Durkheim, du Charles Gide, du Karl Marx, les meilleurs jours du Rauh, — et parfois du Chartier (j'ai fait, tu le devines, une leçon sur la crue, une sur la comète). Mais j'ai peur, quand l'eau monte et qu'il fait froid et noir, qu'ils ne retiennent pas ce que je peux leur dire, et qu'ils ne comprennent pas non plus ce que je ne leur dis pas.

Ce sont les jours de pessimisme : les enfants courageux y sont sujets autant que d'autres. Puis vraiment, Paris est lugubre : et les maisons vont s'effondrer. Je n'aime pas être rappelé ainsi brutalement au matérialisme historique. Heureuse-

ment, j'ai la ressource d'écouter les paroles des hommes sur la crue, et de voir autour de la Gare Saint-Lazare, une foule spirituelle et grave contenue par des petits soldats en " lourdes capotes ", qui, à dix heures, avidement, mangent leur morceau de pain sec, en battant la semelle sur le pavé humide.

Images : tu as raison de les mépriser. C'est vrai qu'elles ne maillent pas, qu'elles ne font pas une chaîne qu'on peut tendre devant sa porte : qu'elles n'arrêtent pas la crue du monde qui noie notre passé. Si je regarde ma conscience, je vois qu'elle est pareille à ce pays inondé. Chaque année, sans m'augmenter, je change. Et chaque année la vie comme un fleuve vient détruire ce que j'ai bâti. Arrêter mon esprit et accroître ma sensibilité, ne pas toujours me laisser assaillir par les choses. Oui, c'est là le problème. Si je forme un système, si je ferme ma porte, si je ne sors que le Dimanche, je manque tout ce que la semaine m'aurait apporté, qui m'attendait sans doute et que je n'aurai plus.

Voici du bavardage : ce que je voulais dire, c'est que j'irai te voir, et t'écrirai bientôt une lettre plus ferme. Je ne peux pas supporter que nous soyons séparés. J'ai besoin de te voir, besoin que tu me grondes, et je t'envoie, mon vieux, ma profonde amitié.

HENRI FRANCK.

POÈMES

AU PASSANT D'UN SOIR

Dites, quel est le pas
Des mille pas qui vont et passent
Sur les grand'routes de l'espace,
Dites, quel est le pas
Qui doucement, un soir, devant ma porte basse
S'arrêtera ?

Elle est humble, ma porte,
Et pauvre, ma maison.
Mais ces choses n'importent.

Je regarde rentrer chez moi tout l'horizon
A chaque heure du jour, en ouvrant ma fenêtre ;
Et la lumière et l'ombre et le vent des saisons
Sont la joie et la force et l'élan de mon être.

Si je n'ai plus en moi cette angoisse de Dieu
Qui fit mourir les saints et les martyrs dans Rome,
Mon cœur, qui n'a changé que de liens et de vœux
Eprouve en lui l'amour et l'angoisse de l'homme.

Dites, quel est le pas
Des mille pas qui vont et passent
Sur les grand'routes de l'espace,
Dites, quel est le pas
Qui doucement, un soir, devant ma porte basse
S'arrêtera ?

Je saisirai les mains, dans mes deux mains tendues,
A cet homme qui s'en viendra
Du bout du monde, avec son pas ;
Et devant l'ombre et ses cent flammes suspendues
Là haut, au firmament,
Nous nous tairons longtemps
Laissant agir le bienveillant silence
Pour apaiser l'émoi et la double cadence
De nos deux cœurs battants.

Alors, combien tous deux, nous serons émus d'être
Ardents et fraternels l'un pour l'autre, soudain,
Et combien nos deux cœurs seront fiers d'être humains
Et clairs et confiants sans encor se connaître !

Nous nous confesserons avec le fou désir
De nous entendre arder et vivre, âme contre âme ;
On mêlera en chaque élan pardons et blâmes
Et nos yeux laisseront leurs pleurs sourdre ou jaillir.

Oh brusque et haute joie ! Oh rare et âpre ivresse !
Oh ! partage de force, et d'audace, et d'émoi,
Oh ! regards descendus jusques au fond de soi
Qui remontez chargés d'une immense tendresse
Vous unirez si bien notre double ferveur
D'hommes qui, tout à coup, sont exaltés d'eux-mêmes
Que vous soulèverez jusques au plan suprême
Leur amour pathétique et leur total bonheur.

Et maintenant
Que nous voici à la fenêtre
Devant le firmament,
Ayant appris à nous connaître
Et nous aimant,
Nous regardons, dites, avec quelle attirance,
L'univers qui nous parle à travers son silence.

Nous l'entendons aussi se confesser à nous
Avec ses astres et ses forêts et ses montagnes
Et sa brise qui va et vient par les campagnes
Frôler en même temps et la rose et le houx.

Nous écoutons jaser la source à travers l'herbe
Et les souples rameaux chanter autour des fleurs ;
Nous comprenons leur hymne et surprenons leur verbe
Et notre amour s'emplit de nouvelles ardeurs.

Nous nous changeons l'un l'autre, à nous sentir ensemble
Vivre et brûler d'un feu intensément humain
Et dans notre être où l'avenir espère et tremble
Nous ébauchons le cœur de l'homme de demain.

Dites, quel est le pas
Des mille pas qui vont et passent,
Sur les grand'routes de l'espace,
Dites, quel est le pas
Qui doucement, un soir, devant ma porte
S'arrêtera ?

L'ANCIENNE FOI

Si ton nom sonne creux dans ma ferme poitrine,
Si mon âme est un lieu de décombres rempli
Où ma croyance ancienne est vouée à l'oubli,
Seigneur, je n'ai rien fait pour créer ma ruine.

Je t'ai longtemps servi d'un cœur timide et doux
Criant vers ton silence et ma joie et ma crainte ;
Et dans ma chair, longtemps a perduré l'empreinte
Du rebord de la chaise où l'on prie à genoux.

Les soirs, quand ma ferveur s'en allait à confesse,
Mon être était si fort soulevé par sa foi
Qu'à travers l'infini, il dardait jusqu'à toi
Le haut brasier d'amour dont brûlait sa jeunesse.

J'étais si simple et pur, si humble et clair, Seigneur !
Je faisais tant pour mériter un peu ta grâce,
Et j'effaçais avec mes pleurs la moindre trace
Que le mal aurait pu imprimer dans mon cœur.

Je croyais que le ciel que l'air et que la terre
Jusqu'au fond de l'abîme étaient pleins de mon Dieu,
Que les siècles marchaient à son geste de feu
Et que son pas sonnait dans leur pas centenaire.

Tu dominais, Seigneur, sur l'heure et sur l'instant ;
Dans chaque aurore neuve, on surprenait ta gloire ;
Quoiqu'on m'eût dit, je ne voulais penser ni croire
Que ta présence, un jour, me quitterait. Pourtant,

Que ne répondais-tu quand je cherchais la vie
A la lueur brusque et rouge des jours nouveaux ;
Ton ciel semblait éteint et l'homme en ses travaux
Erigeait contre toi sa force inassouvie.

Ma voix te suppliait quand même, éperdument ;
Mais j'appris qu'en nos temps de pensée errabonde,
Ta face n'était plus le visage du monde
Et je fis mon péché de mon étonnement.

Je tourmentai mon cœur pour qu'il fût encor digne
De t'émouvoir par sa souffrance et ses combats,
Je te l'ouvris béant, mais tu n'y rentras pas
Et tu laissas moisir le raisin sur la vigne.

Seigneur, toi seul connais ce qui s'est fait en moi ;
Et comme il a fallu que l'urgence de vivre
Eperonnât mon être et l'incitât à suivre
Le montueux chemin qui m'éloignait de toi.

J'ignorais jusqu'alors et la force réelle
Et l'humaine grandeur et la pleine santé
Et la secrète ardeur de la tenacité
Et l'orgueil qui s'impose à la terre rebelle.

J'entendais retentir tous les bonds de l'essor
Avec leurs sabots clairs sur le seuil de mon âme
Et je suivis leur course et leur galop de flamme
Vers les hautes cités d'où s'exaltait l'effort.

La passion me vint et de l'homme et du monde ;
Un rythme formidable en mon cerveau chantait.
Doutes, affres, fureurs, tout ce qui tourmentait
Faisait l'œuvre de tous plus large et plus féconde.

Un peu de l'avenir reposant dans mes mains
J'y imprimai le sceau de ma tendresse fière ;
L'ombre m'était amie, et douce la lumière ;
J'étais ivre de me sentir un être humain.

Et maintenant encor mes plus fermes pensées
Pour y puiser l'amour s'élèvent de mon cœur ;
Car, bien que vous m'ayez abandonné, Seigneur,
Ma ferveur d'autrefois ne s'est point apaisée.

EMILE VERHAEREN.

PAUL DÉROULÈDE [1]

C'est un lieu mal choisi pour parler de Paul Déroulède qu'une revue exclusivement littéraire et lui-même sans doute, s'y fût trouvé fort déplacé. Cet homme qui fut tout action, ne considéra jamais la chose écrite comme un but, mais comme un moyen. Voilà qui suffirait, eût-il possédé du génie, pour le séparer de nous et de tous ceux qui comme nous considèrent que l'art a sa raison suffisante en lui-même, agit par son intrinsèque beauté et ne saurait que par surcroît semer dans les sociétés la bonne ou la mauvaise graine. Je conviens que le point de vue est étroit, mais seul il peut garantir l'art de l'avilissement fatal qu'entraînent le monnayage des idées, la rhétorique prédicante et le désir d'un applaudissement de troupeau. Il suffira, au reste, d'un homme de génie qui ait quelque chose d'urgent à dire et souhaite d'être entendu de tous, pour donner tort à nos doctrines et briser nos catégories. Mais son génie

[1] *Paul Deroulède*, par Jérôme et Jean Tharaud (Emile-Paul, 2 fr. 50).

nous sera garant de son art et ce n'est pas quitter l'art que l'étendre... Puis, le génie a tous les droits. — Paul Déroulède n'eut, lui, que du talent et même, un talent contesté.

J'avais cependant résolu, quitte à choquer les délicats et quitte à me scandaliser moi-même, de parler de Paul Déroulède écrivain. Car le fait est pour moi patent, Paul Déroulède, en s'en allant, laisse dans la poésie un poste vacant, une place vide, un emploi où il me paraît que personne n'est désigné aujourd'hui pour le remplacer. Cet emploi n'est pas méprisable, même au strict point de vue de l'art. N'oublions pas qu'en d'autres temps il a été tenu par des poètes authentiques, par de grands poètes à l'occasion. A ne considérer que le XIX[e] siècle par exemple, si le médiocre Béranger (qu'admirait Taine) fut le chantre national du libéralisme bonapartiste au lendemain de la grande épopée, c'est Hugo qui lui succéda et ses pièces de partisan — point toutes, mais beaucoup — ne comptent pas parmi les moins fortes ni les moins belles. Il semble hors de doute, hélas! que le génie verbal a manqué à Paul Déroulède et c'est chez un poète chose grave... Mais lorsqu'il s'agit d'un Tyrtée, la valeur littéraire de l'œuvre ne compte pas tant que sa juste appropriation au but, aux sentiments qu'elle veut susciter, aux esprits qu'elle prétend entraîner et conduire. J'ai lu, comme tout le monde, les *Chants du Soldat*;

je ne les relis pas pour mon plaisir et, si j'avais besoin d'être convaincu, ce n'est peut-être pas à eux que j'irais demander de me convaincre. Mais s'adressent-ils à moi ? Sûrement non. Et point à vous. Pourtant je vous défie bien, dans la foule, si tant est que vos " principes " ne vous ferment pas le cœur à toute émotion d'ordre " patriotique " de résister à certains accents du *Clairon*. Vous me direz que ceux qui vibrent au *Clairon*, vibreraient aussi bien à la *Marseillaise*. D'accord et je ne prétends rien de plus. Mais prenez garde que vous accordez là, à la poésie de Déroulède, le seul éloge qu'elle mérite, le seul, au reste, que je veuille lui décerner, et le plus haut, certainement, qu'elle ait jamais souhaité pour elle. Son art, c'est de frapper le but.

Un art qui n'est pas conçu pour le livre, pour l'oisiveté de l'esprit, pour le plaisir de l'analyse et de la méditation, voilà une chose à peine concevable ! Ce fut pourtant l'art des trouvères ; et que de corrections durent déjà subir, en passant de bouche en bouche, puis de copie en copie, ces lais et ces chansons des premiers âges, qui nous parviennent encore si grossiers ! Ces rudiments de l'art sont déjà en chemin vers l'art, et c'est un art que de se faire entendre, d'intéresser et d'émouvoir, fût-ce par les plus pauvres des moyens. La poésie populaire n'en comporte pas d'autres. Elle est, par nécessité, par essence, simple, unie et

bornée, et banale et sommaire ; mais elle dit ce qu'elle dit et chez elle la manière ne compte point. Il vous semble peut-être que plus généraux, plus usagés, plus attendus seront les idées et les sentiments que le poète aura à mettre en œuvre — et le plus clair de son royaume n'est-il pas la province des lieux-communs ? — plus, il devra raffiner sur la forme...? Opinion de gens cultivés et de littérateurs ! Nous n'en avons que faire ici. Il s'agit d'aller vite ; il s'agit d'aller droit ; et le peuple le veut ainsi, soit qu'on lui parle vengeance ou amour, soit internationale ou patrie ; il s'agit d'aller fort. Or, un lieu-commun ne garde sa force expansive, c'est-à-dire commune, qu'en gardant sa facilité et sa banalité. Défendre à un Déroulède d'être banal, d'être facile ? autant lui défendre d'être lui-même, c'est-à-dire le poète populaire du patriotisme français. Lui faire grief de son banal clairon ? Mais c'est avec un clairon qu'on claironne. Sa poésie, si poésie il y a, ne pèche point par insuffisance ; elle est toujours ce qu'elle veut être et à aucun moment ne veut être ce qu'elle n'est pas. Voilà du moins, une leçon que maints poètes raffinés auraient besoin de prendre d'elle.

On compte, j'en conviens, dans les chants de Paul Déroulède un très grand nombre de vers pauvres et prosaïques, mais on en trouve aussi et souvent, de forts, de pleins, à la Corneille — et si la manière cornélienne dont j'admets que l'on

se fatigue au théâtre, est quelque part justifiée, c'est bien dans une poésie d'action. Action et poésie sont ici solidaires. Privez Déroulède des moyens d'agir, son action se réfugiera dans ses poèmes. Chassez-le de la poésie, sa poésie se réfugiera dans ses actes, dans ses gestes et dans sa figure. N'eût-il que fourni le prétexte de la belle statue que viennent de dresser, à sa mémoire, Jean et Jérôme Tharaud, que cela suffirait pour en faire un poète au sens le plus large du terme : un représentant d'idéal.

Si le gouvernement connaissait son devoir, il confierait aux frères Tharaud le soin de fixer "pour les classes" la vie de nos hommes illustres. Ils possèdent, comme aucun écrivain de leur temps, les qualités expressément requises. Ce sont des esprits clairs et pondérés, qui ne s'embarrassent pas d'allusions, de sous-entendus, de nuances, qui aiment les faits pour les faits, pour leur évidence et leur beau dessin. Ils vont au plus court, au plus net, qui est pour eux l'essentiel. Leur création n'est pas lyrique, elle n'est pas non plus critique. Ils ne forcent pas le réel ; ils n'auraient garde de le dissocier. Ils savent qu'ils voient juste et enregistrent comme ils voient. Dans le récit, c'est un peu la manière de Stendhal, mais sans doute se trouveraient-ils perdus parmi les "attendus" du Stendhalisme ; ils n'en gardent que l'allant et que le ressort. Une vie comme celle de Déroulède,

toute projetée au dehors, toute continue et avec soi-même toute conséquente, capable de se ramasser en quelques actes historiques essentiels, bien mieux en une attitude, un geste, *un seul geste*, appelait de tels historiens. Un Barrès a trop de dessous et trop de musique ; à côté de ce Déroulède au grand corps, juché sur sa borne, il paraîtra ou bien trop petit ou trop grand ; trop peu partisan, ou par trop esthète ; aussi bien, pour parler de son compagnon, étant juge et partie, il lui faudrait parler de soi. Une voix distante, franche et posée, une éloquence simple et droite qui ajoute peu au constat du " fait " et qui laisse le fait parler, une louange si digne qu'elle est à peine plus qu'une exacte peinture, voilà ce que méritait, à ce qu'il me semble, la figure de Déroulède, voilà ce que je trouve dans le livre des frères Tharaud. J'y trouve aussi une œuvre d'art et j'ai l'impression que sa réussite, ne tient pas moins à l'homme qu'au talent de ses historiens.

A la déclaration de guerre, Déroulède n'est aucunement patriote. Il s'écriera depuis : " Dire qu'au moment où cela se passait, cela ne m'intéressait pas ! " Pourtant, à la nouvelle du désastre de Wissembourg, quand Ferry lui jette, d'un air satisfait : " Les armées de l'Empereur sont battues ! — Et les armées de la France, que sont-elles ? riposte-t-il. " Il s'engage donc. " Le sac est lourd à porter, lui dit son chef. — Moins lourd que la

honte, mon colonel." Il est fait prisonnier et incarcéré à Breslau ; il s'évade ; et de nouveau il marche au feu. " Monsieur Déroulède, lui dit plus tard ce même Jules Ferry, vous finirez par me faire croire que vous préférez l'Alsace-Lorraine à la France. Ne pensez-vous pas qu'il serait sage de sacrifier les provinces perdues et de prendre des compensations ailleurs ? — C'est ça, réplique Déroulède ; j'ai perdu deux enfants et vous m'offrez vingt domestiques." Gambetta arrive au pouvoir et Déroulède fonde la *Ligue des Patriotes.* "Je sais, disent les frères Tharaud, tout ce que les délicats ont reproché à cette ligue. Mais cette ligue, ce qu'elle défend par des moyens un peu rudes, c'est précisément ce qu'ils aiment." Ici se place l'affreuse parole de Renan : " Jeune homme, la France se meurt, ne troublez pas son agonie !" Puis Gambetta vient à mourir. Puis c'est l'affaire boulangiste, les trahisons, l'échec, le duel contre Clémenceau, le discrédit de l'apôtre et son exil volontaire : il écrit *Hoche* et *Duguesclin*, de nobles et faibles pièces, puisque pour le moment il ne peut rien faire de mieux ; c'est une façon de servir... Il rentre en scène avec l'Affaire. Dans la cour de la caserne de Reuilly, le jour des obsèques du Président Félix Faure, au général Florentin qui déclare " qu'il n'est pas un général de *pronunciamento* et qu'il ne voit pas que les *pronunciamentos* aient fait l'Espagne bien grande",

Déroulède répond : “ Laissons l’Espagne, mon général, et les *pronunciamentos*. Mais qu’on mette la France debout, et vous verrez quelle taille elle a ! ” — Un mystérieux visiteur était venu lui dire la veille : “ Que feriez-vous si demain le duc d’Orléans paraissait tout à coup au milieu de vos amis ? — Est-ce un avis ou une invite ? — Une question. — Voilà ma réponse, dit Déroulède, je lui mettrais la main au collet. ” C’est tout l’homme ; il a son idéal précis et point un autre : relever la France par la République au prix du désespoir, de la défaite, il n’en changera pas, il n’en démordra pas. — Il est jugé, condamné, exilé ; tel il est sorti, tel il rentrera ; mais les politiciens refusent ses services. Son action ne peut plus être qu’un geste protestataire, le geste du serment renouvelé sur les tombes de Champigny et à la Statue de Strasbourg. Il sait qu’il a le devoir de le faire, tout gratuit qu’il semble, et dût-on en sourire ; tant qu’un Déroulède proteste, c’est que la France n’abdique pas. Il repousse les offres qui lui sont faites de la part de l’Académie : “ Je ne suis rien, dit-il, qu’un sonneur de clairon. Je ne veux pas, je ne peux pas être autre chose... Peut-on monter sur une borne, quand on porte un habit vert ? ” Et il meurt simplement, dans la même pensée ; trop simplement, car c’est en vain qu’il aura commis l’imprudence de se faire traîner jusqu’à Champigny-la-Bataille, au jour anniversaire que

l'on célèbre annuellement. Il parle, il jette là le dernier cri d'espoir : " Vive, vive à jamais notre bien-aimée patrie la France ! " " Comment, écrivent les Tharaud, exprimer l'émotion qui réunissait tous les cœurs dans la même admiration angoissée, devant cet homme si pâle sous son bonnet de fourrure, si long, si maigre dans sa vaste pelisse et qui semblait jeter au vent ce qui lui restait de vie... On eût dit qu'il prolongeait volontairement cet effort surhumain, pour forcer la mort à le prendre comme il l'avait désiré. " Oui ! Il aurait voulu mourir là " pour le plaisir et pour l'exemple ". Un sonneur de clairon et un porte-drapeau ! en temps de paix cela peut sembler ridicule. Que risquait-il ? En repassant ainsi les événements principaux de sa vie, on s'aperçoit qu'il a tout risqué, presque tout perdu, et qu'il était capable, pour *la beauté du geste*, de risquer sa vie, d'espérer la mort.

Voilà la légende de Déroulède — ce que d'autres sont libres d'appeler sa comédie. Il n'était pas si simple que sa légende nous le montre. " Cet entraîneur de la rue, cet orateur de plein air, nous disent les Tharaud, c'est un merveilleux conteur ; cet expert en grands effets, c'est l'homme de la parfaite mesure, un Parisien de race plein de finesse et plein de grâce ; personne comme lui ne sait tourner un compliment à une femme et lui offrir une fleur. " Mais, en artiste de la scène — et il

jouait dans la vie même — en dramaturge et, si vous voulez, en comédien, il était résolu aux simplifications les plus hardies. Il retouchait volontairement son personnage, dans un dessein précis et pour un effet maximum. Qu'il sentît ou non en lui l'étoffe d'un héros, il faisait tout de même, comme si cela était. Il pouvait, à certaines heures, paraître un grand homme et l'être vraiment ; mais prétendait " pour la patrie " ne jamais cesser de le paraître. Il avait adopté une redingote flottante, à larges plis comme un drapeau : ce n'était pas par élégance.

Il disait aux Tharaud : " Je sais bien ce qu'on me reproche. On dit de moi : Déroulède, c'est un exalté ou un simple. Je ne suis ni l'un ni l'autre ; je ne suis ni fou, ni sot. Si ma carrière avec ses déceptions, ses échecs peut sembler déraisonnable, la faute n'en est pas à moi, ou plutôt la faute en est au caractère d'une existence qui a toujours été en mouvement. " " Plus on ira, ajoute-t-il, plus on saura que j'ai été à deux doigts de réussir... " Mais ceci, c'est l'histoire... et il faut savoir gré surtout aux Tharaud de nous avoir restitué avec elle, le poème, la légende, le drame volontaire dans lequel en vivant Déroulède s'est exprimé. Dans quelle vie, dites-moi, trouverons-nous cette continuité d'héroïsme, de gestes hardis, et de " mots sublimes " ? Quelle " vie " aujourd'hui, sinon celle-ci, ne découragerait la plume d'un Plutarque ?

Plus clairement on me démontrera que cette façade à l'antique cachait bon sens, mesure, conscience des réalités et certitude politique, que Déroulède a bien entendu "jouer" un rôle, construire "un personnage" autour de la passion centrale de sa vie et pour elle, plus j'admirerai en cet homme, en cet écrivain, le poète de l'action que même certains des partisans de sa politique s'obstinent à dédaigner. "Ce n'est pas assez de ne pas parler de ce jeune homme, disait Leconte de Lisle quand parurent les *Chants du Soldat* ; il faut encore en mal parler." Sur quoi les Tharaud s'écrient : "Ah! la parole sotte et méchante ! Mais pouvait-il comprendre cette poésie guerrière, le poète des choses accablées sous le ciel des Tropiques ? Ceux qui tiennent pour rien ces vertus françaises, l'émotion, l'esprit, l'enthousiasme, peuvent dédaigner ces fables du patriotisme. Elles sont entrées dans le domaine de notre littérature nationale." Grâce au livre des frères Tharaud, la figure lyrique de Déroulède les y suivra. D'autres étudieront son action effective sur l'époque et sur le pays ; elle n'est pas à bout ; quoi qu'on en pense, on ne peut la nier... Mais ce symbole, quel artiste n'admirerait qu'un homme de ce temps ait eu assez de folie et de cœur pour le réaliser en lui-même ?

HENRI GHÉON.

JOURNÉE DE TSOUSHIMA

> " Avec l'aide du ciel, nous avons combattu, les 27 et 28 mai... "
>
> TOGO.

I

Le détroit de Corée, dans la brume.

Le ciel obtus, la mer fatiguée, vont user un long jour vide. Les îles proches sont sans écho, et gardent secrète l'odeur de leurs fleurs légères. Un oiseau noir aux pennes blanches file avec de longs cris.

Les vieux cuirassés venus de loin, se suivent noirs et tristes ; ceux que les vagues d'ici ne reconnaissent point. A travers trois océans, leurs coques ont ramassé des algues et des bêtes : le fond de la mer abrite des carènes semblables... Comme des athlètes hallucinés à la fin de leur course, ils entrent au cirque de brouillards, où tout doit être consommé.

La grande flotte inutile va tenter ce passage incertain. Glissent les vaisseaux condamnés, qui ne savent d'où leur viendra la mort.

L'horizon s'est peuplé de fumées ; vaincus et vainqueurs s'apprêtent au combat.

II

Blockhaus du Mikasa, blockhaus du Souvoroff...

— Blockhaus du Mikasa, antre de joie sauvage : Togo, le faucon, Togo, l'araignée, frémit au bord de sa toile.

Son cœur est plein d'orgueil et de fidélité. Tout est certain. Un par un, les éclaireurs l'ont confirmé.

Derrière la fente cuirassée, son visage voudrait grimacer de fierté. Par convenance, il abaisse les paupières et parle à ses officiers d'un ton égal.

Il n'a pas de haine. Mais sa bouche tremble d'impatience.

Dans le réduit, on respire un air d'exaspération triomphale. Certains se tueraient d'enthousiasme, si l'Empire n'exigeait d'attendre encore...

— Blockhaus du Souvoroff, où brille doucement l'icone...

Tout va s'achever. L'amiral est paisible. Les vaisseaux sont là. L'œuvre est faite.

Il n'est pas même occupé de bien mourir. Cela se fera tout seul. De cela du moins il est sûr.

Les bâtiments de fer auront leur plus belle mort. Au lieu de vieillir en sinistres pontons, ils finiront dans le fracas, en rendant tonnerre pour

tonnerre. Les marins blonds, par centaines, s'enfonceront avec eux.

Puis, les tristes corps s'en iront sur l'eau lasse, s'en iront aborder aux îles sèches et fleuries où des pêcheurs les trouveront avec surprise. Les rites qu'on aura ne réjouiront pas leurs âmes sans abri. L'amiral songeant à ces choses, malgré lui, son cœur se remplit de pitié.

D'être l'un d'eux, il se console. Il s'interroge, curieux de soi-même. Il pense à d'insignifiantes images, et suit sa pensée à la trace...

Puis il se quitte pour donner jusqu'au bout ses ordres, pleins de clarté, d'héroïsme, et d'inefficace...

III

L'heure du paroxysme.

L'air torride ondule au-dessus des blindages. L'ennemi reste au loin, et pointe juste. Dans les regards flambent d'inutiles résolutions.

A intervalles attendus, un 152 répète son coup de gueule, à côté d'une pièce pareille à lui, qui se tait, refroidie, hébétée.

Du fer déchiqueté empêche de passer. Les angles du bordage sont poissés de sang et de chair. Des flaques sur le pont, entre les corps amoncelés, s'allongent en rigoles sombres, selon le roulis.

Chacun songe à sa besogne. Certains, sans

emploi, suivent à la trace un rêve insignifiant. — La mer n'est qu'une forge rouge autour d'eux.

— Les yeux de Togo luisent noir, et son esprit lucide et fort s'applique aux détails du chef-d'œuvre.

— L'amiral, le front sanglant, suit des yeux le combat et commande à voix basse.

IV

S'enfonce l'un d'eux.

Dans les chambres étanches, des hommes ne savent rien. L'idée tournoie entre eux, sur eux se pose : alors, pour savoir !

Mais le roulis a changé. On penche, et ne se relève plus.

La lumière pâlit. Glacés contre les murs, les hommes ont des regards nouveaux. La descente dure.

Les lampes vacillent. Un choc venu d'en bas. Sourd gémissement du fer disjoint. Un silence épais troublé de bourdonnements inhumains et de plaintes. Des yeux se lèvent vers l'étroit plafond — ou vers le ciel ?

Mais un panneau cède, et le flot pénètre joyeux — comme on reconquiert.

V

Sur les lames et par les sillons mouvants, un destroyer vole, crachant la fumée noire, et frôle des épaves et s'éloigne au travers de la brume et disparaît.

C'est lui qui porte un corps blessé, brisé, fendu, saignant — de qui l'escadre attend les ordres...

Zinovei Petrovitch Rojestvensky, vos officiers sont penchés sur vous, et leur courage dépend de votre prochaine parole. Tant qu'un souffle de vie reste en vous, la Russie vous appelle : l'amiral.

. . . .

Deux destroyers ont stoppé en mer, et des signaux glissent le long des mâts, alors que le " Bravy " s'éloigne en combattant. Deux destroyers sont restés, et parlementent...

Ah, Zinovei Petrovitch, que votre fièvre à présent vous entraîne... Il faut l'écouter, ne point faire attention à ces hommes qui parlent, à ce qui se concerte sur le pont... Suivez plutôt votre fièvre.

Vous êtes victorieux. Les équipages défilent devant le Palais d'Hiver. La foule se presse aux rues ivres de musique. La Russie est grande.

Voici votre tour, Zinovei Petrovitch. On vous tend les bras du haut des marches... allez, amiral,

qu'attendez-vous ? Votre talon glorieux vous fait mal et vous retarde.

Mais les hymnes s'élèvent. Le peuple chante et les cloches se répondent sur la ville.

L'heure du triomphe, Zinovei Petrovitch ! L'heure qui paie de tous les sacrifices ! Quelle joie dans votre cœur fidèle...

Dormez, dormez, n'écoutez pas le bruit que font ces hommes sur le pont...

PIERRE DE LANUX.

AUTOUR DE PARSIFAL

L'autre jour, comme j'évoquais mes souvenirs du premier *Parsifal* appelant du haut de la colline de Bayreuth, avec ses trompettes et ses cloches, les pèlerins du monde entier, je sais que j'ai surpris bien des jeunes lecteurs. Entre l'apparition du chef-d'œuvre et ce 1914 qui le devait séculariser, tant d'événements se passèrent, la littérature, l'art, la musique aussi, ont évolué de façon si curieuse, que les hommes de ma génération pouvaient se demander si, eux-mêmes, retrouveraient à Paris leurs impressions de jadis.

Comment, par quelles mystérieuses voies, se fait le définitif classement des chefs-d'œuvre ? C'est au bout d'un demi-siècle, au moins, qu'un ouvrage prend la place où il demeurera dans l'avenir. Les bibliothèques sont pleines de chefs-d'œuvre reconnus ; il en est que peu de mains vont prendre sur les rayons ; certains, au contraire, auxquels on retournera toujours, portent en eux-mêmes une vertu qui les rend indispensables à l'humanité.

Nous ne savons encore si *Parsifal* aura, au regard de l'avenir, l'importance de *Tristan* ou de la Tétralogie. *Parsifal* est encore discuté, il a une double personnalité : l'une pour nous autres, qui assistâmes à sa naissance, en Allemagne, une autre pour les nouveau venus qui le reçoivent à Paris, dans sa tenue de voyageur. Ce n'est

pas sans trouble que, le trois janvier, nous pénétrions dans la salle de l'Opéra, après une journée de courses et de visites, si peu semblable à ces après-midi de Bayreuth, où un horaire de ville d'eau, le grand air, la promenade, l'exaltation spéciale à ces fêtes solennelles, faisaient de nous des êtres à part, affinaient notre sensibilité.

L'autre soir, pendant le premier quart d'heure, mal installé, distrait par mes voisins, je crus que je n'y tiendrais pas, je faillis sortir ; seul, je l'eusse fait, mais j'accompagnais des néophytes ; je patientai et tins bon. D'ailleurs cette gêne fut de courte durée. Bientôt, la salle disparut dans la ténèbre ; je fermai les yeux ; je fus ressaisi ; mes nerfs se tendirent. Je vous fais grâce du reste : à la fin de l'acte (*qui me parut court*), l'émotion me rendait presque aphasique.

Un jeune homme, dans la loge, me dit :

— Est-ce que vous connaissez bien le poème, Monsieur ? Qu'est-ce que tout cela ? Peut-être vaut-il mieux ne pas le savoir, la pièce chez Wagner est toujours idiote, mais la musique rachète tout.

— Rachat, interrompit une femme savante, est bien le mot de la circonstance ; c'est le Drame du Rachat et de la Rédemption. Excusez-moi, car Rédemption rappelle tristement Gounod.

— Pas pour moi, reprend le jeune homme, — compositeur, m'assure-t-on, du plus grand avenir — je n'ai jamais lu une note de Gounod.

L'entr'acte était long : plus d'une heure pour dîner au restaurant, dans le foyer, ou chez des amis du voisinage. Il faisait froid, je ne sus prendre mon parti, évitai tous ces repas par petites tables, la fête, le réveillon. J'abordai des

musiciens, j'étais décidé à faire parler des musiciens d'aujourd'hui, j'espérais presque qu'ils feraient : " Peuh ! peuh ! "

Quand on les interroge sur un ouvrage de musique, avez-vous remarqué qu'ils commencent toujours par donner leur avis sur l'interprétation, que c'est ainsi qu'ils entament le discours ? On se montrait généralement satisfait de l'orchestre, ravi par la voix des filles fleurs ; quant aux chanteurs, on se livre, à propos d'eux, à ces discussions, à ces comparaisons oiseuses qui, à Bayreuth, me chassaient du buffet, en compagnie d'Edouard Dujardin. Nous montions, avec une provision de pain et de saucisses, vers la buvette, plus haut que le théâtre, écartée et solitaire sur la colline, entre des champs d'avoine et de blé. Nous nous essayions à parler un vague allemand, incorrect, mais souvent précieux, avec des moissonneurs en bras de chemise. De douces larmes ont coulé sur nos joues de pèlerins, là-bas ; mais il y a si longtemps de cela !

Les yeux sont restés secs, à l'Opéra, excepté, peut-être, ceux de quelques dames trop émotives, qui pleurent aux mariages et aux enterrements, quand l'orgue gronde. Il est vrai que dans l'Opéra, il y a, les soirs de *Parsifal*, une église, des pompes religieuses ; et quelle église ! une sorte de San-Marco, une coupole byzantine, des voix d'enfants. Mais cela ne prouverait rien. La conjuration des poignards dans les *Huguenots*, fait encore bondir les cœurs sains. Une hymne protestante, criée par les pensionnaires de l'Ecole Anglaise, au fond de mon jardin, parfume mes soirs d'été, m'émeut parfois autant que le finale de la Neuvième Symphonie. A n'en pas douter, Wagner agit sur les nerfs, plus qu'aucun autre.

Nietzsche écrit : “Wagner est néfaste pour les femmes. Médicalement parlant, qu’est-ce qu’une wagnérienne ? Il me semble qu’un médecin ne saurait pas assez poser aux jeunes femmes ce cas de conscience : l’un ou l’autre. — Mais elles ont déjà fait leur choix, on ne peut servir deux maîtres à la fois, quand ce maître est Wagner... ” Et plus loin : “Ah ! le vieux minotaure ! combien nous a-t-il déjà coûté ! ” Le minotaure nous a dévorés, il y a trente ans.

Si Bayreuth rime avec Etablissement d’hydrothérapie, selon la phrase de ce terrible Nietzsche, s’il fut “ nuisible aux jeunes gens ” que nous fûmes, je ne crois pas qu’aujourd’hui il soit “ néfaste ” pour beaucoup de femmes. Quant aux jeunes gens, je voudrais les prendre, l’un après l’autre, leur poser un questionnaire, peut-être provoquer un référendum, tout au moins faire une enquête. La Wahnfried n’est plus chaude du corps, maintenant décomposé, de Wagner. Des levrettes de Mme la Comtesse de Chambrun, des voiles de gaze bleue de cette parisienne mélomane, qui louait le château “ Fantaisie ” à Bayreuth et s’y croyait Elsa et Kundry, il ne reste que le souvenir dans des mémoires d’ancêtres. Nous sommes à présent sur la place de l’Opéra, où aboutissent plusieurs lignes du Métro, en face de l’Agence Cook et de la Compagnie Transatlantique, et pour mieux voir, nous pouvons acheter des lorgnettes aux Galeries Lafayette.

Que pensez-vous, Messieurs, de ce chef-d’œuvre qui nous a bouleversés, rendus stupides, mais touchants ? Nous avons cru pouvoir résoudre, grâce à lui, “ *tous les problèmes, au nom du Père, du Fils et du Saint-Maître.* ” (Nietzsche : *Le cas Wagner.*) Pour moi, je n’essaie plus de résoudre ces problèmes-là, ni par la musique, ni par la

poésie de Richard Wagner ; ni vous non plus, je le suppose.

Je me suis promené dans les endroits où il me serait loisible de rencontrer ces Messieurs qui donnent le ton. D'abord, ce fut un charmant dîner en cabinet particulier. J'étais à l'extrême de l'avant-garde. Des étrangers, de passage à Paris, étaient conviés, comme moi, par une aimable hôtesse dont le goût sûr, mais osé, oriente l'élite des artistes d'aujourd'hui. — " Chère amie, et ce *Parsifal*, vous y étiez hier ? " Les hors-d'œuvre, le caviar gris, les salades savantes passaient devant nous ; je ne savais que choisir ; j'insistai : " *Parsifal*, ma chère, eh bien ? " Un geste familier, celui du barbier quand il vous tond la machoire, fut la première réponse à mon anxieuse enquête. — Il paraît que mes amies ne trouvent plus *Parsifal* (je crois que je pourrais écrire : Wagner) *dans la vie*. On a du respect, oui, encore, ce respect qu'envie la jeunesse, dont l'âge mûr commence à trembler, que les vieux troqueraient contre n'importe quelle marque de tendresse. La conversation fuyait toujours vers d'autres lieux, vers Moscou où, racontait-on, les femmes artistes peignent, au travers de leur visage, des wagons et des locomotives, teignent leurs cheveux en vert. La Russie délire, elle va encore nous étonner ; c'est de la Russie que vient la lumière. J'étais bien de cet avis, l'an dernier, quand nous applaudissions le *Sacre du Printemps* d'Igor Stravinski, avec la plupart des cadets de la musique, qui installèrent aussitôt, sur les bords de la Seine, avec la rage de l'enthousiasme, les exercices rythmiques de la Demoiselle Elue. Nous sommes tout acquis à Stravinski ; naguère on l'eût appelé wagnérien, car Wagner englobait, incarnait

tout, même un peu de ce que nous aimons en Stravinski. — Mais Stravinski acheva d'anéantir en nous cette faculté d'écouter les œuvres longues, cette patience de paroissiens, sans quoi il est inutile de se rendre au concert, dans une salle d'opéra, dans tout endroit où l'on s'assied dans une stalle, bien décidé à s'abstraire, à se fondre dans la musique, sans jamais tirer la montre hors du gousset, sans crainte de la migraine et de ces courses folles à quoi la pensée, est trop sujette.

La peur de s'ennuyer : il faut toujours en revenir là, c'est elle qui annihile notre jugement. Nous ne voulons pas qu'on nous attache, même avec des fils d'or. Donnez-moi la clef des champs, pour mon imagination, je ne veux pas me sentir emprisonné.

Or Wagner versa en nous, d'abord, un soporifique qui se muait, petit à petit, en un philtre de patience. — Ce philtre n'agit plus sur les contemporains du jeune Igor Stravinski. — Un des convives, ex-fervent de Bayreuth, m'expliqua :

— *Parsifal* est une chose toujours admirable, un grand chef-d'œuvre, mais il est mal présenté, il faudrait le monter sur des principes tout nouveaux. Et puis, il y aurait deux heures de musique à couper.

— Quoi ?

— Mais, naturellement : le rôle de Gurnemanz en entier, *d'abord ;* après, l'on verrait.

Bon vieux Gurnemanz, qui m'es encore si cher, avec ta magnifique innocence,avec la pruderie que tu enseignes aux petits écuyers, tes dévots, on donnera bientôt de grands coups de ciseaux dans tes monologues sublimes, dans le récit de la Lance,qui encore aujourd'hui, me transforme en

Amfortas. Cher précepteur de mes vingt ans, on en veut à ta barbe blanche. D'ailleurs, l'un de ces messieurs du dîner revenait de Londres. Il se vanta d'un plaisir complet : il avait, dans le Music Hall du Coliseum, assisté à une représentation modèle de *Parsifal*. Tout y était joli, frais, charmant. Des tableaux cinématographiques s'étaient déroulés, pendant vingt minutes, tandis qu'un orchestre réduit comme instruments à cordes, mais avec combien plus de cuivres en revanche, *donnait* les meilleures pages de l'ouvrage.

Je suis encore malade de ce dîner. Il m'aide à mesurer le temps, qui me parut si court, si long hélas ! qui nous sépare du premier *Parsifal* de notre adolescence. Nous n'avions pas applaudi avec moins d'entêtement à ses longueurs, que maintenant aux brèves scènes du *Sacre*, et l'on nous annonce, du même Stravinski, un opéra en trois actes de dix minutes chacun, coupé à la taille de notre actuelle patience. Ceci est inquiétant.

Nietzsche, qu'il faut toujours citer à propos de Wagner, s'en donna à cœur joie, où plutôt délira, dans ses folles amours contrariées, quand, à la fin de sa vie, tourna en haine l'amour dont il avait brûlé pour le " Sorcier " de Wahnfried. — Nietzsche protestait contre ce qu'il y a de purement allemand dans Wagner, le premier peut-être des musiciens allemands qui travailla délibérément *pour* des allemands. Le slave Nietzsche, l'admirateur exclusif de Mozart, nous savons cela de lui, car il nous le dit et nous le répète à satiété, ses plus violents coups de boutoir, c'est pour Wagner qu'il les trouve.

" L'adhésion à Wagner se paye cher. "

" La musique devenue Circé. "

Mais il écrit : “ Sa dernière œuvre est en cela son plus grand chef-d’œuvre. Le *Parsifal* conservera éternellement son rang dans l’Art de la Séduction, comme *le coup de génie* de la séduction. J’admire cette œuvre, j’aimerais l’avoir faite moi-même ; faute de l’avoir faite, je la comprends... Wagner n’a jamais mieux été inspiré qu’à la fin de sa vie. Le raffinement dans l’alliage de la beauté et de la mélodie atteint ici une telle perfection, qu’il projette en quelque sorte une ombre sur l’art antérieur de Wagner... ”

Qu’on veuille bien m’excuser de me citer moi-même, comme un jeune français qui, il y a trente ans, en même temps que Nietzsche, lui, à la fin de sa vie, reçut le nouveau message. “ Wagner était un Pape : il exerçait alors sur les hommes de toute culture, de toute civilisation, un empire tyrannique, sans précédent, qui tenait de la magie. Le château de Klingsor ? Mais c’était le symbole de la forteresse enchantée où nous enlaçaient de fleurs capiteuses les bras des Blumenmädchen ; et moins forts de notre candeur que l’Innocent, nous n’avions pas encore repoussé les étreintes de l’Eternelle Kundry. — Nous allions connaître les Rose-Croix et leurs touchants enfantillages. Nous étions en plein Naturalisme, nous les bacheliers d’hier ; les arts n’offraient guère, à côté d’un académisme falot, qu’une copie lourde de la Nature, les sujets vulgaires étaient de mode, nous avions à choisir entre les pesantes soupes de *l’Assommoir* et le symbolisme trop ésotérique de Stéphane Mallarmé. ”

Parsifal venait après la Tétralogie, dont il était le complément. Selon les règles du Drame antique, Nietzsche eût voulu que cet épilogue de l’*Anneau du Niebelung* en fût la critique.

Mais si le Pur-Fol était encore un Siegfried, si nous retrouvions dans les poèmes et la musique de *Parsifal*, maintes parentés avec les héros du *Ring*, si Wagner restait Wagner, le vieux Monsieur avait voulu, lui aussi, comme tous les grands musiciens, *faire* son œuvre religieuse. Je ne crois pas qu'il fût religieux, et s'il le devint, ce fut à cause de *Parsifal* et par habitude de pensée prise en composant *Parsifal*.

Or, ce mysticisme, à l'heure présente, au moment où l'on nous assure qu'il y a une recrudescence du sentiment religieux, il était intéressant de savoir comment il agirait sur les jeunes gens.

J'épargnerai au lecteur les détails de mon enquête. Elle se prolongea.

Je me rappelle l'affectation que mit X célèbre compositeur, jeune encore aujourd'hui, (quand, désirant lire un peu de musique à quatre mains, je m'adressai à lui, sur la recommandation de Gabriel Fauré), je me rappelle son insistance à me faire promettre que nous négligerions Wagner et Beethoven. — On était tout à Mozart, quand *Pelléas et Mélisande*, qui venait de paraître, commençait de nous ramener par les souterrains à Gounod, par le transsibérien, vers *l'Art français*. Nous fûmes fiers de notre école, avant que les russes, et Moussorgski surtout, ne nous devinssent trop familiers. Pendant une période d'où nous sortons à peine, Wagner fut négligé, par d'aucuns même honni, et c'était là une réaction si naturelle, si conforme aux exemples de l'histoire, que l'on ne s'en étonnait pas. Nous le connaissions trop, nous ne pouvions l'écouter, ni au théâtre, ni au concert.

“ La musique de Wagner, si on lui retire la protection

du goût théâtral, un goût très tolérant, est simplement de la mauvaise musique, la plus mauvaise qui ait peut-être jamais été faite. " (Nietzsche.)

Or, que ressort-il, aujourd'hui, de mes entretiens avec nos compositeurs ? *Tous* — sans exception aucune — déclarent la partition de *Parsifal*, *de la musique*, rien que de la musique. M. Ravel lui-même dit Wagner égal, sinon supérieur à Beethoven — auquel on revient lentement.

J'avais cru comprendre qu'une scission s'était formée, qu'il y avait deux classes : ceux qui protestaient contre, ceux qui admettaient *Parsifal*. Eh ! bien, non : le respect est le même, d'un côté et de l'autre. — Certain auteur triste, mais enragé et délibérément d'avant-garde (à ses propres yeux), s'est écrié, à l'Opéra, le soir de la répétition générale : " Nous sommes chez les Troglodytes ; ceci date d'avant le Déluge. " — Mais un silence morne accueillit cette espièglerie d'organiste aveugle.

" Parlez-moi de *Tristan* et de *Siegfried*, nous serons d'accord ; c'est la jeunesse, l'effervescence et la passion. *Parsifal ?* ouvrage de vieillard, l'occupation d'un centenaire, un herbier et une collection de minéraux pour M. Gustave Moreau. " Voilà donc ce que la brillante jeunesse a découvert ! Elle peut être fière de sa trouvaille : l'âge de Wagner, quand il écrivit sa dernière œuvre.

Pour un enfant, tous les adultes qui l'entourent sont des centenaires ; M. Debussy et M. Ravel ont des rides, qu'avant nous, les commençants, avec leur cruelle loupe, ont vues. — Ne nous inquiétons pas de cela. Ce qui est solide, on le décrie pour la seule raison qu'il a duré, on le décrie, au moment même où ce rebut va s'affirmer immortel.

Pour nous autres, parsifalisants fidèles, nous ne savons si le poème n'eut pas, autant, — je dirais : plus que la musique, le sortilège tout-puissant par quoi nous fûmes pris ; nous n'étions pas plus sots que ceux d'aujourd'hui et il me semble que nous étions moins régis par le caprice, moins tiraillés de droite et de gauche, somme toute, moins à la merci d'une saute de vent. — Or, le poème, c'est lui-même qu'en 1914, les français "*ont de la peine à avaler*". Du mobilier second empire, dit-on, du rococo, de la fausse onction, un mysticisme de théâtre, du clinquant. On se méfie du clinquant, de ce qu'on appelle facilité, on célèbre la fin de l'impressionnisme dans le bouquet de feu d'artifice tiré par Stravinski. Que réclame-t-on ? De la solidité, *de la construction*. Mais il s'agirait de s'entendre sur ce en quoi consiste cette *solidité*. Vous déniez à un ouvrage le droit d'ennuyer un peu par sa longueur, mais vous le voulez solide. Qu'avez-vous à nous offrir de conforme à cet idéal ? Faites l'œuvre-modèle, puis nous jugerons.

Parsifal, donc, est d'un faux mysticisme ; vous nous parlez de Franck. *Parsifal* est interminable ; le *Sacre du Printemps* est trop court et trop étincelant ; vous voulez *du solide*, du *sincère* et vous citez Albéric Magnard, Bloch, l'auteur suisse du *Macbeth* de l'Opéra-Comique. Enfin, à bout d'expédients, vous prenez un air songeur et, vaticinant, vous vous écriez : La Vérité va venir d'Allemagne. Mais citez-nous des noms : Richard Strauss ne se contrôle pas ; entre lui et M. Rostand, vous hésiteriez. Ah ! cette facilité, cette tant honnie exubérance du *don*, du sang qui coule dans les veines, ce mauvais goût des Chateaubriand, des Hugo, des Rossini, des Wagner, des Verdi,

les Paul Claudel ; mais ici, je m'arrête, car je pense au pâle jeune homme chargé de chaînes, qui s'assied sur son tabouret de chêne, dans sa mansarde éclairée par le nord ; celui-là, pourtant, a déposé à côté de lui un livre de Claudel. S'il regarde son mur, c'est pour y voir une photographie de Druet d'après une allégorie de Maurice Denis, — et lui, ce bon jeune homme austère, s'ils se soumet au musicien de *Parsifal* — tout de même trop incontestable — il supplie : “ Non, non, pas le poème !... ” Le parfum des filles fleurs n'envahira pas sa cellule. Il attend, de l'Allemagne, la Délivrance, son Lohengrin tout casqué, mais sans le cygne, supplie-t-il, de grâce, sans le cygne ! Il préférerait Mahler. Celui-là, par sa pesanteur, nous entraîne au fond de l'eau.

Confusion, incertitude, vague de la pensée, orgueil et naïveté, voilà ce qu'un homme de ma génération constate, sans plus de tristesse qu'il n'en faut, s'il tâte le pouls de ses cadets. Sans tristesse, parce que l'annuel Charfreitags Zaüber est proche ; la sève sourd déjà et dans la vaste plaine qu'arrose la Seine, une activité passionnée nous est un gage d'un autre été, de nouvelles moissons.

*
* *

Si l'enquête à laquelle je me suis livré pour la *Nouvelle Revue Française* ne nous indique pas une orientation bien nette des musiciens français, si la banalité de mon butin m'a un peu déconvenu, cette enquête m'a tout de même permis de rapprocher mes expériences, dans le domaine musical, de celles, quotidiennes, que je fais dans le mien, celui de la peinture.

Quand on n'est plus tout jeune, mais point encore tout à fait vieux, en contact avec les générations montantes, en sympathie avec elles, il vous est loisible de prendre une vue d'ensemble des esprits d'une époque. Comparant les uns avec les autres, les successifs dénis de justice, les procès à réviser, j'en arrive à cette conclusion, qu'aujourd'hui, il n'y a plus de positions nettes ; personne ne semble y voir clair, on se dispute sans savoir pourquoi ; nos admirations et nos dédains ne sont que des excuses que nous nous donnons à nous-mêmes. Les arguments des thuriféraires et des détracteurs sont si dénués de raison, qu'on devrait en rire, si, engagés dans la lutte, le sentiment de notre conservation personnelle, ne nous forçait parfois à crier : Gare ! je suis là, très vivant ; vous me niez, mais j'existe, comme vous ; j'ai les mêmes droits que vous à la lumière du soleil.

Quels futiles prétextes pour se battre ! Moulins à vents, ô Don Quichottes ! portes ouvertes, entrée libre, vous criez très fort, pour faire peur à l'ennemi, sans réfléchir à ceci, que, demain, votre tâche du jour vous fera renier celle d'hier. La marche des opinions est aussi rapide que la formation et la désagrégation des écoles. Il n'y a, comme en politique, que questions de personnes, de circonstances ; alliances par intérêt et à base de haine ou de jalousie — et cette crainte qu'on tient cachée au fond du cœur : S'ils aiment cette musique, cette peinture, ils n'aimeront pas la mienne.

Et c'est ainsi que vous en arrivez à juger les œuvres, sans que ce soit en fonction de l'Art. Les œuvres vous servent de rempart, derrière quoi vous cacher, au moment où l'obus éclatera ; mais, au fond, l'œuvre d'art nous est

indifférente, car nous n'avons plus le temps que de nous occuper de nous-mêmes ; nous nous intéressons à nous mêmes, uniquement, jalousement, passionnément. C'est un " sauve-qui-peut " général : que le monde s'anéantisse pourvu que ma maisonnette reste suspendue dans l'Espace, avec *moi* dedans !

Je ne sais comment les gens d'une même profession osent encore se regarder l'un l'autre sans rire. Ceux qui veulent, avec rage, parvenir, ont pour les arrivés d'hier le sentiment de l'Agent voyer pour la Villa pimpante que vient de se bâtir le Notaire. S'il pouvait au moins en critiquer l'architecture ! mais cela serait trop lui demander. Il fera la sienne d'un style plus nouveau ; et *plus vite.* Que l'effet en soit impressionnant ; il ne tient pas à la solidité des matériaux, quoiqu'il la réclame, par habitude d'esprit héritée.

L'impatience du producteur et du client est le signe de l'époque. Buffon écrit, je crois, que le Génie est le fruit d'une longue patience. Si Buffon dit vrai, où chercherons-nous le Génie, dans la hâte que nous apportons créer ?

Des gamins courent par les rues, distribuant à tout citoyen qu'ils bousculent en passant, la *Cote*, la liste des *valeurs* en bourse, liste dressée par des banquiers sans conscience. Et telle valeur est achetée tout de suite, de préférence si elle est inconnue et promet de gros et rapides bénéfices.

Celui qui modestement, honnêtement, fait, simplement, une œuvre d'art, on le débarque. Son honnêteté, qui pourtant se cache, vous gêne. Vous lui reprochez de n'être pas *sincère*, quand vous ne lui reprochez pas d'être trop habile.

Car aujourd'hui habileté a un sens nouveau et obscur, et le grand mot de sincérité, comme celui d'habileté, dont pas un de vous ne me donnera une définition acceptable, est une arme à double tranchant. On l'emploie à propos de celui qui n'a pas le même goût que vous. Vous êtes misérables, parce que pressés, impatients, et la tête bourdonnante de notions confuses, vous donnez le pas à *l'Inouï* sur *l'Œuvre d'Art*. Le premier qui a osé des *quintes successives* défendues en ancienne orthographie musicale, est assurément un novateur. J'apprécie le tableau de la Grotte, dans le *Pelléas* de Debussy, qui est plein de ces quintes ; mais si nous parlons de musiciens français, je serais plus fier d'avoir imaginé le motif d'amour du *Roméo* de Berlioz. Un beau thème mélodique est tout de même ce qu'il y a de plus rare. Une singularité, une bizarrerie tonale, délicieuse de fraîcheur, à première audition, pouvant être répétée, systématiquement, à l'infini, cessera bientôt d'être supportable. L'originalité d'une œuvre, si elle ne consiste qu'en cela, cette œuvre sera éphémère.

Mais vous ne demandez qu'à changer souvent de cuisine, parce que vos palais blasés s'habituent trop vite à la main du chef. Votre mémoire est si courte, que si, au bout de quelques années, on vous ramène ce cuisinier, vous ne le reconnaîtrez plus à ses plats. Ah ! direz-vous, voilà de la nouveauté...

M. Canudo écrit : " L'innovation contemporaine est dans la transposition de l'émotion artistique du *plan sentimal* dans le *plan cérébral* " (Manifeste cérébriste, Février 1914, *Figaro*). " On veut des gammes nouvelles de formes et de couleurs, on veut la jouissance de la peinture

par la peinture, et non par l'idée littéraire ou sentimentale qu'elle doit illustrer. "[1]

Bravo ! mais c'est là ce qu'a soutenu, à propos d'œuvres qui n'avaient rien de cérébriste ni de futuriste, tel d'entre nous dont rirait M. Canudo.

Comme il serait plus franc et plus loyal, de dire : Nous en avons assez, tout nous ennuie au bout d'un quart d'heure ; notre critérium, pour juger un ouvrage à son apparition, est notre surprise, notre étonnement. " Plus de sentiment ", ordonne M. Canudo ; mais prenez garde : hier encore, ou appelait sentiment ce que le manifeste dénomme aujourd'hui cérébralité.

Il faudrait mieux s'entendre, ou ne plus produire du tout ; or, c'est ce que nous sommes déterminés à ne pas faire, les uns et les autres.

JACQUES-E. BLANCHE.

[1] Après avoir écrit cet article, un nouveau Manifeste nous est parvenu, futuriste, celui-ci ! et qui nous exhorte à haïr *Parsifal*, précisément pour les impatientes raisons que nous exposions plus haut.

LES CAVES DU VATICAN [1]

LIVRE QUATRIÈME
LE MILLE-PATTES

(*Suite*)

V

Fleurissoire se plaignant d'une grande fatigue, Carola cette nuit l'avait laissé dormir, malgré l'intérêt qu'elle lui portait, et la tendresse apitoyée dont aussitôt elle s'était éprise lorsqu'il lui eut avoué son peu d'expérience en matière d'amour ; dormir du moins autant que le lui permettait l'insupportable démangeaison, tout le long du corps, d'une grande quantité de morsures, tant de puces que de moustiques ;

— Tu as tort de gratter comme ça ! lui dit-elle le lendemain matin. Tu irrites. Oh ! ce qu'il est enflammé, celui-ci ! et elle touchait le bouton du menton. Puis, tandis qu'il s'apprêtait à partir : — Tiens ! garde ça en souvenir de moi ; et elle ajustait aux manchettes du *pèlerin* ces bijoux saugrenus que Protos se fâchait de voir

[1] Voir la *Nouvelle Revue Française* du 1er janvier et du 1er février 1914.

sur elle. Amédée promit de revenir le soir même, ou au plus tard le lendemain.

— Tu me jures de ne pas lui faire de mal, répétait Carola, un instant après, à Protos qui, tout costumé déjà, passait par la porte secrète ; et, comme il s'était mis en retard, ayant attendu pour paraître que Fleurissoire soit parti, il dut se faire conduire à la gare en voiture.

Sous son nouvel aspect, avec son sayon, ses braies brunes, ses sandales lacées par dessus ses bas bleus, son brûle-gueule, son chapeau roux à petits bords plats, il faut reconnaître qu'il avait l'air moins d'un curé que d'un parfait brigand des Abruzzes. Fleurissoire qui faisait les cent pas devant le train hésitait à le reconnaître lorsqu'il le vit venir, un doigt sur la lèvre comme Saint Pierre martyr, puis passer sans faire mine de le voir et disparaître dans un wagon en tête du train. Mais, au bout d'un instant, il reparut à la portière et, regardant dans la direction d'Amédée, fermant l'œil à demi, lui fit de la main, subrepticement, signe d'approcher ; et comme celui-ci s'apprêtait à monter :

— Veuillez vous assurer s'il n'y a personne à côté, chuchota l'autre.

Personne ; et leur compartiment était à l'extrémité du wagon.

— Je vous suivais de loin dans la rue, reprit Protos, mais je n'ai pas voulu vous aborder, de crainte que l'on ne nous surprît ensemble.

— Comment se fait-il que je ne vous aie pas vu ? dit Fleurissoire. Je me suis retourné maintes fois, précisément pour m'assurer que je n'étais pas suivi. Votre conversation

d'hier m'a plongé dans de telles alarmes ! Je vois des espions partout.

— Il y paraît malheureusement beaucoup trop. Croyez-vous qu'il soit naturel de se retourner tous les vingt pas ?

— Quoi ! vraiment, j'avais l'air... ?

— Soupçonneux. Hélas ! disons le mot : soupçonneux. C'est l'air compromettant par excellence.

— Et avec cela je n'ai même pas pu découvrir que vous me suiviez !... Par contre, depuis notre conversation, tous les passants que je rencontre, je leur trouve je ne sais quoi de louche dans l'allure. Je m'inquiète s'ils me regardent ; et ceux qui ne me regardent pas, on dirait qu'ils font semblant de ne pas me voir. Je ne m'étais point rendu compte jusqu'aujourd'hui combien la présence des gens dans la rue est rarement justifiable. Il n'en est pas quatre sur douze dont l'occupation saute aux yeux. Ah ! l'on peut dire que vous m'avez fait réfléchir ! Vous savez : pour une âme naturellement crédule comme était la mienne, la défiance n'est pas facile ; c'est un apprentissage...

— Bah ! vous vous y ferez ; et vite ; vous verrez ; au bout de quelque temps, cela devient une habitude. Hélas ! j'ai dû la prendre... l'important c'est de garder l'air gai. Ah ! pour votre gouverne : quand vous craignez d'être suivi, ne vous retournez pas ; simplement laissez tomber à terre votre canne, ou votre parapluie, suivant le temps qu'il fait, ou votre mouchoir, et, tout en ramassant l'objet, la tête en bas, regardez entre les jambes, derrière vous, par un mouvement naturel. Je vous conseille de vous exercer. Mais dites-moi comment vous me trouvez dans ce costume ? J'ai peur que le curé n'y reparaisse par endroits.

— Rassurez-vous, dit candidement Fleurissoire : personne d'autre que moi, j'en suis sûr, ne reconnaîtrait qui vous êtes. — Puis l'observant bienveillamment, et la tête un peu inclinée : Evidemment je retrouve à travers votre déguisement, en y regardant bien, je ne sais quoi d'ecclésiastique, et sous la jovialité de votre ton l'angoisse qui tous deux nous tourmente ; mais quel empire il faut que vous ayez sur vous, pour en laisser si peu paraître ! Quant à moi, j'ai fort à faire encore, je le vois bien ; vos conseils...

— Quel curieux boutons de manchettes vous avez, interrompit Protos, amusé de reconnaître sur Fleurissoire les boutons de Carola.

— C'est un cadeau, dit l'autre en rougissant.

Il faisait une chaleur torride. Protos regardant à la portière :

— Le Monte Cassino, dit-il. Vous distinguez là-haut le couvent célèbre ?

— Oui ; je l'aperçois, dit Fleurissoire d'un air distrait.

— Vous n'êtes pas, je vois, très sensible aux paysages.

— Mais si, mais si, protesta Fleurissoire, je suis sensible ! Mais à quoi voulez-vous que je prenne intérêt tant que durera mon inquiétude ? C'est comme à Rome avec les monuments ; je n'ai rien vu ; je n'ai pu chercher à rien voir.

— Comme je vous comprends ! dit Protos. Moi de même, je vous l'ai dit, depuis que je suis à Rome, j'ai passé tout mon temps entre le Vatican et le Château Saint-Ange.

— C'est dommage. Mais vous, vous connaissiez Rome déjà.

Ainsi causaient nos voyageurs.

A Caserte ils descendirent, allant chacun de son côté manger un peu de charcuterie et boire.

— De même à Naples, dit Protos, quand nous approcherons de sa villa, nous nous séparerons s'il vous plaît. Vous me suivrez de loin ; comme il me faudra quelque temps, surtout s'il n'est point seul, pour lui expliquer qui vous êtes et le but de votre visite, vous n'entrerez qu'un quart d'heure après moi.

— J'en profiterai pour me faire raser. Je n'ai pu trouver le temps ce matin.

Un tram les mena piazza Dante.

— A présent quittons-nous, dit Protos. La route est encore assez longue, mais il vaut mieux ainsi. Marchez à cinquante pas en arrière ; et ne me regardez pas tout le temps comme si vous aviez peur de me perdre ; et ne vous retournez pas non plus ; vous vous feriez suivre. Ayez l'air gai.

Il partit de l'avant. Les yeux demi-baissés suivait Fleurissoire. La rue étroite était en pente raide ; le soleil dardait ; on suait ; on était bousculé par une foule effervescente qui braillait, gesticulait, chantait et ahurissait Fleurissoire. Devant un piano mécanique des enfants demi-nus dansaient. A deux sous le billet, une loterie spontanée s'organisait autour d'un gros dindon plumé qu'à bout de bras levait une espèce de saltimbanque ; pour plus de naturel, en passant Protos prenait un billet et disparaissait dans la foule ; empêché d'avancer, Fleurissoire un instant crut tout de bon l'avoir perdu ; puis le retrouvait, passé l'encombrement, qui continuait à petits pas la montée, emportant sous son bras le dindon.

Les maisons enfin s'espaçaient, devenaient plus basses, et le peuple se raréfiait, Protos alentissait sa marche. Il s'arrêta devant l'échoppe d'un barbier et, retourné vers Fleurissoire, cligna de l'œil ; puis, à vingt pas plus loin, arrêté de nouveau devant une petite porte basse, sonna.

La devanture du barbier n'était pas particulièrement attrayante ; mais pour désigner cette boutique l'abbé Cave avait sans doute ses raisons ; Fleurissoire aurait dû, d'ailleurs, retourner loin en arrière pour en trouver une autre et sans doute non plus engageante que celle-ci. La porte, à cause de l'excessive chaleur restait ouverte ; un rideau de grosse étamine retenait les mouches et laissait passer l'air ; on le soulevait pour entrer ; il entra.

Certes c'était un homme expert, ce barbier qui, précautionneux, d'un coin de serviette, après avoir savonné le menton d'Amédée, écartait la mousse et remettait à jour le bouton rougeoyant que son client craintif lui signalait. O somnolence ! engourdissement chaleureux de cette petite échoppe tranquille ! Amédée, la tête en arrière, à demi-couché dans le fauteuil de cuir, s'abandonnait. Ah ! pour un court instant tout au moins, oublier ! ne plus penser au pape, aux moustiques, à Carola ! Se croire à Pau, près d'Arnica ; se croire ailleurs; ne plus bien savoir où l'on est... Il fermait les yeux, puis, les rentr'ouvant, distinguait comme dans un rêve, en face de lui, sur le mur, une femme aux cheveux défaits, issue de la mer napolitaine et rapportant du fond des flots, avec une voluptueuse sensation de fraîcheur, un étincelant flacon de lotion philocapillaire. Au-dessous de cette pancarte, d'autres flacons, sur une plaque de marbre, étaient rangés auprès d'un bâton de cosmétique, d'une houppe à

poudre de riz, d'un davier, d'un peigne, d'une lancette, d'un pot de pommade, d'un bocal où naviguaient indolemment quelques sangsues, d'un second bocal qui renfermait le ruban d'un ver solitaire, d'un troisième enfin, sans couvercle, à demi plein d'une substance gélatineuse et sur le transparent cristal duquel une étiquette était collée où, écrit à la main en majuscules fantaisistes, on pouvait lire : ANTISEPTIC.

A présent le barbier, pour mener à perfection son ouvrage étalait à nouveau sur le visage déjà rasé une mousse onctueuse et, du clair d'un second rasoir qu'il affilait au creux de sa main moite, raffinait. Amédée ne songeait plus qu'on l'attendait ; il ne songeait plus à partir, s'endormait... C'est alors qu'un Sicilien à voix forte entra dans la boutique, crevant cette tranquillité ; que le barbier, tout causant aussitôt, ne rasa plus que d'une main distraite et, d'un franc coup de lame, vlan ! écornifla le bouton.

Amédée fit un cri, voulut porter la main à l'écorchure où perlait une goutte de sang :

— Niente ! niente ! dit le barbier qui lui retint le bras, puis, d'abondance, prit au fond d'un tiroir une pincée d'ouate jaunie qu'il trempa dans l'ANTISEPTIC et appliqua sur le bobo.

Sans plus s'inquiéter s'il faisait retourner les passants, où courut Fleurissoire en redescendant vers la ville ? Au premier pharmacien qu'il rencontre le voici qui montre son mal. L'homme de l'art sourit, vieillard verdâtre, d'aspect malsain, qui cueille dans une boîte un petit rond de taffetas, passe dessus sa large langue et...

Jaillissant hors de la boutique, Fleurissoire cracha de

dégoût, arracha le taffetas gluant et, pressant entre deux doigts son bouton, le fit saigner le plus possible. Puis, avec son mouchoir imbibé de salive, de sa propre salive cette fois, frotta. Puis regardant sa montre il s'affola, remonta la rue au pas de course et arriva devant la porte du cardinal, suant, soufflant, saignant, congestionné, avec un quart d'heure de retard.

VI

Protos le reçut un doigt sur les lèvres :

— Nous ne sommes pas seuls, dit-il rapidement. Tant que les serviteurs seront là, rien qui puisse donner l'éveil ; ils parlent tous français ; pas un mot, pas un geste qui puisse rien trahir ; n'allez pas lui bailler du cardinal, au moins : c'est Ciro Bardolotti, le chapelain, qui vous reçoit. Moi, je ne suis pas " l'abbé Cave " ; je suis " Cave " tout court. C'est compris ? — Et brusquement changeant de ton, à voix très forte et lui claquant l'épaule : — C'est lui, parbleu ! C'est Amédée ! Eh bien ! mon colon, on peut dire que tu y as mis du temps, à ta barbe ! Encore quelques minutes, et, per Baccho, nous nous mettions à table sans toi. Le dindon qui tourne à la broche déjà roussit comme un soleil couchant. — Puis tout bas : — Ah ! cher Monsieur, qu'il m'est donc pénible de feindre ! J'ai le cœur torturé... Puis avec éclat : — Que vois-je ? on t'a coupé ! Tu saignes ! Dorino ! cours à la grange ; rapporte une toile d'araignée : c'est souverain pour les blessures...

Ainsi bouffonnant, il poussait Fleurissoire au travers

du vestibule, vers un jardin intérieur formant terrasse où, sous la treille, un repas était préparé.

— Mon cher Bardolotti, je vous présente Monsieur de la Fleurissoire, mon cousin; le luron dont je vous ai parlé.

— Soyez le bienvenu, notre hôte, dit Bardolotti avec un grand geste, mais sans se lever du fauteuil dans lequel il était assis, puis, montrant ses pieds nus plongés dans un baquet d'eau claire :

— Le pédiluve ouvre mon appétit et me tire le sang de la tête.

C'était un drôle de petit homme tout replet et dont le glabre visage n'accusait âge ni sexe. Il était vêtu d'alpaga ; rien dans son aspect ne dénonçait le haut dignitaire ; il fallait être bien perspicace, ou averti autant que l'était Fleurissoire, pour découvrir sous la jovialité de son air, une discrète onction cardinalice. Il s'appuyait de côté sur la table et s'éventait nonchalamment avec une sorte de chapeau pointu fait d'une feuille de journal.

— Ah ! je suis très sensible !... Ah ! le plaisant jardin !... balbutiait Fleurissoire également embarrassé pour parler et pour ne rien dire.

— Assez trempé ! cria le cardinal. Ça ! qu'on m'enlève ce bol ! Assunta !

Une jeune servante accorte et rebondie s'empressa, prit le baquet et l'alla vider, contre une plate-bande ; ses tetons jaillis du corset frissonnaient sous sa chemisette ; elle riait et s'attardait près de Protos, et Fleurissoire était gêné par l'éclat de ses bras nus. Dorino posa des fiaschi ur la table. Le soleil batifolait à travers le pampre, chatouillant d'une lumière inégale les plats sur la table sans nappe.

— Ici, pas de cérémonie, dit Bardolotti, et il se coiffa du journal, vous m'entendez à demi-mot, cher Monsieur.

Sur un ton autoritaire, scandant les syllabes et frappant du poing sur la table, l'abbé Cave à son tour reprit :

— Ici, pas de cérémonie.

Fleurissoire eut un fin clin d'œil. S'il l'entendait à demi-mot ! oui certes, et point n'était besoin de le redire ; mais en vain cherchait-il quelque phrase qui pût à la fois ne rien dire et tout signifier.

— Parlez ! Parlez ! soufflait Protos. Faites des calembours : ils comprennent très bien le français.

— Allons ! Asseyez-vous, dit Ciro. Mon cher Cave, éventrez-nous cette pastèque et taillez-y des croissants turcs. Êtes-vous de ceux, Monsieur de la Fleurissoire, qui préfèrent les prétentieux melons du nord, les sucrins, les prescots, que sais-je, les cantaloups, à nos ruisselants melons d'Italie ?

— Rien ne vaut celui-ci, j'en suis sûr ; mais permettez-moi de m'abstenir : j'ai le cœur un peu barbouillé, dit Amédée qui se gonflait de répugnance au souvenir du pharmacien.

— Des figues alors tout au moins ! Dorino vient de les cueillir.

— Excusez-moi : pas davantage.

— Mauvais, cela ! Mauvais ! Faites des calembours, lui glissa Protos à l'oreille ; puis, à voix haute : Débarbouillons ce petit cœur avec le vin, et préparons-le pour la dinde. Assunta, verse à notre aimable invité.

Amédée dut trinquer et boire plus qu'il n'avait accoutumé. La chaleur et la fatigue aidant, il commença bientôt d'y voir trouble. Il plaisantait avec moins d'effort.

Protos le fit chanter ; sa voix était grêle, mais on s'extasia ; Assunta voulut l'embrasser. Cependant du fond de sa foi délabrée s'élevait une angoisse indéfinissable ; il riait pour ne pas pleurer. Il admirait cette aisance de Cave, ce naturel... Qui d'autre que Fleurissoire et que le cardinal eût jamais pu penser qu'il feignait ? Bardolotti, du reste, en force de dissimulation, en possession de soi ne le cédait en rien à l'abbé et riait, et applaudissait, et bousculait paillardement Dorino, lorsque Cave, tenant Assunta renversée dans ses bras, s'écrasait le museau contre elle ; et, comme alors Fleurissoire penché vers Cave, le cœur à demi crevé, murmurait : — Comme vous devez souffrir ! — Cave dans le dos d'Assunta lui prenait la main et la lui pressait sans rien dire, la face détournée et les regards levés au ciel.

Puis, brusquement dressé, Cave frappa dans ses mains :

— Ça ! qu'on nous laisse seuls ! Non: vous desservirez plus tard. Allez-vous en. Via ! Via !

Il s'assura que Dorino ni Assunta ne s'attardaient aux écoutes, et revint avec la mine subitement grave, allongée, tandis que le cardinal, en se passant la main sur le visage, en dépouilla d'un coup la profane et factice gaîté.

— Vous voyez, Monsieur de la Fleurissoire, mon enfant, vous voyez à quoi nous en sommes réduits ! Ah ! cette comédie ! cette honteuse comédie.

— Elle nous fait prendre en horreur, reprit Protos, jusqu'à la joie la plus honnête et jusqu'à la plus pure gaîté.

— Dieu vous saura gré, pauvre cher abbé Cave, reprenait le cardinal en se tournant vers Protos, — Dieu

vous récompensera de m'aider à vider cette coupe ; — et, par symbole, il achevait d'un coup son verre à demi-plein, tandis que sur ses traits le dégoût le plus douloureux se peignait.

— Quoi ! s'écriait Fleurissoire penché, se peut-il que même dans cette retraite et sous ce vêtement d'emprunt votre excellence doive...

— Mon fils, appelez-moi Monsieur, simplement.

— Excusez : entre nous...

— Je tremble même seul.

— Ne pouvez-vous choisir vos serviteurs ?

— On les choisit pour moi ; et ces deux que vous avez vus...

— Ah ! si je lui disais, interrompit Protos, où ils vont de ce pas rapporter nos moindres paroles !

— Se peut-il qu'à l'archevêché...

— Chut ! pas de ces grands mots ! Vous nous feriez pendre. N'oubliez pas que c'est au chapelain Ciro Bardolotti que vous parlez.

— Je suis à leur merci, gémissait Ciro.

Et Protos, se penchant en avant sur la table où croisaient ses coudes, tourné de trois quarts vers Ciro :

— Si pourtant je lui disais qu'on ne vous laisse seul pas une heure de jour ou de nuit !

— Oui, quelque déguisement que je revête, reprenait le faux cardinal, je ne suis jamais sûr de n'avoir pas quelque police secrète à mes trousses.

— Quoi ! l'on sait qui vous êtes, ici ?

— Vous ne l'entendez point, dit Protos. Entre le cardinal San-Felice et le modeste Bardolotti, vous restez, je le dis devant Dieu, un des seuls qui puissiez vous vanter

d'établir quelque ressemblance. Mais, comprendrez-vous ceci : leurs ennemis ne sont pas les mêmes ! et tandis que le cardinal, du fond de son archevêché, contre les franc-maçons doit se défendre, le chapelain Bardolotti se voit guetté par...

— Les jésuites ! interrompit éperdument le chapelain.

— C'est ce que je ne lui avais pas encore appris, ajoutait Protos.

— Ah ! si nous avons les jésuites aussi contre nous, sanglota Fleurissoire. Mais qui l'eût supposé? Les jésuites! En êtes-vous sûr ?

— Réfléchissez un peu ; cela vous paraîtra tout naturel. Comprenez que cette nouvelle politique du Saint Siège, toute de conciliation, d'accommodements, est bien faite pour leur plaire, et qu'ils trouvent leur compte dans les dernières encycliques. Et peut-être ils ne savent pas que le pape qui les promulgue n'est pas le *vrai* ; mais ils seraient désolés qu'il changeât.

— Si je vous comprends bien, reprit Fleurissoire, les jésuites seraient alliés aux francs-maçons dans cette affaire.

— Où prenez-vous cela ?

— Mais ce que Monsieur Bardolotti me révèle à présent...

— Ne lui faites pas dire d'absurdité.

— Excusez-moi ; j'entends si peu la politique.

— C'est pourquoi ne cherchez pas plus loin que ce qu'on vous en dit : Deux grands partis sont en présence: La Loge et la Compagnie de Jésus ; et comme nous, qui sommes du secret, ne pouvons sans nous découvrir réclamer appui de l'un ni de l'autre, nous les avons tous contre nous.

— Hein ! qu'est-ce que vous pensez de ça ? demanda le cardinal.

Fleurissoire ne pensait plus rien ; il se sentait complétement abasourdi.

— Tous contre soi ! reprit Protos, il en va toujours ainsi, quand on possède la vérité.

— Ah ! que j'étais heureux quand je ne savais rien, gémit Fleurissoire. Hélas ! jamais plus, à présent, je ne pourrai ne pas savoir !...

— Il ne vous dit pas tout encore, continua Protos en lui touchant doucement l'épaule. Préparez-vous au plus terrible... puis, se penchant, à voix basse : — Malgré toutes les précautions, le secret a suinté ; quelques aigrefins en profitent qui, dans les départements pieux, vont quêtant de famille en famille et, toujours au nom de la Croisade, récoltent pour eux l'argent qui devrait nous revenir.

— Mais c'est affreux !

— Ajoutez à cela, dit Bardolotti, qu'ils jettent le discrédit et la suspicion sur nous-mêmes, et nous forcent à redoubler d'astuce et de circonspection.

— Tenez ! lisez ceci, dit Protos en tendant à Fleurissoire un numéro de la *Croix* ; le journal est d'avant-hier. Ce simple entrefilet en dit long !

" *Nous ne saurions trop mettre en garde*, lut Fleurissoire, *les âmes dévotes, contre les agissements de faux ecclésiastiques, et particulièrement d'un pseudo-chanoine qui se prétend chargé de mission secrète et qui, abusant de la crédulité, arrive à soutirer de l'argent pour une œuvre qui se baptise : CROISADE POUR LA DÉLIVRANCE DU PAPE. Le titre seul de cette œuvre en dénonce l'absurdité.* "

Fleurisoire sentait le sol mouvoir et céder sous ses pieds.

— A qui se fier, pourtant! Mais si je vous disais à mon tour, Messieurs, que c'est peut-être à cause de ce filou — je veux dire : le faux chanoine — que je suis présentement parmi vous !

L'abbé Cave regarda gravement le cardinal, puis, frappant du poing sur la table :

— Eh bien ! je m'en doutais, s'écria-t-il.

— Tout me porte à craindre à présent, continua Fleurissoire, que la personne par qui je suis au courant de l'affaire, n'ait été victime elle-même des agissements de ce bandit.

— Cela ne m'étonnerait pas, dit Protos.

— Vous voyez dès lors, reprit Bardolotti, combien notre position est difficile, entre ces aigrefins qui s'emparent de notre rôle, et la police qui, voulant les saisir, risque de nous prendre pour eux.

— C'est-à-dire, gémit Fleurissoire, qu'on ne sait plus où se tenir ; je ne vois que danger partout.

— Vous étonnerez-vous encore, après cela, des excès de notre prudence ? dit Bardolotti.

— Et comprendrez-vous, continua Protos, que nous n'hésitions pas, par instants, à revêtir la livrée du péché et à feindre quelque complaisance en face des plus coupables joies !

— Hélas ! balbutia Fleurissoire, vous du moins, vous vous en tenez à la feinte, et c'est pour cacher vos vertus que vous simulez le péché. Mais moi... Et comme les fumées du vin se mêlaient aux nuages de la tristesse et les rots de l'ivresse aux hoquets des sanglots, penché du côté de Protos, il commença par rendre son déjeûner, puis raconta confusément la soirée avec Carola et le deuil de

son pucelage. Bardolotti et l'abbé Cave avaient grand mal à ne pas s'esclaffer.

— Enfin, mon fils, vous vous êtes confessé ? demanda le cardinal plein de sollicitude.

— Le lendemain matin.

— Le prêtre vous a donné l'absolution ?

— Beaucoup trop facilement. C'est précisément là ce qui me tourmente... Mais pouvais-je lui confier qu'il n'avait pas affaire à un pèlerin ordinaire ; révéler ce qui m'amenait dans ce pays ?... Non, non ! c'en est fait à présent ; cette mission de choix réclamait un serviteur sans tache. J'étais tout désigné. A présent, c'en est fait. J'ai déchu ! Et de nouveau le secouaient les sanglots, tandis que, se frappant la poitrine à petits coups, il répétait : — Je ne suis plus digne ! Je ne suis plus digne !... puis reprenait dans une sorte de mélopée : — Ah ! vous qui m'écoutez à présent et qui connaissez ma détresse, jugez-moi, condamnez-moi, punissez-moi... Dites-moi quelle extraordinaire pénitence me lavera de ce crime extraordinaire ? quel châtiment ?

Protos et Bardolotti se regardaient. Le dernier enfin, se levant, commença de tapoter Amédée sur l'épaule :

— Voyons, voyons ! mon fils. Il ne faut pourtant pas se laisser aller comme ça. Eh bien, oui ! vous avez péché. Mais, que diable! on n'en a pas moins besoin de vous. (Vous êtes tout sali ; tenez, prenez cette serviette ; frottez !) Toutefois, je comprends votre angoisse, et puisque vous en appelez à nous, nous voulons vous présenter le moyen de vous racheter. (Vous vous y prenez mal. Laissez-moi vous aider.)

— Oh ! ne vous donnez pas la peine. Merci ! merci,

faisait Fleurissoire ; et Bardolotti, tout en le nettoyant, continuait :

— Toutefois je comprends vos scrupules ; et, pour les respecter, je vous offrirai tout d'abord une petite besogne sans éclat, qui vous fournira l'occasion de vous relever et mettra votre dévouement à l'épreuve.

— C'est tout ce que j'attends.

— Voyons, cher abbé Cave, vous avez sur vous ce petit chèque ?

Protos sortit un papier de la poche intérieure de son sayon.

— Circonvenus comme nous sommes, reprenait le cardinal, nous avons parfois quelque mal à toucher les espèces des offrandes que quelques bonnes âmes secrètement sollicitées nous envoient. Surveillés à la fois par les francs-maçons et par les jésuites, par la police et par les bandits, il ne convient pas qu'on nous voie présenter des chèques ou des mandats aux guichets des postes et des banques où notre personne pourrait être reconnue. Les aigrefins dont vous parlait tantôt l'abbé Cave ont jeté sur les collectes un tel discrédit ! (Protos cependant pianotait impatiemment sur la table.) Bref voici un modeste petit chèque de six mille francs que je vous prie, mon fils, de bien vouloir toucher à notre place ; il est tiré sur le Credito Commerciale de Rome par la duchesse de Ponte-Cavallo ; bien qu'adressé à l'archevêque, le nom du destinataire par prudence est laissé en blanc, de manière que le puisse toucher n'importe quel porteur ; vous le signerez sans scrupule de votre vrai nom, qui n'éveillera pas les soupçons. Veillez bien à ne pas vous le laisser voler, ni... Qu'avez-vous, mon cher abbé Cave ? Vous semblez nerveux.

— Allez toujours.

— Ni la somme, que vous me rapporterez dans... voyons, vous rentrez à Rome cette nuit ; vous pourrez reprendre demain soir le train rapide de six heures ; à dix heures vous arriverez à Naples de nouveau et me trouverez sur le quai de la gare à vous attendre. Après quoi nous verrons à vous occuper à quelque besogne plus relevée... Non, mon fils, ne baisez pas ma main ; vous voyez bien qu'elle est sans bague.

Il toucha le front d'Amédée à demi prosterné devant lui, et Protos qui le prenait par le bras le secouant doucement :

— Allons ! buvez un coup avant de vous mettre en route. Je regrette bien de ne pouvoir vous raccompagner à Rome ; mais divers soins me retiennent ici ; et mieux vaut qu'on ne nous voie pas ensemble. Adieu. Embrassons-nous, cher Fleurissoire. Dieu vous garde ! et je le remercie de m'avoir mis à même de vous connaître.

Il raccompagna Fleurissoire jusqu'à la porte, et le quittant :

— Ah ! Monsieur, disait-il encore, que pensez-vous du cardinal ? N'est-il pas pénible de voir ce qu'ont fait les persécutions, d'une si noble intelligence !

Puis revenant auprès du pseudo :

— Abruti ! c'est malin ce que tu as inventé là ! de faire endosser ton chèque par un maladroit qui n'a même pas de passeport et que je vais devoir tenir à l'œil.

Mais Bardolotti, lourd de somnolence, laissait rouler sa tête sur la table en murmurant :

— Il faut occuper les vieillards.

Protos alla dans une chambre de la villa dépouiller sa

perruque et son costume de paysan ; il reparut bientôt après, rajeuni de trente ans, sous les traits d'un employé de magasin ou de banque, de l'aspect le plus subalterne. Il n'avait pas trop de temps pour attraper le train qu'il savait devoir emporter aussi Fleurissoire, et partit sans prendre congé de Bardolotti qui dormait.

VII

Fleurissoire regagna Rome et la via dei Vecchierelli le soir même. Il était extrêmement fatigué et obtint de Carola qu'elle le laissât dormir.

Le lendemain, dès l'éveil, son bouton, au palper, lui parut bizarre ; il l'examina dans une glace et constata qu'une squame jaunâtre en recouvrait l'écorniflure ; le tout avait méchant aspect. Comme à ce moment il entendit Carola circuler sur le palier, il l'appela et la pria d'examiner le mal. Elle approcha Fleurissoire de la fenêtre et affirma dès le premier coup d'œil :

— Ça n'est pas ce que tu crois.

A vrai dire Amédée ne songeait pas bien particulièrement à *cela*, mais l'effort de Carola pour le rassurer l'inquiéta au contraire. Car enfin, du moment qu'elle affirmait que ce n'était pas *cela*, c'était donc que ç'aurait pu l'être. Après tout, était-elle bien sûre que ça ne l'était pas ? Et que ce fût *cela*, lui le trouvait tout naturel ; car enfin il avait péché ; il méritait que ça le fût. Ça devait l'être. Un frisson lui coula le long du dos.

— Comment t'es-tu fait ça ? demanda-t-elle.

Ah ! qu'importait la cause occasionnelle, coupure du rasoir ou salive du pharmacien : la cause profonde, celle

qui lui méritait ce châtiment, pouvait-il décemment la lui dire ? Et la comprendrait-elle ? Sans doute elle en rirait... Comme elle répétait sa question :

— C'est un barbier, répondit-il.

— Tu devrais mettre quelque chose dessus.

Cette sollicitude balaya ses derniers doutes ; ce qu'elle en avait dit d'abord n'était que pour le rassurer ; il se voyait déjà le visage et le corps mangés de pustules, objet d'horreur pour Arnica ; ses yeux s'emplirent de larmes.

— Alors tu crois que...

— Mais non, ma petite biche ; il ne faut pas te frapper comme ça ; tu as l'air d'une pompe funèbre. D'abord, si c'était ça, on n'en pourrait rien savoir encore.

— Si ! si... Ah ! c'est bien fait pour moi ! C'est bien fait ! reprenait-il.

Elle s'attendrit :

— Et puis, ça n'est jamais comme ça que ça commence ; veux-tu que j'appelle la patronne, qui te le dira ?... Non ? Eh bien ! tu devrais sortir un peu pour te distraire ; et boire un coup de marsala. — Elle garda le silence un instant. Enfin n'y tenant plus :

— Ecoute, reprit-elle : j'ai à te parler de choses sérieuses : Tu n'as pas fait la rencontre, hier, d'une espèce de curé à cheveux blancs ?

Comment savait-elle cela ? Stupéfait Fleurissoire demanda :

— Pourquoi ?

— Eh bien... elle hésita encore; le regarda, le vit si pâle, qu'elle continua, dans un élan : — Eh bien ! défie-toi de lui. Crois-moi, ma pauvre poule, il va te plumer. Je ne devrais pas te dire ça, mais... défie-toi de lui.

Amédée s'apprêtait à sortir, complétement bouleversé par ces derniers propos ; il était déjà dans l'escalier, elle le rappela :

— Surtout, si tu le revois, ne lui dis pas que je t'ai parlé. Ce serait comme si tu me tuais.

La vie devenait décidément trop compliquée pour Amédée. Au surplus il se sentait les pieds gelés, le front brûlant, et les idées fort mal en place. Comment s'y reconnaître à présent, si l'abbé Cave lui-même n'était qu'un farceur ?... Alors, le cardinal aussi, peut-être ?... Mais ce chèque, pourtant ! Il sortit le papier de sa poche, le palpa, rassura sa réalité. Non ! non, ce n'était pas possible ! Carola se trompait. Et puis, que savait-elle des intérêts mystérieux qui forçaient ce pauvre Cave à jouer double jeu ? Sans doute fallait-il voir là, plutôt, quelque mesquine rancune de Baptistin, contre qui précisément le bon abbé l'avait mis en garde... N'importe ! il ouvrirait l'œil encore plus ; il se défierait désormais de Cave, comme il se défiait déjà de Baptistin ; et qui sait si, de Carola même... ?

— Voilà bien, se disait-il, à la fois la conséquence et la preuve de ce vice initial, de ce trébuchement du Saint Siège : tout le reste à la fois chavirait. A qui se fier, sinon au pape ? et dès que cette pierre angulaire cédait, sur laquelle posait l'Église, rien ne méritait plus d'être vrai.

Amédée marchait à petits pas pressés, dans la direction de la poste ; car il espérait bien trouver quelques nouvelles du pays, honnêtes, où rasseoir enfin sa confiance fatiguée. Le brouillard léger du matin et cette profuse lumière où s'évaporait et s'irréalisait chaque objet favorisait encore

son vertige ; il avançait comme en un rêve, doutant de la solidité du sol, des murs, et de la sérieuse existence des passants qu'il croisait ; doutant surtout de sa présence à Rome... Il se pinçait alors pour s'arracher d'un mauvais rêve, se retrouver à Pau, dans son lit, près d'Arnica déjà levée, qui selon sa coutume, penchée vers lui, allait enfin lui demander : — Avez-vous bien dormi, mon ami ?

A la poste l'employé le reconnut, et ne fit point difficulté pour lui remettre une nouvelle lettre de son épouse.

... *Je viens d'apprendre par Valentine de Saint-Prix*, lui disait Arnica, *que Julius lui aussi est à Rome, appelé par un congrès. Comme je me réjouis en songeant que tu vas pouvoir le rencontrer ! Malheureusement Valentine n'a pas pu me donner son adresse. Elle croit qu'il est descendu au Grand-Hôtel, mais elle n'en est pas sûre. Elle sait seulement qu'il doit être reçu au Vatican jeudi matin ; il a écrit à l'avance au cardinal Nazzi pour obtenir une audience. Il vient de Milan où il a été voir Anthime qui est très malheureux parce qu'il n'obtient pas ce que lui avait promis l'Eglise après son procès ; alors Julius veut aller trouver notre Saint Père pour lui demander justice ; car naturellement il ne sait rien encore. Il te racontera sa visite et toi tu pourras l'éclairer.*

J'espère que tu prends bien des précautions contre le mauvais air et que tu ne te fatigues pas trop. Gaston vient me voir tous les jours ; tu nous manques beaucoup. Comme je serai contente quand tu nous annonceras ton retour... Etc.

Et griffonnés en travers, au crayon, sur la quatrième page, ces quelques mots de Blafaphas :

Si tu vas à Naples, tu devrais t'informer comment ils font le trou dans le macaroni. Je suis sur le chemin d'une nouvelle découverte.

Une claironnante joie envahit le cœur d'Amédée, mêlée d'une certaine gêne : Ce jeudi, jour de l'audience, c'était le jourd'hui-même. Il n'osait donner à blanchir et le linge allait lui manquer. Il le craignait du moins. Il avait remis ce matin son faux-col de la veille ; mais qui cessa tout aussitôt de lui paraître suffisamment propre quand il apprit qu'il pourrait rencontrer Julius. La joie qu'il eût eue de cette conjonction en fut contrariée. Repasser via dei Vecchierelli, il n'y fallait songer, s'il voulait surprendre son beau-frère à la sortie de l'audience ; et cela le troublait moins que de le relancer au Grand-Hôtel. Du moins prit-il soin de retourner ses manchettes ; quant au col, il le recouvrit de son foulard, ce qui présentait en outre cet avantage de cacher à peu près son bouton.

Mais qu'importaient ces vétilles ? Le vrai c'est que Fleurissoire se sentait ineffablement tonifié par cette lettre, et que la perspective de reprendre contact avec un des siens, avec sa vie passée, brusquement remettait à leur place les monstres enfantés par son imagination de voyageur. Carola, l'abbé Cave, le cardinal, tout cela flottait devant lui comme un rêve qu'interrompt tout à coup le chant du coq. Pourquoi donc avait-il quitté Pau ? Que signifiait cette fable absurde qui l'avait dérangé de son bonheur ? Parbleu ! il y avait un pape ; et dans quelques instants Julius allait pouvoir déclarer : je l'ai vu ! Un pape et cela suffisait. Dieu pouvait-il autoriser sa substitution monstrueuse, à laquelle lui, Fleurissoire, n'aurait certes point cru, sans cet absurde orgueil d'avoir à jouer un rôle dans l'affaire.

Amédée marchait à petits pas pressés ; il avait peine

à se retenir de courir. Il reprenait enfin confiance, tandis que tout, autour de lui, reprenait poids rassurant, mesure, position naturelle et vraisemblante réalité. Il tenait son chapeau de paille à la main ; quand il arriva devant la basilique, fut pris d'une si noble ivresse qu'il commença par faire le tour de la fontaine de droite ; et, tandis qu'il passait sous le vent du jet d'eau, se laissant humecter le front, il souriait à l'arc-en-ciel.

Tout à coup, il stoppa. Là, près de lui, assis sur le soubassement du quatrième pilier de la colonnade, n'apercevait-il pas Julius ? Il hésitait à le reconnaître, tant, si sa mise était décente, sa tenue l'était peu : le comte de Baraglioul avait posé son cronstadt de paille noire à côté de lui, sur le bec en corbin de sa canne fichée entre deux pavés, et, tout insoucieux de la solennité du lieu, le pied droit sur le genou gauche, tel un prophète de la Sixtine, il maintenait sur son genou droit un cahier ; par instants, abattant tout à coup sur les feuilles un crayon haut-levé, il écrivait, attentif si uniquement à la dictée d'une inspiration si pressante qu'Amédée devant lui aurait pu faire la buciloque sans qu'il le vît. Tout en écrivant il parlait ; et si le froissement du jet d'eau couvrait le bruit de ses paroles, du moins distinguait-on ses lèvres s'agiter.

Amédée s'approcha, contournant discrètement le pilier. Comme il allait toucher l'autre à l'épaule :

— Et dans ce cas, que nous importe ! déclama Julius, qui consigna ces mots, en fin de page, dans son carnet, puis remit son crayon dans sa poche, et, se levant brusquement, donna du nez contre Amédée.

— Par le Saint-Père, que faites-vous ici ?

Amédée, tremblant d'émotion, bégayait et ne pouvait

dire ; il pressait convulsivement une main de Julius dans les deux siennes. Julius cependant l'examinait :

— Mon pauvre ami ; comme vous voilà fait !

La providence avait bien mal loti Julius : des deux beaux-frères qui lui restaient, l'un tournait au cagot ; l'autre était marmiteux. Depuis moins de trois ans qu'il n'avait revu Amédée, il le trouvait vieilli de plus de douze ; ses joues étaient rentrées, sa pomme d'Adam ressortie ; l'amaranthe de son foulard exagérait encore sa pâleur ; son menton tremblait ; ses yeux vairons roulaient d'une manière qui eût dû être pathétique et n'était que bouffonne ; il avait rapporté de son voyage de la veille un enrouement mystérieux, de sorte que semblaient venir de loin ses paroles. Tout occupé par sa pensée :

— Alors, vous l'avez vu ? dit-il.

Et tout occupé par la sienne :

— Qui ? demanda Julius.

Ce *qui ?* retentit en Amédée comme un glas et comme un blasphème. Il précisa discrètement :

— Je croyais que vous sortiez du Vatican ?

— En effet. Excusez-moi : je n'y pensais plus... Si vous saviez ce qui m'arrive !

Ses yeux brillaient ; on eût cru qu'il allait jaillir de lui-même, éclater, s'évaporer, se résoudre...

— Oh ! s'il vous plaît, supplia Fleurissoire : vous me direz cela ensuite ; parlez-moi d'abord de votre visite. Je suis si impatient de savoir...

— Cela vous intéresse ?

— Bientôt vous comprendrez combien. Parlez ! parlez, je vous en prie.

— Eh bien ! voilà ! commença Julius, empoignant par

un bras Fleurissoire et l'entraînant loin de Saint-Pierre ; — Peut-être aurez-vous su dans quel dénuement sa conversion avait laissé notre Anthime : C'est en vain qu'il attend encore ce que lui promettait l'église, en récompense de ce que lui ont ravi les francs-maçons. Anthime a été joué ; il faut le reconnaître... Mon cher ami, vous prendrez comme vous voudrez cette aventure : moi je la tiens pour une farce qualifiée ; mais sans laquelle je ne verrais peut-être pas aussi clair dans ce qui nous occupe aujourd'hui, et dont je suis pressé de vous entretenir. Voici : *un être d'inconséquence !* c'est beaucoup dire... et sans doute cette apparente inconséquence cache-t-elle une séquence plus subtile et cachée ; l'important c'est que ce qui le fasse agir, ce ne soit plus une simple raison d'intérêt, ou, comme vous dites ordinairement : qu'il n'obéisse plus à des motifs intéressés.

— Je ne vous suis plus bien, dit Amédée.

— C'est vrai, pardonnez-moi : je m'écartais de ma visite. J'avais donc résolu de prendre en main l'affaire d'Anthime... Ah ! mon ami, si vous aviez vu l'appartement qu'il occupe à Milan ! — Vous ne pouvez pas rester ici, lui ai-je dit tout de suite. Et quand je pense à cette malheureuse Véronique ! Mais lui tourne à l'ascète, au capucin ; il ne permet pas qu'on le plaigne ; ni surtout qu'on accuse le clergé ! — Mon ami, lui ai-je dit encore : je consens que le haut clergé n'est pas coupable, mais alors c'est qu'il n'est pas averti. Permettez-moi d'aller l'instruire.

— Je croyais que le cardinal Pazzi... glissa Fleurissoire.

— Oui. Ça n'avait pas réussi. Vous comprenez, ces

hauts dignitaires, chacun a peur de se commettre. Il fallait pour se saisir de l'affaire quelqu'un qui ne fût pas de la partie ; moi par exemple. Car admirez la manière dont se font les découvertes ! et j'entends : les plus importantes : on croirait à une illumination soudaine : au fond on n'arrêtait pas d'y penser. C'est ainsi que depuis longtemps, je m'inquiétais tout à la fois de l'excès de logique de mes personnages et de leur insuffisante détermination.

— Je crains, dit doucement Amédée, que vous ne vous écartiez de nouveau.

— Nullement, reprit Julius, c'est vous qui ne suivez pas ma pensée. Bref, c'est à notre Saint-Père lui-même que je résolus d'adresser la supplique ; et j'allai la lui porter ce matin.

— Alors ? dites vite : vous L'avez vu ?

— Mon cher Amédée, si vous m'interrompez tout le temps... Eh bien ! on n'imagine pas ce que c'est difficile de Le voir.

— Parbleu ! fit Amédée.

— Vous dites ?

— Je parlerai tantôt.

— D'abord j'ai dû complétement renoncer à lui faire tenir ma supplique. Je la gardais en main ; c'était un décent rouleau de papier ; mais, dès la seconde antichambre (ou la troisième ; je ne me souviens plus bien), un grand gaillard, costumé de noir et de rouge, me l'a poliment enlevée.

A petit bruit Amédée commençait à rire comme quelqu'un de renseigné et qui sait qu'il y a de quoi.

— Dans l'antichambre suivante on m'a débarrassé de mon chapeau, qu'on a posé sur une table. Dans la

cinquième ou la sixième, où j'attendis longtemps en compagnie de deux dames et de trois prélats, une sorte de chambellan est venu me chercher et m'a introduit dans la salle voisine où, sitôt en face du Saint-Père (il était, autant que j'ai pu m'en rendre compte, juché sur une sorte de trône que protégeait une sorte de baldaquin), il m'a invité à me prosterner, ce que j'ai fait ; de sorte que j'ai cessé de voir.

— Vous n'êtes pourtant pas resté si longtemps incliné, et ni le front si bas que vous n'ayez...

— Mon cher Amédée, vous en parlez à votre aise ; vous ne savez donc pas quels aveugles fait de nous le respect ? Et, outre que je n'osais pas relever la tête, une façon de majordome, avec une espèce de règle, chaque fois que je commençais à parler d'Anthime, me donnait sur la nuque des manières de petits coups, qui m'inclinaient à neuf.

— Du moins *Lui*, vous a-t-il parlé.

— Oui, de mon livre, qu'il m'a avoué n'avoir pas lu.

— Mon cher Julius, reprit Amédée après un moment de silence, ce que vous me dites là est de la plus haute importance. Ainsi vous ne l'avez pas vu ; et de tout votre récit je retiens qu'il est étrangement malaisé de le voir. Ah ! tout ceci confirme hélas ! l'appréhension la plus cruelle. Julius, je dois vous le dire à présent... mais venez par ici : cette rue si fréquentée...

Il entraîna dans un vicolo presque désert Julius, amusé plutôt, qui se laissait faire :

— Ce que je vais vous confier est si grave... Surtout n'en laissez rien voir au dehors. Ayons l'air de parler de matières indifférentes et préparez-vous à entendre quelque

chose de terrible : Julius, mon ami, celui que vous avez vu ce matin...

— Que je n'ai pas vu, voulez-vous dire.

— Précisément... n'est pas *le vrai.*

— Vous dites ?

— Je dis que vous n'avez pas pu voir le pape, pour cette monstrueuse raison que... je le tiens de source clandestine et certaine : le vrai pape est confisqué.

Cette étonnante révélation eut sur Julius l'effet le plus inattendu : Il quitta soudain le bras d'Amédée et trottant par devant, tout au travers du vicolo, il criait :

— Ah ! non. Ah ! ça, par exemple, non, non, non !

Puis se rapprochant d'Amédée :

— Comment ! J'arrive, et à grand peine, à me purger l'esprit de tout cela ; je me convaincs qu'il n'y a rien à attendre de là, rien à espérer, rien à admettre ; qu'Anthime a été joué, que tous nous sommes joués, que ce sont là des pharmacies ! et qu'il ne reste plus qu'à en rire... Eh quoi ! je me libère ; et je n'en suis pas plutôt consolé que vous venez me dire : Halte là ! Il y a male-donne : Recommencez ! Ah ! non, par exemple ! Ah ! ça : non jamais ! Je m'en tiens là. Si celui-là n'est pas le vrai : TANT PIS !

Fleurissoire était consterné.

— Mais, disait-il, l'Église... et il déplorait que son enrouement ne lui permît pas d'éloquence. — Mais, si l'Église elle-même est jouée ?

Julius se mit de biais devant lui, lui coupant à demi la route et, sur un ton persifleur et tranchant qu'il n'avait pas accoutumé :

— Eh bien ! qu'est-ce-que-ce-la-vous-fait ?

Alors Fleurissoire eut un doute ; un doute neuf, informe, atroce et qui vaguement se fondait dans l'épaisseur de son malaise : Julius, Julius lui-même, ce Julius auquel il parlait, Julius à quoi se raccrochait son attente et sa bonne foi désolée, ce Julius non plus n'était pas le vrai Julius.

— Quoi ! c'est vous qui parlez ainsi ! Vous sur qui je comptais ! Vous Julius ! Comte de Baraglioul, dont les écrits...

— Ne me parlez pas de mes écrits, je vous en prie. Vrai ou faux, j'ai assez de ce que m'en a dit ce matin votre pape ? Et je compte bien, grâce à ma découverte, que les suivants seront meilleurs. Car il me tarde de vous parler de choses sérieuses. Vous déjeunez avec moi, n'est-ce pas ?

— Volontiers ; mais je vous quitterai de bonne heure. On m'attend à Naples ce soir... oui, pour affaires dont je vous parlerai. Vous ne m'emmenez pas au Grand-Hôtel, j'espère.

— Non ; nous irons au Colonna.

De son côté, Julius se souciait peu d'être vu au Grand-Hôtel en compagnie d'un tel débris que Fleurissoire ; et celui-ci, qui se sentait pâle et défait, souffrait déjà de la pleine lumière où l'avait fait asseoir son beau-frère, à cette table de restaurant, bien en face de lui et sous son regard scrutateur. Si encore ce regard avait cherché le sien : mais non, il le sentait qui s'adressait, au ras du foulard amaranthe, à cet endroit affreux de son cou où le bouton suspect bourgeonnait, et qu'il sentait à découvert. Et tandis que le garçon apportait les hors-d'œuvre :

— Vous devriez prendre des bains sulfureux, dit Baraglioul.

— Ce n'est pas ce que vous croyez, protesta Fleurissoire.

— Tant mieux, reprit Baraglioul, qui du reste ne croyait rien ; je vous donnais ce conseil en passant. Puis, se campant en arrière, et sur un ton professoral :

— Eh bien ! voici, cher Amédée : M'est avis que, depuis La Rochefoucauld, et à sa suite, nous nous sommes fourrés dedans ; que le profit n'est pas toujours ce qui mène l'homme ; qu'il y a des actions désintéressées...

— Je l'espère bien, interrompit candidement Fleurissoire.

— Ne me comprenez pas si vite, je vous en prie. Par *désintéressé*, j'entends : gratuit. Et que le mal, ce que l'on appelle : le mal, peut être aussi gratuit que le bien.

— Mais, dans ce cas, pourquoi le faire ?

— Précisément ! par luxe, par besoin de dépense, par jeu. Car je prétends que les âmes les plus désintéressées ne sont pas nécessairement les meilleures — au sens catholique du mot ; au contraire, à ce point de vue catholique, l'âme la mieux dressée est celle qui tient le mieux ses comptes.

— Et qui se sent toujours en reste avec Dieu, ajouta benoîtement Fleurissoire qui tâchait de se maintenir à hauteur.

Julius était manifestement irrité par les interruptions de son beau-frère ; elles lui paraissaient saugrenues.

— Certainement le mépris de ce qui peut servir, reprit-il, est signe d'une certaine aristocratie de l'âme... Donc échappée au catéchisme, à la complaisance, au

calcul, admettrons-nous une âme qui ne tienne plus de comptes du tout ?

Baraglioul attendait un assentiment ; mais :

— Non ! non ! mille fois non : nous ne l'admettrons pas ! s'écria véhémentement Fleurissoire ; puis soudain effrayé par l'éclat de sa propre voix, il se pencha vers Baraglioul.

— Parlons plus bas ; l'on nous écoute.

— Bah ! Qui voulez-vous que ce que nous disons intéresse ?

— Ah ! mon ami, je vois que vous ne savez pas comment ils sont dans ce pays. Pour moi. je commence à les connaître. Depuis quatre jours que je vis parmi eux, je ne sors pas des aventures ! et qui m'ont inculqué de vive force, je vous jure, une précaution que je n'avais pas naturelle. On est traqué.

— Vous vous imaginez tout cela.

— Je le voudrais, hélas ! et que tout cela n'existât que dans mon cerveau. Mais, que voulez-vous ? lorsque le faux prend la place du vrai, il faut bien que le vrai se dissimule. Chargé de la mission que je vous dirai tout à l'heure, entre la Loge et la Société de Jésus, c'en est fait de moi. Je suis suspect à tous ; tout m'est suspect. Mais si je vous avouais, mon ami, que tout à l'heure, et devant cette moquerie que vous opposiez à ma peine, j'ai pu douter si c'était au vrai Julius que je parlais, ou non plutôt à quelque contrefaçon de vous-même... Mais si je vous disais que, ce matin, avant de vous avoir rencontré, j'ai pu douter de ma propre réalité, douter d'être moi-même ici, à Rome, ou si plutôt je rêvais simplement d'y être et n'allais pas bientôt me réveiller à Pau, doucement

couché près d'Arnica, au milieu de mon ordinaire.

— Mon ami, vous aviez la fièvre.

Fleurissoire lui saisit la main, et d'une voix pathétique :

— La fièvre ! vous l'avez dit : j'ai la fièvre. Une fièvre dont on ne guérit point, et dont on ne veut pas guérir. Une fièvre, je l'avoue, dont j'espérais que vous seriez saisi tout de même lorsque vous viendriez à connaître ce que je vous ai révélé ; oui, que j'espérais vous communiquer, je l'avoue, afin qu'ensemble nous brûlions, mon frère... Mais non ! je le sens bien à présent, c'est solitaire que s'enfonce l'obscur sentier que je suis, que je dois suivre ; et même ce que vous m'avez dit m'y oblige... Eh quoi ! Julius, serait-il vrai ? Alors on ne LE voit pas ? On ne parvient pas à le voir ?...

— Mon ami, reprit Julius, en se dégageant de l'étreinte de Fleurissoire qui s'exaltait, et lui posant à son tour une main sur le bras : — Mon ami, je m'en vais vous avouer quelque chose que je n'osais vous dire tout à l'heure : Quand je me suis trouvé en présence du Saint-Père... eh bien ! j'ai été pris d'une distraction.

— D'une distraction ! répéta Fleurissoire abasourdi.

— Oui : brusquement je me suis surpris pensant à autre chose.

— Dois-je croire à ce que vous dites ?

— Car c'est précisément alors que j'ai eu ma révélation. Mais, me disais-je, poursuivant ma première idée — mais, à le supposer gratuit, l'acte mauvais, le crime, le voici tout inimputable ; et imprenable celui qui l'a commis.

— Quoi ! vous y revenez, soupira désespérément Amédée.

— Car le mobile, le motif du crime, c'est l'anse par où saisir le criminel. Et si, comme le juge prétendra : *Is fecit cui prodest*... vous avez fait votre droit, n'est-ce pas ?

— Excusez-moi, dit Amédée dont la sueur emperlait le front.

Mais à ce moment, tout brusquement le dialogue se rompit : le chasseur du restaurant apportait sur une assiette une enveloppe où le nom de Fleurissoire était inscrit. Celui-ci plein de stupeur ouvrit l'enveloppe, et, sur le billet qu'elle contenait, lut ces mots :

Vous n'avez pas une minute à perdre. Le train de Naples part à trois heures. Demandez à Monsieur de Baraglioul de vous accompagner au Crédit Industriel où il est connu et pourra témoigner de votre identité. Cave.

— Eh bien ! que vous disais-je ? reprit Amédée à voix basse, plutôt soulagé par l'incident.

— En effet, voici qui n'est pas ordinaire. Comment diable sait-on mon nom ? et que je suis en relation avec le Crédit Industriel.

— Ces gens-là savent tout, je vous dis.

— Le ton de ce billet ne me plaît pas. Celui qui l'écrivit aurait du moins pu s'excuser de nous interrompre.

— A quoi bon ? Il sait bien que ma mission passe avant tout... C'est un chèque à toucher... Non ; impossible de vous en parler ici ; vous voyez bien qu'on nous surveille. — Puis tirant sa montre : En effet, nous n'avons que le temps.

Il sonna le garçon.

— Laissez ! laissez, dit Julius : c'est moi qui vous

invite. Le Crédit n'est pas loin ; au besoin nous prendrons un fiacre. Ne vous affolez pas... Ah ! je voulais vous dire encore : si vous allez à Naples ce soir, disposez donc de ce billet circulaire. Il est à mon nom ; mais qu'importe. (Car Julius aimait d'obliger.) Je l'ai pris inconsidérément à Paris, pensant descendre plus au sud. Mais me voici retenu par un congrès. Combien de temps pensez-vous rester là-bas ?

— Le moins possible. J'espère être de retour dès demain.

— Je vous attendrai donc pour dîner.

Au Crédit Industriel, grâce à la présentation du comte de Baraglioul, on remit à Fleurissoire, sans difficultés, contre le chèque, six billets qu'il glissa dans la poche intérieure de son veston. Cependant il avait raconté, tant bien que mal, à son beau-frère, l'histoire du chèque, du cardinal et de l'abbé ; Baraglioul, qui l'accompagna jusqu'à la gare, ne l'écoutait que d'une oreille distraite.

Entre temps Fleurissoire entra chez un chemisier pour s'acheter un faux-col, mais qu'il ne mit pas aussitôt, par crainte de faire trop attendre Julius qui patientait devant la boutique.

— Vous n'emportez pas de valise ? demanda celui-ci lorsque l'autre l'eut rejoint.

Certes Fleurissoire fût bien volontiers passé prendre son châle, ses affaires de toilette et de nuit ; mais avouer à Baraglioul la via dei Vecchierelli !...

— Oh ! pour une nuit !... fit-il lestement. Du reste nous n'avons pas le temps de passer à mon hôtel.

— Au fait, où donc êtes-vous descendu ?

— Derrière le Colisée, répondit l'autre à tout hasard. C'était comme s'il avait dit : Sous les ponts.

Julius, encore une fois le regarda :

— Quel drôle d'homme vous faites !

Paraissait-il vraiment si bizarre ? Fleurissoire s'épongea le front. Ils firent quelques pas en silence, devant la gare, où ils étaient arrivés :

— Allons ! il faut nous séparer, dit Baraglioul, en lui tendant la main.

— Vous ne... vous ne viendriez pas avec moi ? balbutia craintivement Fleurissoire. Je ne sais trop pourquoi, ça m'inquiète un peu de partir seul...

— Vous êtes bien venu seul jusqu'à Rome. Que voulez-vous qu'il vous advienne ? Excusez-moi de vous quitter avant le quai, mais la vue d'un train qui s'en va me cause une tristesse inexprimable. Adieu ! Bon voyage ; et demain rapportez-moi au Grand-Hôtel mon billet de retour pour Paris.

LIVRE CINQUIÈME

LAFCADIO

> — There is only one remedy ! One thing alone can cure us from being ourselves !...
>
> — Yes ; strictly speaking, the question is not how to get cured, but how to live.
>
> JOSEPH CONRAD. *Lord Jim*, p. 226.

I

Après que Lafcadio fut entré, par l'intermédiaire de Julius et l'assistance du notaire, en possession des quarante mille livres de rente que feu le comte Juste-Agénor de Baraglioul lui laissait, son grand souci fut de n'en laisser rien paraître.

— Dans de la vaisselle d'or peut-être, s'était-il dit alors, mais tu mangeras des mêmes plats.

Il ne prenait pas garde à ceci, ou ne savait pas encore, que pour lui, désormais, le goût des mets allait changer. Ou du moins, comme il trouvait égal plaisir à lutter contre l'appétit, à céder à la gourmandise, maintenant que ne le pressait plus le besoin, sa résistance se relâchait. Parlons sans images : d'aristocratique nature, il n'avait permis à la nécessité de lui imposer aucun geste — qu'il se fût permis à présent, par malice, par jeu, et par amusement de préférer à son intérêt son plaisir.

Se conformant aux volontés du comte, il n'avait donc pas pris le deuil. Une mortifiante déconvenue l'attendait chez les fournisseurs du marquis de Gesvres, son dernier oncle, lorsqu'il se présenta pour monter sa garde-robe. Comme il se recommandait de celui-ci, le tailleur sortit quelque factures que le marquis avait négligé de payer. Lafcadio répugnait aux filouteries ; il feignit aussitôt d'être venu précisément pour régler ces notes, et paya comptant les nouveaux vêtements. Même aventure chez le bottier. Quant au chemisier, Lafcadio jugea plus prudent de s'adresser à un nouveau.

— L'oncle de Gesvres, si seulement je savais son adresse ! j'aurais plaisir à lui renvoyer acquittées ses factures, pensait Lafcadio. Cela me vaudrait son mépris ; mais je suis Baraglioul et désormais, coquin de marquis, je te débarque de mon cœur.

Rien ne le retenait à Paris, ni ailleurs ; traversant l'Italie à petites journées, il gagnait Brindisi d'où il pensait s'embarquer sur quelque Lloyd, pour Java.

Tout seul dans le wagon qui l'éloignait de Rome, il avait, malgré la chaleur, jeté en travers de ses genoux un moëlleux plaid couleur de thé, sur lequel il se plaisait à contempler ses mains gantées couleur de cendre. A travers la souple et floconneuse étoffe de son complet il respirait le bien-être par tous ses pores ; le cou non serré dans un col presque haut mais peu empesé d'où s'échappait, mince comme un orvet, une cravate en foulard bronzé, sur la chemise à plis. Il se sentait bien dans sa peau, bien dans ses vêtements, bien dans ses bottes — de souples mocassins taillés dans le même daim que ses gants ; dans cette prison molle, son pied se tendait, se cambrait, se sentait vivre.

Son chapeau de castor, rabattu devant ses yeux, le séparait du paysage ; il fumait une pipette de genièvre et abandonnait ses pensées à leur mouvement naturel. Il pensait :

— " La vieille, avec un petit nuage blanc au-dessus de sa tête et qui me le montrait en disant : la pluie, ça ne sera pas encore pour aujourd'hui !... cette vieille dont j'ai chargé le sac sur mes épaules (par fantaisie il avait fait à pied, en quatre jours, la traversée des Apennins entre Bologne et Florence, couchant à Covigliajo) et que j'ai embrassée au haut de la côte... ça faisait partie de ce que le curé de Covigliajo appelait : les bonnes actions. Je l'aurais tout aussi bien serrée à la gorge — d'une main qui ne tremble pas — quand j'ai senti cette sale peau ridée sous mon doigt... Ah ! comme elle caressait le col de ma veste, pour en enlever la poussière ! en disant : figlio mio ! carino !... D'où me venait cette intense joie quand, après et encore en sueur, à l'ombre de ce grand chataignier, et pourtant sans fumer, je me suis étendu sur la mousse ? Je me sentais d'étreinte assez large pour embrasser l'entière humanité ; ou l'étrangler peut-être... Que peu de chose la vie humaine ! Et que je risquerais la mienne agilement, si seulement s'offrait quelque belle prouesse un peu joliment téméraire à oser !... Je ne peux tout de même pas me faire alpiniste ou aviateur... Qu'est-ce que me conseillerait ce claquemuré de Julius ?... Fâcheux qu'il soit si empoté ! ça m'aurait plu d'avoir un frère.

" Pauvre Julius ! Tant de gens qui écrivent et si peu de gens qui lisent ! C'est un fait : on lit de moins en moins... si j'en juge par moi, comme disait l'autre. Ça finira par une catastrophe ; quelque belle catastrophe, tout

imprégnée d'horreur ! on foutra l'imprimé par dessus bord; et ce sera miracle si le meilleur ne rejoint pas au fond le pire.

" Mais la curiosité, c'est de savoir ce que la vieille aurait dit si j'avais commencé de serrer... On imagine *ce qui arriverait si*, mais il reste toujours un petit laps par où l'imprévu se fait jour. Rien ne se passe jamais tout à fait comme on aurait cru... C'est là ce qui me porte à agir... On fait si peu !... " Que tout ce qui peut être soit ! " c'est comme ça que je m'explique la Création... Amoureux de ce qui pourrait être... Si j'étais l'Etat, je me ferais enfermer.

" Pas très étourdissante, la correspondance de ce M. Gaspard Flamand que j'ai été réclamer comme mienne, à la poste restante de Bologne. Rien qui valût la peine de lui être renvoyé.

" Dieu ! qu'on rencontre peu de gens dont on souhaiterait fouiller les valises !... Et pourtant qu'il en est peu dont on n'obtiendrait avec tel mot, tel geste, quelque bizarre réaction !... Belle collection de marionnettes ; mais les fils sont trop apparents, par ma foi ! On ne croise plus dans les rues que jean-foutres et paltoquets. Est-ce le fait d'un honnête homme, Lafcadio, je vous le demande, de prendre cette farce au sérieux ?... Allons ! plions bagage ; il est temps ! En fuite, et vers un nouveau monde ; quittons l'Europe en imprimant notre talon nu sur le sol!... S'il est encore à Bornéo, au profond des forêts, quelque anthropopithèque attardé, là-bas nous irons supputer les ressources d'une possible humanité !...

" J'aurais voulu revoir Protos. Sans doute il a cinglé vers l'Amérique. Il n'estimait, prétendait-il, que les

barbares de Chicago... Pas assez voluptueux pour mon goût, ces loups : Je suis de nature féline. Passons.

” Le curé de Covigliajo, si débonnaire, ne se montrait pas d'humeur à dépraver beaucoup l'enfant avec lequel il causait. Assurément il en avait la garde. Volontiers j'en aurais fait mon camarade ; non du curé, parbleu ! mais du petit... Quels beaux yeux il levait vers moi ! qui cherchaient aussi inquiètement mon regard que mon regard cherchait le sien ; mais que je détournais aussitôt... Il n'avait pas cinq ans de moins que moi. Oui : quatorze à seize ans, pas plus... Qu'est-ce que j'étais à cet âge ? Un *stripling* plein de convoitise, que j'aimerais rencontrer aujourd'hui ; je crois que je me serais beaucoup plu... Faby, les premiers temps, était confus de se sentir épris de moi ; il a bien fait de s'en confesser à ma mère : après quoi son cœur s'est senti plus léger. Mais combien sa retenue m'agaçait !... Quand plus tard, dans l'Aurès, je lui ai confessé cela sous la tente, nous en avons bien ri ?... Volontiers, je le reverrais aujourd'hui ; c'est fâcheux qu'il soit mort. Passons.

” Le vrai, c'est que j'espérais déplaire au curé. Je cherchais ce que je pourrais lui dire de désagréable : je n'ai rien su trouver que de charmant... Que j'ai de mal à ne paraître pas séduisant. Je ne peux pourtant pas passer au brou de noix mon visage, comme me le conseillait Carola ; ou me mettre à manger de l'ail... Ah ! ne pensons plus à cette pauvre fille ! Les plus médiocres de mes plaisirs, c'est à elle que je les dois... Oh !!! d'où sort cet étrange vieillard ? ”

Par la porte à coulisse du couloir, Amédée Fleurissoire venait d'entrer.

Fleurissoire avait voyagé seul dans son compartiment, jusqu'à la station de Frosinone. A cet arrêt du train, un Italien entre deux âges était monté dans le wagon, s'était assis non loin de lui et avait commencé à le dévisager d'un air sombre qui promptement invita Fleurissoire à déguerpir.

Dans le compartiment voisin, la jeune grâce de Lafcadio, tout au contraire, l'attira :

— Ah ! l'aimable garçon ! presque un enfant encore, pensa-t-il. — En vacances sans doute. Qu'il est bien mis! Son regard est candide. Quel repos ce sera de dépouiller ma défiance ! S'il savait le français je lui causerais volontiers...

Il s'assit en face de lui, dans un coin près de la portière. Lafcadio releva le bord de son castor et commença de le considérer d'un œil morne, indifférent en apparence.

— Entre ce sale magot et moi, quoi de commun ? se disait-il. On dirait qu'il se croit malin. Qu'a-t-il à me sourire ainsi ? Pense-t-il que je vais l'embrasser ! Se peut-il qu'il y ait des femmes pour caresser encore les vieillards !... Il serait bien surpris sans doute d'apprendre que je sais lire écriture ou imprimé, couramment, à l'envers ou par transparence, au verso. dans les glaces ou sur les buvards; trois mois d'études et deux années d'apprentissage ; et cela pour l'amour de l'art. Cadio, mon petit, le problème se pose : faire accroc à cette destinée. Mais par où ?... Tiens ! je vais lui offrir du cachou. Qu'il accepte ou non, nous verrons toujours bien dans quelle langue.

— Grazio ! grazio ! — dit Fleurissoire en refusant.

— Rien à faire avec le tapir. Dormons ! reprend à

part soi Lafcadio, et rabattant son castor sur ses yeux, il tâche à faire un rêve d'un souvenir de sa jeunesse :

Il se revoit, du temps qu'on l'appelait Cadio, dans ce château perdu des Karpathes qu'ils occupèrent sa mère et lui, deux étés, en compagnie de Baldi l'Italien et du prince Wladimir Bielkowski. Sa chambre est à l'extrémité d'un couloir ; c'est la première année qu'il couche loin de sa mère... La poignée de cuivre de sa porte, en forme de tête de lion, est retenue par un gros clou... Ah ! que les souvenirs de ses sensations sont précis !... Une nuit il est tiré du plus profond de son sommeil et croit rêver encore en voyant au chevet de son lit l'oncle Wladimir, qui lui paraît plus gigantesque encore que de coutume, fait comme un cauchemar, drapé dans un vaste cafetan couleur rouille, la moustache retombée et coiffé d'un extravagant bonnet de nuit dressé comme un bonnet persan, qui l'allonge jusqu'à n'en plus finir. Il tient à la main une lanterne sourde qu'il pose sur la table, près du lit, à côté de la montre de Cadio et repoussant un peu un sac de billes. La première pensée de Cadio c'est que sa mère est morte, ou malade ; il va questionner Bielkowski, quand celui-ci pose un doigt sur ses lèvres et lui fait signe de se lever. En hâte l'enfant passe la robe de chambre qu'il revêt au sortir du bain, que son oncle a prise au dos d'une chaise et lui tend ; tout cela, les sourcils roulés et d'un air à ne point plaisanter. Mais Cadio a si grande confiance en Wladi qu'il n'a pas peur un seul instant ; il enfile ses pantoufles et le suit, fort intrigué par ses manières et, comme toujours, en appétit d'amusement.

Ils sortent sur le couloir ; Wladimir avance gravement, mystérieusement, portant loin devant lui la lanterne ; on

dirait qu'ils accomplissent un rite ou qu'ils suivent une procession ; Cadio chancelle un peu car il est encore ivre de rêves ; mais la curiosité bientôt a nettoyé son cerveau. Devant la porte de sa mère, tous deux s'arrêtent un instant, prêtant l'oreille : pas un bruit ; la maison dort. Arrivés sur le palier, ils entendent le ronflement d'un valet dont la chambre ouvre près du grenier. Ils descendent. Wladi pose des pieds de coton sur les marches ; au moindre craquement il se retourne, d'un air si furieux que Cadio a peine à ne pas rire. Il indique une marche en particulier, faisant signe de la franchir, aussi sérieusement que s'il y eût eu péril. Cadio ne gâte point son plaisir à se demander si ces précautions sont nécessaires, non plus que rien de ce qu'ils font ; il se prête au jeu et, glissant le long de la rampe, franchit le degré... Il est si prodigieusement amusé par Wladi qu'il traverserait du feu pour le suivre.

Quand ils ont atteint le rez-de-chaussée, sur l'avant-dernière marche tous deux s'asseoient pour souffler un instant ; Wladi hoche la tête et fait entendre un petit soupir du nez, comme pour dire : ah ! nous l'avons échappé belle. Ils repartent. Quelles précautions devant la porte du salon ! La lanterne, qu'à présent tient Cadio, éclaire la pièce si bizarrement que l'enfant la reconnaît à peine ; elle lui paraît demesurée ; un peu de lune glisse par l'entrebaillement d'un volet ; tout baigne dans une tranquillité surnaturelle ; on dirait un étang où l'on va jeter clandestinement l'épervier ; et il reconnaît bien et à sa place chaque chose, mais, pour la première fois, il en comprend l'étrangeté.

Wladi s'approche du piano, l'entr'ouvre, caresse du bout

du doigt quelques touches qui répondent très faiblement. Tout à coup le couvercle échappe et fait en retombant un boucan formidable ; (Lafcadio sursaute encore en y songeant.) Wladi se précipite sur la lanterne qu'il aveugle, puis s'écroule dans un fauteuil ; Cadio glisse sous une table ; tous deux restent longtemps dans le noir, sans remuer, aux écoutes... mais rien ; rien n'a bougé dans la maison ; au loin, un chien jappe à la lune. Alors, doucement, lentement, Wladi redonne un peu de lumière.

Dans la salle à manger, de quel air il tourne la clef du buffet ! L'enfant sait bien que ce n'est là qu'un jeu, mais l'oncle y semble pris lui-même. Il renifle comme pour flairer où cela sent le meilleur ; s'empare d'une bouteille de Tokay ; en verse deux petits verres, où tremper des biscuits ; il invite à trinquer, un doigt sur les lèvres ; le cristal sonne imperceptiblement... La collation nocturne terminée, Wladi s'occupe à tout remettre en ordre, il va rincer avec Cadio les verres dans le baquet de l'office, les essuie, rebouche la bouteille, referme la boîte aux biscuits, époussette méticuleusement les miettes, regarde une dernière fois le tout bien à sa place dans l'armoire... Ni vu, ni connu.

Wladi raccompagne Cadio jusqu'à sa chambre et le quitte avec un profond salut. Cadio reprend son somme où il l'avait laissé, et se demandera le lendemain s'il n'a pas rêvé tout cela.

Drôle de jeu pour un enfant ! Qu'eût pensé de cela Julius ?...

Lafcadio, bien que les yeux fermés, ne dort pas ; il ne parvient pas à dormir.

— Le petit vieux, que je sens là, croit que je dors, pensait-il. Si j'entr'ouvrais les yeux, je le verrais qui me regarde. Protos prétendait qu'il est particulièrement difficile de feindre de dormir tout en prêtant attention ; il se faisait fort de reconnaître le faux sommeil à ce léger petit tremblement des paupières... que je réprime en ce moment. Protos lui-même y serait pris...

Le soleil cependant s'était couché ; déjà s'atténuaient les reflets derniers de sa gloire, que Fleurissoire ému contemplait. Tout à coup, au plafond voûté du wagon, l'électricité jaillit dans le lustre ; éclairage trop brutal, auprès de ce crépuscule attendri ; et, par crainte aussi qu'il ne troublât le sommeil de son voisin, Fleurissoire tourna le commutateur : ce qui n'amena point l'obscurité complète, mais dériva le courant du lustre central au profit d'une lampe veilleuse azurée. Au gré de Fleurissoire cette ampoule bleue versait trop de lumière encore ; il donna un tour de plus à la clavette ; la veilleuse s'éteignit, mais s'allumèrent aussitôt deux appliques pariétales, plus désobligeantes que le lustre du milieu ; un tour encore, et la veilleuse de nouveau : il s'y tint.

— A-t-il bientôt fini de jouer avec la lumière ? pensait Lafcadio impatienté. Que fait-il à présent ? (Non ! je ne lèverai pas les paupières.) Il est debout... Serait-il attiré par ma valise ? Bravo ! Il constate qu'elle est ouverte. Pour en perdre la clef aussitôt, c'était bien adroit d'y avoir fait mettre, à Milan, une serrure compliquée qu'on a dû crocheter à Bologne ! Un cadenas du moins se remplace... Dieu me damne : il enlève sa veste ? Ah ! tout de même regardons.

Sans attention pour la valise de Lafcadio, Fleurissoire,

occupé à son nouveau faux-col, avait mis bas sa veste pour pouvoir le boutonner plus aisément ; mais le madapolam empesé, dur comme du carton, résistait à tous ses efforts.

— Il n'a pas l'air heureux, reprenait à part soi Lafcadio. Il doit souffrir d'une fistule, ou de quelque affection cachée. L'aiderai-je ! Il n'y parviendra pas tout seul...

Si pourtant ! le col enfin admit le bouton. Fleurissoire reprit alors, sur le coussin où il l'avait posé près de son chapeau, de sa veste et de ses manchettes, sa cravate et, s'approchant de la portière, chercha, comme Narcisse sur l'onde, sur la vitre à distinguer du paysage son reflet.

— Il n'y voit pas assez.

Lafcadio redonna de la lumière. Le train longeait alors un talus, qu'on voyait à travers la fenêtre, éclairé par cette lumière de chaque compartiment projetée ; cela formait une suite de carrés clairs qui dansaient le long de la voie et se déformaient tout à tour selon chaque accident du terrain. On distinguait au milieu de l'un d'eux danser l'ombre falote de Fleurissoire ; les autres carrés étaient vides.

— Qui le verrait ? pensait Lafcadio. Là, tout près de ma main, sous ma main, cette double fermeture, que je peux faire jouer aisément ; cette porte qui, cédant tout à coup, le laisserait crouler en avant ; une petite poussée suffirait ; il tomberait dans la nuit comme une masse ; même on n'entendrait pas un cri... Et demain, en route pour les îles !... Qui le saurait ?

La cravate était mise, un petit nœud marin tout fait ; à présent Fleurissoire avait repris une manchette et l'assujettissait au poignet droit ; et, ce faisant, il examinait,

au-dessus de la place où il était assis tout à l'heure, la photographie (une des quatre qui décoraient le compartiment) de quelque palais près de la mer.

— Un crime immotivé, continuait Lafcadio : quel embarras pour la police ! Au demeurant, sur ce sacré talus, n'importe qui peut, d'un compartiment voisin, remarquer qu'une portière s'ouvre, et voir l'ombre du chinois cabrioler. Du moins les rideaux du couloir sont tirés... Ce n'est pas tant des événements que j'ai curiosité, que de moi-même. Tel se croit capable de tout, qui, devant que d'agir, recule... Qu'il y a loin, entre l'imagination et le fait !... Et pas plus le droit de reprendre son coup qu'aux échecs. Bah ! qui prévoierait tous les risques, le jeu perdrait tout intérêt !... Entre l'imagination d'un fait et... Tiens ! le talus cesse. Nous sommes sur un pont, je crois ; une rivière...

Sur le fond de la vitre, à présent noire, les reflets apparaissaient plus clairement, Fleurissoire se pencha pour rectifier la position de sa cravate.

— Là, sous ma main, cette double fermeture — tandis qu'il est distrait et regarde au loin devant lui — joue, ma foi ! plus aisément encore qu'on n'eût cru. Si je puis compter jusqu'à douze, sans me presser, avant de voir dans la campagne quelque feu, le tapir est sauvé. Je commence : Une ; deux ; trois ; quatre ; (lentement ! lentement !) cinq; six; sept ; huit ; neuf... Dix, un feu!...

(à suivre) André Gide.

CHRONIQUE DE CAËRDAL

—

ARDENTE SÉRÉNITÉ

I

LE PAYSAGE SUR LA HAUTEUR

Comme une flamme qui monte et qui brûle d'un aliment invisible, dans un air igné, il n'y a plus de fumée : tout le bas nuage s'est dissipé, et semble rentré sous terre. Les cendres même ont disparu. Si les premiers tisons sont encore là, ils n'ont plus de noirceur ni de désordre : ils font sur le sol, et de toute la montagne, un bûcher de roses et de fraises dorées.

Or, là haut, le feu pur, sans bruit, sans mouvement, est suspendu dans la solitude éclatante. Tels les astres dans l'espace. C'est une lumière qui a toute la chaleur du foyer, et qui n'en connaît plus les impuretés. La fleur est toujours pure. Cette clarté est la fleur du feu sur la cîme. Elle semble éternelle, et se sent l'être.

Ardente sérénité, qui n'as rien perdu des pas-

sions, mais qui t'épanouis à la pointe de toutes, comme si toutes domptées elles n'étaient plus que les racines et la tige d'une passion unique, tu es le pèlerinage où j'ai mené mon âme pèlerine.

§

C'en est fait de la joie puérile. Ce qui reste en nous de l'enfant est pour nous mêmes et quand nous sommes seuls.

Je ne vous ai pas promis le bonheur. Mais une tristesse qui sourit, et qui est supérieure à toute réalité charnelle, puisqu'elle est le rêve qui peut seul la créer.

Là doit être notre allégresse et notre allégeance. C'est là qu'un monde pur, heureux de sa seule beauté, nous attend, qui est bien à nous, et qu'on ne peut nous disputer. Car il est fait de toutes nos peines et de toutes nos victoires, qui sont nos sacrifices.

Il nous faut toujours créer, pour être, et toujours en beauté. Et créer tout ce qui peut être nôtre. La beauté de notre rêve est toute notre vérité. Voilà l'Imitation du Père, qui nous est prescrite : celle où s'élève si haut le divin Prométhée. Il porte le feu ! c'est qu'il donne sa conscience à la nature.

Et, à la fin, dans ce rêve adorable et terrible, la puissance immortelle, qui fait l'ordre et le salut,

nous doit prendre à elle, pour nous payer célestement d'avoir ajouté à la vie la douleur de la connaissance et la force de la porter : car la douleur, la connaissance et la force sont amour.

§

Plus atroce est le temps où nous sommes enchaînés, plus l'ardeur est nôtre de dominer sur lui, et de nous rendre libres. Mes peines, mes chères filles, nous sommes arrivés. Ici enfin que vous êtes belles !

Je veux donc aimer tout ce qui m'exerce ; et ce qui me force à le haïr, je veux du moins le posséder.

L'horreur que j'y découvre me doit être un aiguillon à sortir du tumulte et de la foule. Je ne vois plus d'autre crime que la confusion et le chaos.

Plus affreux est le temps, plus riche en outrages et en injures, plus je m'en console par le parti que j'ai pris de contempler ce qui m'offense, et d'observer tous les mouvements de cette guerre, fût ce même ma ruine. J'espère chaque jour davantage ne plus rien condamner, pas même les objets de mon dégoût ; mais je voudrais que ma lumière les brûle et qu'elle fût à eux mêmes un éclair qui les juge, sans qu'ils pussent se soustraire au jugement ni seulement s'en douter. Tels des sourds, qui

après s'être plu de tout temps à des bruits infâmes, auraient soudain la révélation de la musique.

Ne plus rien condamner, par lumière et non par indifférence.

Les précipices le long du sentier dans la montagne sont l'honneur de l'ascension. Je me fais un honneur plus vif de mon honneur sans cesse menacé. Je veux me faire une félicité plus belle de tous les bonheurs qui me sont refusés.

Après tout, le siècle le plus fertile en batailles, en crimes, en sévices de toute sorte, est aussi le plus fécond en pensées. Plus riche est l'action en prodiges cruels et en faits monstrueux, plus l'esprit qui contemple y trouve son compte. Où tout est toujours en question, chaque heure est un combat; et pour l'âme ardente, chaque combat est une victoire secrète. Les jours sont venus, où celui qui doit être un homme est seul contre tous. Être vaincu selon le monde, c'est la moindre défaite. Et moins que rien peut être, tant je crois à un autre triomphe, moi qui à vingt ans étais ivre de conquête. Mais certes la gloire est froide, et chétif l'empire du monde, au prix du règne que je veux dire, et de l'ardente sérénité qui, sans plus y toucher, possède amoureusement tout ce qu'elle contemple.

II

POÈME

La pente de la montagne est l'inflexion d'un sublime désir.

Est ce que toutes les hauteurs ne sont pas les ombres d'un sentiment divin et d'une pensée sublime ? Que la hauteur vous soit à jamais sacrée.

Le ciel, en vérité, se penche sur le feu qui s'élève. Et le cœur d'un homme qui s'émeut, verse un chant, un humble chant qui cherche à s'égaler aux plus belles cîmes, non pas pour les balancer, mais pour en être digne, comme le très sage vieillard, assis dans son jardin au pied du Mont Ki-Tchang, peint sur son papier de Chine un petit poème à la louange du nuage qui se reflète dans le lac, et qui voile de cendres mauves les roseaux.

§

Pour la première fois aujourd'hui, par un doux temps pluvieux, comme il arrive presque toujours, sous les arbres humides, j'ai entendu le merle, à la chute du jour.

O douce voix. O âme tiède du printemps que nul ne voit encore, et que cette douce créature connaît déjà et qu'elle bénit.

Ce ne fut qu'une mélodie, à peine un instant. Puis, trois notes seules, une, une, et une. Et il s'est tû.

O merle, ma chère âme. O flûte d'avril que février taille dans l'attente d'aimer et l'espérance de la joie.

Que ta voix est douce, fraîche, si pure et si neuve. Et comme elle sait tout, miraculeusement, du premier coup ! Son prime essai est un chant.

Le soupir d'un instant a-t-il donc tant de suavité ? L'amour soupire, et l'instant est suave.

O ma joie, ma joie. C'est dans mon cœur triste que tu chantes, même si demain je dois mourir. Le crépuscule vient, et dans mes yeux tant, tant de tièdes larmes !

III

ANTIENNE DU DIVIN VIEILLARD

1. Tel est l'amour, qu'il chante *Adieu* et *Je t'adore* à toute chose qui passe : il la retient, en la pleurant. Et il la garde, en son sourire.

2. Tout est au cœur, et tout y retourne. Que tout vienne de lui, pour revenir à lui. Il faut avoir la force d'obéir à une loi si tendre.

3. Dans un geste, dans un mot, dans une fleur, qu'est ce même que le goût, sinon le sens du rhythme juste ? Ainsi le tact, la juste mesure, les convenances, l'esprit dans ce qu'il a de plus fin, comme la passion dans ce qu'elle a de sublime,

c'est le mouvement du cœur qui les donne et qui les divise.

Et toute beauté est soumise au rhythme de la source.

4. Je ne connais point d'autre intelligence que de rendre la beauté du monde, d'y prendre part avec amour, et d'y ajouter le don de soi. C'est alors que l'on crée, et qu'on est objet à soi même. Le profond amour a la véritable connaissance.

5. Ne marchandons rien ; mais tout, plutôt que nous même.

Je veux donner à tout son prix d'ineffable peine : ma peine est ma certitude, dit la pauvre Psyché.

Ainsi l'amour justifie sa très sage folie. Ainsi les larmes de la femme et son éternel reproche ; ainsi la douleur de l'homme qui fait couler ces pleurs, et ne peut pas s'en défendre, à moins de se nier.

6. Je parle toujours pour l'esprit et de l'esprit, même quand je suis dans la passion. Jamais Psyché ne me quitte.

Mais l'intelligence passionnée, qui est créatrice, est d'une tout autre sorte que la raison logique. Le monde de la connaissance n'est pas celui de la quantité.

7. — O père, je ne crois plus à l'effort, et je suis las de me surpasser.

— Doute et nie, cher Agnel. Crois pourtant à ta peine.

— Je ne crois plus à la liberté humaine.

— Tu peux tout nier, mais non pas ton amour. Et si tu t'accordes à l'amour, comment te déroberais tu à la peine ?

8. C'est le cœur qui fait croire. Lui seul a peuplé mes déserts. Il sème le rêve ; et pour lui, s'il n'est beau, le grain jamais ne lève.

Où en serait on, et que ferait on des hommes, si l'on ne s'en formait pas quelque belle idée ? Je ne puis pardonner à ceux qui m'ôtent la beauté que je leur donne.

9. Le seul amour nous fait toucher la vie et la réalité du monde. Et l'amour est unique, sache le, en dépit de tous les blasphèmes. Il est un, et le même, depuis le premier frémissement de l'onde jusqu'aux larmes du Dieu dans la compassion. Mais la conscience d'aimer n'est qu'en nous, à fin que le Dieu se trouve dans sa créature.

Et de là, mon enfant, la grandeur et le supplice de l'homme.

Je chante toujours l'amour, et dans tous ses supplices.

10. Agnel. — Je chante, et ne m'apaise pas. J'aime en vain jusqu'à mes supplices : Je n'y

trouve pas le parfait adieu à moi même que je désire.

Ha ! comment sont ils faits ceux que la nature pacifie et console ?

11. Le païen n'est que la moitié d'un homme. La nature est toujours victime. Mortelle et condamnée, à l'infini. Parce qu'elle paraît sans conscience, elle semble inexorable. Et de lui voir ce visage, c'est une douleur de plus pour le cœur qui la comprend.

Elle cherche une pensée qui l'aime. Car, dis moi, comment ne pas plaindre ce que l'on aime, et doit aimer, et qui consent ?

12. O Agnel, trouver la paix dans la pleine habitude de la guerre, voire de la défaite, tel est le destin de la conscience. Non pas vaincre sa peine, mais l'achever et la gagner.

Quoi ? demander le remède à la nature ? Apprends plutôt à guérir la nature du mal qu'elle subit, et qu'elle ignore : connais le, toi qui as un cœur d'homme, et l'adopte tout entier.

Tu la délivreras ainsi, cette mère, et ton sourire alors sera l'aurore de ta propre délivrance.

13. — Divin vieillard, tu es immortel. C'est pourquoi tu peux sourire.

— Ne le crois pas, mon fils. Le sourire est la fleur de l'adieu.

Mon immortalité est faite de mes morts successives, de la beauté que j'y veux trouver, et de la conscience que j'en ai prise. Enfin, je n'en ai pas refusé une seule.

14. — J'ai peur de souffrir.

— As tu peur d'être ?

15. — Qui es tu, pour être ainsi au dessus même de ta profonde négation ?

— Je suis la pensée brûlante qui monte de tous mes bûchers et des tisons qui raniment la forêt du sacrifice, sans mesure et sans fin, d'incendie en incendie.

— L'épouvante des cendres me saisit.

— Pour tout ce qui se consume, je n'ai plus une pensée. Je ne retiens de l'universel embrasement que la lumière. Et c'est pourtant en moi que toute cette vie se consume, avec tant et tant de peines.

La lumière n'est pas le bonheur. Penses-y.

16. — Faut-il toujours brûler ?

— Sans un objet de passion, la vie est le linceul pourri d'un songe.

17. — Ha, toujours brûler ! Et que ferons nous,

divin vieillard aux yeux solaires, nous autres qui sommes de bois vert, et qui voyons à peine la flamme que nous faisons ?

— Rêve d'amour, non de fumée.

18. Agnel, rien n'a d'horreur que la froideur muette.

Il n'y a rien, où il n'est pas d'ardeur. Rien, pas même les profondes ténèbres, qui sont tièdes, elles, comme le ventre de la femelle.

Le feu, c'est l'homme.

19. Agnel. — Le feu dévore.

— Heureux qui se laisse dévorer. Il faut voiler une affreuse agonie. Je fuis la détresse des glaces éternelles. Je hais la sérénité froide, cette plate étendue de l'esprit, non pas la voûte du ciel, mais une table de pierre. Je ne veux point connaître d'autre lumière, que la plus pure région du feu.

20. Séparons nous. Mon enfant, voici la route de l'esprit passionné. Marche et brûle. Il n'est vraie connaissance que de la vie, qu'il t'en souvienne.

Je demeure. Je trempe dans la lumière en pleurs.

Je regarde avec mélancholie le ciel délicieux qu'il fait aujourd'hui sur les pins et les yeuses. Il est pareil aux yeux que l'on adore.

C'est le bleu de la vierge, la fleur de lin mystique, le feu voilé de sa propre ardeur, la douceur incarnée avec la lumière. Et toute la tristesse du monde est au fond.

Un regard n'est jamais assez tendre, s'il n'est un peu triste aussi.

Il me faut toujours du rêve ; et la prairie du purgatoire est le paysage de ma prédilection.

O mélancholie, accent pur de la profondeur la plus tendre ! Une ardente pensée fait sourire toute la douleur. Il est de ces sourires, où l'on aimerait mourir : un sourire infini. Passer dans un sourire !

André Suarès.

NOTES

WOLF DOHRN.

Wolf Dohrn est mort ! Je relis, atterré, le télégramme que vient de m'adresser Salzmann et je ne puis croire encore à l'affreuse nouvelle. L'idée de la mort et celle de ce jeune homme en pleine force, en pleine joie, en plein succès, sont si difficiles à associer ! Il était en Suisse, son pied a glissé et il est tombé d'un seul coup, comme une tour. Dans le chemin de neige qu'il suivait il n'y avait qu'une seule pierre et c'est sur elle qu'il s'est cassé la tête. C'est fini, je ne verrai plus sa loyale figure, ses bons yeux confiants, cette âme qui s'ouvrait jusqu'au fond, naïvement assurée d'elle-même, ce petit sourire vaillant qu'il avait au milieu des difficultés et des contradictions ; je ne serrerai plus sa grosse main d'homme d'armes. Adieu ! *Gruss*, Wolf !

C'était un de ces êtres puissants qui, quand ils croient à une chose juste et belle, n'y croient pas à moitié et chez qui l'idée n'est pas séparable de la réalisation, un de ces hommes en qui tout tient ensemble, l'intelligence, le cœur, l'argent, la volonté, l'estomac, et qui *donnent* de toute leur masse, non pas sans réflexion mais sans réserve, un remueur de foules, un bâtisseur de villes. Sur la colline au dessus de Dresde, au milieu des bois de pins, on voit celle qu'il a plantée, Hellerau, et au milieu d'elle ce grand édifice dont Jaques-Dalcroze et lui avaient rêvé de faire l'atelier de l'art futur, le laboratoire d'une humanité nouvelle. C'est là où l'autre jour nous avons salué son catafalque. Le reste, une poignée de cendres, ce que

le Four Crématoire de Lausanne a fait de notre grand Wolf, est caché dans le caveau de famille au bord de la Baltique.

Et Dieu, Wolf, qu'en dis-tu maintenant, ce Dieu auquel tu ne croyais pas, comme d'autres y croient, naïvement et en toute simplicité ? Et cependant tu étais si loyal, si naturellement chrétien de la tête aux pieds, que l'absence de foi chez toi ne semblait qu'une énorme distraction, une inconvenable étourderie, comme d'un écolier qui a oublié la pièce principale de son équipement. Est-ce que Dieu sera sans pitié pour toi ? est-ce qu'il sera le seul à ne pas t'aimer ? Ah, ce ne serait pas la peine pour lui d'être le Père s'il n'ouvrait par les deux bras à ce gros garçon !

Paul Claudel.

LA LITTÉRATURE

LA BATAILLE RÉALISTE (1844-1857), par *Emile Bouvier* (Fontemoing).

Reprochons d'abord à M. Emile Bouvier d'avoir mal choisi son titre, et d'avoir, en préférant à une étiquette exacte une enseigne sonore, induit les bibliographes en une mauvaise humeur justifiée. M. Lanson, qui a préfacé le livre, était pourtant indiqué pour sauver les intérêts de la corporation. L'ouvrage de M. Bouvier est une étude sur Champfleury, étude consciencieuse et intelligente qui rendra des services. On devrait, dans le catalogue par matières que possède toute bibliothèque convenable, la trouver du premier coup sous l'étiquette Champfleury. M. Bouvier, qui est élève de M. Lanson et pensionnaire de la Fondation Thiers, sait bien quels ennuis ce genre de titres peut causer au lecteur qui travaille. L'art d'écrire, étant l'art de se faire lire, doit se retrouver dans la netteté du titre.

Ce livre sur Champfleury met en lumière une figure moyenne d'homme de lettres qui ressemble assez aux héros de ses romans, si héros et roman ne sont pas des antiphrases quand on les applique à des œuvres aussi mornes que les *Bourgeois de Molinchard*. On aurait aimé que M. Bouvier poussât davantage ce portrait qui est le portrait-type d'un brave homme de journaliste, avant et après 1848, journaliste dans le roman, journaliste dans l'histoire, vivant dans la bohême tempérée et bourgeoise du métier, cherchant à s'instruire et à entasser des

connaissances avec une certaine finesse matoise et courte de paysan, un type qui est encore très courant aujourd'hui. M. Bouvier nous parle de ses "théories", de ses "idées" et même de Champfleury chef d'école. Ce sont de bien grands mots pour quelques truismes : Champfleury n'eut jamais de disciples. M. Bouvier dit très justement que ses romans, précédant de quelques années *Madame Bovary*, préparèrent à Flaubert, dans une certaine mesure, son public. Il nous apprend même que les *Bourgeois de Molinchard* tirèrent à cent mille exemplaires. Mais les cent mille lecteurs des *Bourgeois* sont exactement les mêmes que les lecteurs de Paul de Kock. Sur les écrivains eux-mêmes, Champfleury n'eut aucune espèce d'influence. Ni Flaubert, ni les Goncourt, ni Zola n'ont eu le courage d'achever le premier livre qu'ils purent ouvrir de lui. Le travail de M. Bouvier rappelle donc les études de M. Daniel Mornet sur les précurseurs du romantisme au XVIIIe siècle. Recherches sur les écrivains oubliés, mais à gros tirage, et qui ont agi sur un public d'illettrés. Le rapport entre cette littérature d'en bas et la littérature d'en haut doit amener en effet des découvertes intéressantes, et M. Lanson n'a pas tort de l'encourager dans sa *bottega*. C'est ainsi que probablement le public français a pu être apprivoisé vers Tolstoï et Dostoïewsky par la diffusion du *Général Dourakine* et des romans de madame Henry Gréville. Et le public de Wells existerait-il sans Jules Verne ?

Le livre de M. Bouvier est un mémoire de diplômes d'études présenté à la Sorbonne. Il faut le louer de ce que les défauts nécessaires et normaux dans ces œuvres de début y sont réduits au minimum. Bien entendu ce qui est rebelle à la systématisation se trouve systématisé à l'excès. Il y a un certain comique dans une phrase comme celle-ci ; " Nous avons vu que Gautier. Arsène Houssaye, Gérard de Nerval, bref, les survivants de l'ancienne bohême de la rue du Doyenné, furent les patrons de la seconde bohême, celle de la rue des Cannettes. " La bohême se classe-t-elle tant que cela en rue de Valois et rue

d'Enghien ? Ailleurs, M. Bouvier accepte comme une vérité indiscutable que Balzac " manque de sens artistique, de génie poétique et de style ", de sorte que " toutes les parties où ces dons auraient trouvé leur emploi sont mortes dans son œuvre : les passages réalistes seuls vivent. " C'est s'en tenir de façon un peu scolaire aux jugements de M. Faguet. Le style de Balzac est correct, sain, bien membré, il dit avec clarté ce qu'il veut dire. Si Balzac l'obtenait difficilement et avec sueurs, et peinait sur ses épreuves plus longtemps que M. Faguet sur les siennes, s'il était surtout, comme Flaubert, un écrivain de volonté, cela n'autorise nullement à lui refuser le style. Ses grandes œuvres vivent comme des créatures puissantes, complètes, organisées du haut en bas, et non comme des " passages réalistes " séparés par des espaces morts.

A. T.

*
* *

LE PÈRE, par *Georges Valois* (Nouvelle Librairie Nationale).

Un de ses livres précédents, l'*Homme qui vient*, avait été par M. Georges Valois désigné au lecteur comme une " philosophie de l'autorité. " Le *Père* pourrait prendre le même sous-titre. Catholique et monarchiste, M. Valois exprime avec une conviction véhémente des idées qui ne sont pas neuves, et que, précisément pour cela, il juge être les vraies. Seulement elles sont groupées, hiérarchisées, d'un point de vue qui leur donne un aspect direct, inattendu, parfois saisissant : " Tout a été dit, et tout est à redire, dans le langage propre à chaque temps, écrit M. Valois. Car si les idées et les vérités éternelles demeurent dans la forme où elles furent une première fois exprimées, elles n'ont plus de prise sur les sentiments.... Ainsi traduisant sans cesse les paroles que se transmettent les âges, nous répétons

toujours ce qui a été dit par nos pères, mais dans le langage qu'entendent nos fils. »

Le point de vue auquel M. Valois ramène toute sa philosophie politique et religieuse est celui du père de famille. La philosophie de l'autorité se réalise, se personnalise ici en une philosophie de la paternité. L'homme, lorsqu'il devient père, lorsqu'il médite sur les sacrifices, les devoirs, les droits que lui apportent ou qu'implique cette fonction, lorsqu'il reflète dans son intelligence consciente les données nécessaires de cet état naturel, se place par là même dans l'idée vivante et logique du roi et de Dieu. Ces deux idées ne se conçoivent pas sans la paternité, qui est leur principe, et d'autre part la paternité se disjoint, devient éphémère et insubstantielle si elle n'est pas encadrée, enracinée, justifiée, par ces deux ordres, matériel et spirituel, de l'Etat monarchique et de l'Eglise catholique.

Le traditionalisme monarchique actuel se réclame volontiers de Fustel de Coulanges et de manière parfois bien artificielle. Le *Père* paraît retrouver dans la cité antique ou aryenne les cendres de son foyer et les modeler en des essences métaphysiques un peu vagues, les répandre en des effusions sentimentales où il leur reste de la chaleur. En effet tout traditionalisme a pour limite paradoxale et théorique le retour au foyer primitif, au foyer de la vieille famille aryenne, pris comme le fondement nécessaire et absolu de l'ordre social. M. Paul Bourget a écrit ce trop intelligent et trop artificieux roman de l'*Etape* pour montrer que la famille et non l'individu constituant la cellule posée par la statique sociale, la dynamique sociale elle aussi a son principe dans cette même famille, en tant qu'elle se meut régulièrement et change continûment. Le Play a fondé sur les mêmes bases non seulement sa *Réforme Sociale* qui gravite autour des Autorités Sociales, des chefs de familles prospères, mais aussi sa science sociale, à monographies de familles. Telles étaient également les idées directrices de Bonald, de sa politique théologique et de sa théologie politique. Je veux par là rappeler

seulement que le livre de M. Valois se place très fidèlement dans l'ordre de l'école à laquelle il appartient et de la famille intellectuelle dont il se réclame.

L'originalité de M. Valois n'est donc pas dans le fond des idées. Elle est d'abord dans une candeur franche et savoureuse d'autodidacte qui aborde les nœuds gordiens non avec des doigts subtils et déliés, mais avec un bon eustache bien emmanché. Elle est ensuite dans un essai vigoureux pour transposer le ton du lyrisme romantique à la défense de l'ordre et de cela même que le romantisme a prétendu ruiner.

Précisément M. Maurras, dans un bel article qu'il écrivit, sur le *Père*, dans l'*Action Française*, nous invite, à ce propos, à prendre garde, si nous sommes " historiens des idées et des mœurs, à un détail historique considérable ". Sans que nous prétendions à ce titre, nous devons toujours apporter notre attention là où l'appelle particulièrement M. Maurras. Quel est donc ce détail ?

" Voici, dit M. Maurras du *Père*, une forme littéraire qui, mêlant le lyrisme à la méditation, n'aura servi, durant plus d'un siècle et demi, qu'à propager des idées révolutionnaires.

" La voici aujourd'hui appliquée, tout au contraire, à réhabiliter et à glorifier la propriété, la richesse, l'industrie, la noblesse et la religion. Les muses favorites de la révolte religieuse, de l'anarchie politique et du désordre littéraire proclament désormais la haute intelligibilité du monde, le bienfait de la cité, de ses mœurs, de ses lois, l'honneur de la mesure, de la modération et du goût. Je le répète, ce sont les Muses de Lamennais et de Quinet qui font des poèmes en prose à la victoire de toutes les formes de l'ordre sur le chaos intérieur ! Comme disent si volontiers nos amis Léonce Beaujeu et Jacques Bainville, il y a quelque chose de changé en ce pays-ci. L'imagination et la sensibilité anarchiques reçoivent leur chaîne. Elles ne la briseront pas. "

Quelque chose de changé ? Oui, mais un peu comme à la

dernière page de *Port-Tarascon.* On ne dit plus : Hier, aux Arènes, nous étions trente mille, au moins... On dit : Hier, aux Arènes, si nous étions une douzaine, c'est tout le bout du monde. " De l'exagération tout de même. " Les extrêmes sont les contraires d'un même genre, et M. Maurras ne saurait nous confirmer mieux que dans cette page ceci, qui éclatait à chaque page du *Romantisme Français* de M. Lasserre : que rien ne ressemble plus au romantisme que le contre-romantisme. Chanter " l'honneur de la mesure, de la modération et du goût " sur un ton excessif, véhément, et que la Muse inventa pour être le langage de la révolte, de l'anarchie et du désordre, c'est rendre à la mesure, à la modération et au goût un hommage analogue à celui que Rollon rendit à Charles le Simple, lorsqu'obligé de baiser le pied de son suzerain il l'éleva à la hauteur de sa bouche et fit choir tout de son long l'auguste monarque. On ne saurait adopter les formes du romantisme sans vivre de son esprit, et il me paraît que M. Valois en vit terriblement. Toujours l'enfant dru et fort qui bat sa nourrice ! Son livre est d'ailleurs une œuvre très respectable, très noble, où les gaucheries de forme laissent entrevoir une pensée consciente en travail, ce qui ne déplaît pas. Par ses qualités comme par ses défauts il reste un témoin très caractéristique, très important, des idées de tout un groupe intellectuel, le plus vivant de ceux d'à présent, le plus vivant par son anti-romantisme, le plus vivant par son romantisme.

A. T.

* * *

LES FÊTES DU MUSCLE, par *Georges Rozet* (Grasset 3 fr. 50).

Voici un livre de critique sportive qui dépasse le cadre de cette revue et dont je ne parlerais certainement pas s'il n'avait pour auteur M. Georges Rozet, c'est-à-dire un lettré authentique, un *scholar* chargé de culture (il est ancien normalien et agrégé de l'université), dont on pourrait dire qu'il a troqué la

toge professorale contre le péplum du collège d'athlètes.

M. Georges Rozet a apporté sur les " grounds " de football ou autour des " rings " les procédés d'histoire et de critique littéraire, le sens esthétique, les trésors d'érudition, d'idées générales et d'éloquence, qu'il doit, au moins en partie, à de pacifiques universitaires de la rue d'Ulm qui n'étaient rien moins sans doute que des " athlètes complets ". Maître de sa langue et de son style, il évoque en présence des performances modernes les performances antiques ; aux jeux olympiques de Stockholm il se souvient de l'ode de Pindare et des magnificences des stades grecs ; devant le *coloured man* Sam Langford il songe aux " frêles David de la Renaissance italienne ", et au Mars Borghèse devant les fusiliers marins du lieutenant Hébert. Mais la merveille c'est que les divers aspects de la vie sportive fassent si naturellement surgir sous la plume de M. Rozet telles considérations de philosophie bergsonienne, par exemple, ou de pragmatisme. Je me rappelle notamment une chronique de l'*Opinion*, véritable petit chef-d'œuvre d'humour, où ce normalien émancipé et râblé critiquait, du point de vue de l'athlétisme et, plus précisément, de l'entraînement d'un boxeur, les théories de spécialisation à outrance de M. Durkheim. Cela faisait songer à certaines pages des *Philosophes Classiques* de Taine. M. Rozet appelle quelque part M. Hamish Stuart " le Sarcey du rugby. " Il est, lui, le Lemaître d'autres *Contemporains*.

L'auteur des *Fêtes du Muscle* (et de la *Défense et Illustration de la race française*) se devait de consacrer une étude à la littérature sportive et à son avenir. C'est par elle que s'ouvre le volume. Je n'ai pas besoin de dire qu'elle est d'une indulgence touchante qui s'étend indistinctement, en dépit des différences d'écriture et de tempérament, à tous nos auteurs de " fabliaux " sportifs, les Henri de Régnier, les Abel Hermant, les Rosny, les Mirbeau, les Tristan Bernard, les Henri Kistemæckers, les Robert Dieudonné, les Louis Hémon et autres collaborateurs de l'*Auto* et de l'*Aéro*. J'avoue que je

préfère pour ma part à tous ces spécimens de littérature plus ou moins humoristico-sportive certains *Pickwick Papers* qui devaient être à l'origine, on s'en souvient, une série d'aventures grotesques de chasse et de sport. (Et, à ce propos, quel livre dicterait à un moderne Dickens de Bayonne, Tarbes, Toulouse ou Bordeaux l'actuelle rugbymanie méridionale !) Mais M. Rozet estime que cette littérature ne constitue qu'une étape, et il appelle de tous ses vœux " quelque chose de plus original ". Il rêve, en bref, d'une littérature qui introniserait dans la poésie et le roman les sensations " musculo-dynamiques " comme jadis Baudelaire les sensations olfactives, une littérature qui se consacrerait " à la description et à l'analyse minutieuses de la vie physique, de l'effort sportif et de toutes les sensations qui s'y rattachent, de tous les sentiments qu'ils font naître. " Soit. Attendons le Paul Bourget de la vie sportive. Mais ne croyez-vous pas, Georges Rozet, que la véritable littérature d'une race ou d'une génération musclée, c'est l'épopée grecque, c'est la *Chanson de Roland*, c'est de nos jours la littérature de Rudyard Kipling, hier celle de Walter Scott, de Mayne Reid, de Cooper, de notre vieux Dumas que je vois avec plaisir qu'un Henry de Bruchard, à la *Revue Critique des Idées et des Livres*, s'efforce de réhabiliter, une littérature où l'extraordinaire, l'aventureux, l'héroïque tiennent la première place, où il y a essentiellement des événements, des obstacles vaincus ou tournés, des exploits, de beaux cris de guerre, de beaux coups de fusil et de beaux coups d'épée, sans préjudice de beaux coups de fourchette, et non des analyses, des dosages de sensations, de sentiments et d'émotions ? Au demeurant, il ne serait pas inintéressant qu'un Jean Richard Bloch, après nous avoir dit *comment se fait une section d'infanterie* nous révélât *comment se fait une équipe de football*, et je verrais sans déplaisir et même avec joie qu'un Pierre Hamp sportif traitât le même sujet à sa manière, la manière de *Marée Fraîche*, de *Vin de Champagne*, du *Rail* et de l'*Enquête*.

C. V.

*
* *

LES HEURES BÉNÉDICTINES, par *Edouard Schneider* (Stock, 3 fr. 50).

Ceci n'est ni un roman, ni un livre de critique, ni d'histoire. C'est presque un livre d'édification. Pourtant l'auteur n'y prêche pas. Il se contente d'exposer dans une langue pure, claire et mélodieuse, telle que la comportait son sujet, l'emploi d'une journée bénédictine. La peinture est sans nul doute exacte ; mais par le fait seul qu'elle présente d'un coup l'existence de de tous les moines, c'est la vie bienheureuse et sans nuages d'un moine idéal que nous avons devant les yeux. C'est moins une peinture qu'une épure. J'eusse voulu que l'auteur pût nous montrer, se détachant sur cette vie uniforme, toutes les possibilités d'individualisation qui subsistent, à travers l'obéissance, malgré le vœu d'obéissance. Mais n'est-ce pas souhaiter là un autre livre — peut-être non moins édifiant pour être cependant plus particulier — dont celui-ci serait en quelque sorte la préface.

Pourquoi M. Schneider ne se fait-il pas bénédictin ? C'est la question qu'involontairement l'on se pose, et d'autant plus impérieusement que rien n'indique, au cours du livre, la moindre velléité critique, non plus que l'affirmation d'une personnalité qui puisse beaucoup souffrir et ait beaucoup à faire pour se soumettre et s'abdiquer.

A. G.

LE ROMAN

SUEUR DE SANG, par *Léon Bloy* (Georges Crés, 3 fr. 50).

On réédite ce recueil de contes, paru il y a vingt ans, et inspiré à Léon Bloy par la guerre de 1870, qu'il fit comme mobile. Tous les amateurs de style savoureux tiennent en estime le grand pamphlétaire, et *Je m'accuse*, les diverses parties du *Journal*, l'*Exégèse des Lieux Communs* sont pour eux livres de “ haulte gresse ” ! Ce torrent d'images bourbeuses, ce ruisseau éclatant à la porte d'un teinturier qui se fait des bras d'écorcheur, nous rendent aujourd'hui, bien vivant, en Léon Bloy, un Père Garasse ou un moine de la Ligue. *Sueur de Sang* n'est pas un de ses meilleurs livres. D'abord on éprouve un certain malaise devant l'horreur imaginaire de ses scènes de guerre : les massacres sadiques, les cruautés à l'orientale, et les viols sont fabriqués avec un excès d'invention, un mépris des vraisemblances, qui ne sont pas du tout de mise dans un sujet et sur une époque pareils. Ensuite les qualités de conteur font quelque peu défaut à Léon Bloy, et ses récits paraissent généralement, dans leur robustesse, bien informes. On songe malgré soi à tels contes de Maupassant, et, plus encore, à l'admirable *Voix du Passé*, de Villiers de l'Isle-Adam... Mais sur cette rusticité maladroite, quelle puissance et quelle fureur d'empâtements ! Quelle verve d'un Rabelais qui serait poussé à l'horreur, et dont tout le jus de la vigne serait transformé, réellement, en sueur de sang ! L'assaut des Prussiens contre un lupanar où l'on égorge et où l'on saigne les leurs, le canon qu'il leur faut

amener contre la lourde porte de fer pour en avoir raison, cela reste inoubliable. Et tout Léon Bloy est dans le merveilleusement ubuesque morceau qui s'appelle le *Mot* et qui place en cinq pages vertigineuses toute la guerre de 1870 sous l'invocation de Cambronne, " cet Archi-Mot toujours surprenant que les Anges n'osent balbutier et qui paraît avoir cinq millions de lettres...

" J'ai su l'histoire d'un pauvre homme capturé par les dragons de Rheinhaben et qui, fou de la honte et du désespoir de n'avoir pu se faire tuer, crachait aux Allemands, le Mot unique et le recrachait sans cesse, en même temps que son écume, avec une si furieuse volonté de réprobation et d'outrage qu'on lui fit la grâce de le fusiller.

" Or c'était un *professeur de rhétorique* et même, je crois, un petit poète ! "

De Cambronne à Victor Hugo, de Victor Hugo à Léon Bloy, quelle trajectoire d'étoile filante peut décrire en beauté un seul mot, et décrié, de notre langue ! Les Lacédémoniens chassèrent un musicien coupable d'avoir ajouté une corde à la lyre traditionnelle, et Léon Bloy nous dirait peut-être que le pauvre Jarry, qui avait du génie, connut tous les malheurs, du jour où il adjoignit au Mot, créé complet et parfait, la sonorité superflue et hagarde, l'aérolithe, d'une sixième lettre !

A. T.

*
* *

L'ENTRAVE, par *Colette* (*Colette Willy*). (Librairie des Lettres, 3 fr. 50.)

Renée Néré, l'ombrageuse vagabonde, se raconte à nous : elle nous dit à quels appels sa défiance de l'illusion sentimentale s'est abandonnée ; par quels chemins secrets, conduite à l'amour, elle s'est sentie peu à peu " envahie, ralentie, adoucie, changée..." Le don de s'émouvoir avec une intensité que le temps diminue

à peine, donne un grand prix à ces confidences. De l'instant présent, rien ne distrait Renée : elle sait en goûter intacte la saveur unique. Parce qu'elle est tout entière occupée par ses sensations, elle peut les faire prisonnières : leur flamme toujours présente éclaire et réchauffe la cendre des mots.

Chez cette lucide Renée, une intelligence, réfractaire à toute idée préconçue, hostile à toute discipline, s'allie à une sensibilité frémissante ; et, avec une sollicitude charmée, Renée se penche sur sa nature sensuelle et tendre, que la joie de la chair amuse, mais ne satisfait pas. Elle n'a qu'un principe : " Tâchons d'être sincère " et, comme elle distingue les tendances opposées qui se confrontent en elle, elle s'écrie : " Je veux bien dire la vérité, mais je la sens tout éparse en moi, comme une meule de foin qu'emporte la rivière. "

Il n'est rien dont l'âme de Renée soit plus proche ni qu'elle comprenne mieux que la nature: sa vie de citadine est un exil ; et c'est aux souvenirs de son enfance à la campagne qu'elle emprunte des images, lorsqu'elle veut exprimer ses sentiments en leur nuance personnelle : " Moi, moi, je suis comme la jument grise qu'avait mon père, un bon coup de mèche n'était pas pour lui faire peur, mais l'ombre du fouet sur la route l'affolait. " Sensible aux jeux de l'atmosphère qui transfigurent la nature, elle est curieuse aussi de ces paysages d'ombre et de lumière qui se peignent sur les physionomies. Lorsque Renée va s'éprendre de Jean, c'est tout d'abord l'expression de ses lèvres, en son visage masqué, qui surprend sa méfiante indifférence : par des traits physiques exclusivement elle définit celui qu'elle voudrait pourtant nous faire croire un caractère. (pp. 72, 74, 139.) Des hommes qui traversent ses émotions, Renée ne sait que les figures : leurs âmes lui sont étrangères, et de celles-ci, elle ne nous apprend que ce que veut bien en trahir ou en dérober le visage. Jean, dans l'*Entrave*, comme Dufferein Chautel, dans la *Vagabonde*, vivent d'une vie empruntée ; ils ne nous intéressent qu'en raison de Renée et sont simples prétextes

aux mouvements de sa sensibilité. On comprend la colère de Jean : " Tu as l'air curieuse seulement de ce que je te prends, et non de ce que je suis. " Au moment où il serait le plus urgent d'être renseigné sur les raisons de ses actes, cet amant reste énigmatique. En vain Renée cherche-t-elle à dissimuler ce vide ; elle a conscience de son impuissance à fixer une âme qui la fuit, elle exagère les épithètes et son style si mesuré se contraint à des expressions disproportionnées au personnage qui les suggère.

Ce que Renée ignore ou repousse éclaire autant sa personnalité que ce qu'elle accueille. Presque toujours elle s'interdit d'imaginer là où elle ne *voit* pas. Si elle se livre si directement à nous, c'est qu'elle se connaît par le dedans et qu'elle saisit les autres par le dehors. Elle excelle à rendre le pittoresque des physionomies : telle silhouette, le confident Masseau, esquissée avec la plus divertissante fantaisie, présente plus de vérité que le portrait de Jean. Sans doute Renée déchiffre mal, sous leurs expressions incertaines, l'invisible psychologie des hommes; mais elle a le bon goût de ne se piquer d'aucune particulière pénétration, elle ne dépare d'aucune fausse prétention ses sympathies, et il est permis de la croire : elle comprend " le timide et fervent appel des bêtes familières, le fier silence des hommes qui souffrent. " Surtout, dans l'*Entrave*, Renée a mis à nu " une raison de femme bien émue et bien tremblante ". Ce serait être infidèle à l'alerte délicatesse de ses confidences que de chercher à résumer cette histoire d'une âme qui se dit dans sa fuyante mobilité. Il ne faut pas écraser cette matière ailée sous le poids de mots abstraits qui ne sauraient garder, de ces pages pleines de charme, ni un parfum, ni un reflet.

E. D.

LE THÉATRE

LA DANSE DEVANT LE MIROIR de *François de Curel* (Nouvel Ambigu).

Le théâtre de M. François de Curel a droit à tout notre respect. Mais on aurait tort d'arguer de son insuccès devant le public, pour conclure aussitôt à son indéfectibilité absolue. S'il y a quelquefois vertu à ne pas réussir, c'est vertu négative ; — du moins, tant que la preuve n'est pas faite que non point les défauts, mais les qualités de l'ouvrage ont seules entraîné son échec. Je vois bien que l'abus de l'idéologie, qui est la marque principale des pièces de M. de Curel, déconcerte et lasse à tout coup le spectateur moyen ; mais croit-on que le spectateur d'élite en soit moins gravement affecté ? Un drame d'idées ou d'idée, ne vaut pas par l'idée d'abord, mais par le drame et est-il bien sûr que M. de Curel soit toujours parvenu à infuser l'idée au drame jusqu'à entière consubstantiation ? Ne trouve-t-on pas souvent dans ses pièces un certain défaut d'unité, une sorte de gêne dans l'articulation des parties et cette insolite victoire de l'abstrait sur le concret dont on prendrait son parti dans un livre, mais que l'art dramatique a de la peine à tolérer ? En un mot, une des principales raisons pour lesquelles les pièces de M. de Curel ne réussissent pas mieux au théâtre n'est-elle pas celle-ci : que, dramatiquement parlant, elles ne sont pas toujours "réussies" ? Ces considérations générales nous mèneraient à examiner, si nous en avions le temps et la place, jusqu'à quel point ceci est vrai pour

chaque ouvrage du célèbre auteur, car il ne faut pas être injuste et le dernier ne nous fait pas perdre mémoire de la *Nouvelle Idole*, des *Fossiles*, du *Repas du Lion*. Mais il s'agit exclusivement aujourd'hui de la *Danse devant le Miroir* et, par suite, de l'*Amour Brode*.

L'auteur s'est indigné de ce qu'on eût présenté sa nouvelle pièce comme un rajeunissement de l'ancienne. " *La Danse devant le Miroir*, écrit-il, est une pièce complétement inédite, à part trente ou quarante lignes. J'y développe en effet un sujet très voisin de l'*Amour Brode*, mais avec un point de départ et des développements tout différents ; en un mot c'est une pièce autre. " Pour appuyer cette déclaration, il réunit les deux ouvrages dans une même brochure où il nous est loisible de les confronter. — Je suis certain que là-dessus M. de Curel s'illusionne. Le sujet des deux pièces n'est pas seulement " très voisin " ; c'est le même sujet. Les trente ou quarante lignes, qui leur sont communes, se trouvent, par une rencontre malheureuse, être les plus frappantes, les plus essentielles et ramasser toute la pensée de l'auteur... Les personnages — ils sont trois : lui, elle et une confidente — demeurent, sous des noms distincts et à quelques nuances près identiques dans le fond ; or ici le fond seul importe... Bien mieux, l'ordonnance des scènes nouvelles se calque exactement sur le plan primitif... Enfin, le drame se résout dans les mêmes mots, par le même geste. — Aussi bien, d'une part et de l'autre, l'auteur résume ainsi son sujet et son œuvre double : " un vaudeville dont le souffleur est l'idéal ". *L'Amour Brode* et la *Danse devant le Miroir* sont absolument ce même vaudeville ; sauf que, dans la version seconde, l'imbroglio s'embrouille, l'idéal souffle de plus belle... C'est quelque chose, mais c'est tout. Vraiment, ce penseur-psychologue, cet écrivain profond et qui fait profession de profondeur, accorde-t-il tant d'importance aux circonstances extérieures d'un drame d'idées, qu'il pense avoir changé sa pièce en changeant Méran en Bréan, et Gabrielle en Régine ;

en muant celle-ci, de jeune veuve en jeune fille — une jeune fille qui a de l'expérience pour trois veuves, notez-le, bien — et en congédiant deux comparses (le vieil oncle et la vieille tante) qui en effet n'avaient que faire là ? Que, jugeant sa première pièce manquée, ou, à son gré insuffisante, il ait songé à la reprendre, à l'épurer, à la polir ou bien à la pousser à bout dans un développement plus complexe et plus ample, voilà qui est à son honneur. Pourquoi s'en défendrait-il ? Il ne fait que nous confirmer dans l'opinion que nous avions de sa probité artistique. Est-ce donc qu'il douterait, à part soi, de la supériorité du second " état " de son drame sur le premier ? En ce cas, pourquoi nous le soumet-il ? pourquoi l'expose-t-il à un désastreux parallèle ?

Je serais pour moi, bien en peine de prononcer ici un choix. *L'Amour Brode* est plus simple et plus vivant peut-être. Mais je conçois que l'auteur lui préfère la *Danse devant le Miroir.* Celle-ci a pour elle plus de hardiesse et plus de singularité. C'est un plus brillant exercice — et sans doute, en ceci, habille-t-elle mieux le sujet. Ah ce sujet ! le dramaturge aura beau le tourner et le retourner, l'aérer, le dépayser ou le déclasser, il aura beau modifier les antécédents de ses personnages, leur éducation et leur état civil, c'est expérience dans le vide, construction dans l'espace, un jeu de l'esprit et un jeu d'esprit. En ce sens, il n'a pas eu tort de " déraciner " sa folle héroïne. — Comment Paul Bréan qui aime Régine, Régine qui aime Paul Bréan, par l'action de leur passion réciproque, feront figure d'ennemis ; comment ils se mentiront l'un à l'autre, s'humilieront l'un l'autre, pour s'éprouver, pour le plaisir ; comment ils s'illusionneront l'un sur l'autre et comment Bréan se tuera pour sauver une illusion... Voilà la question : comment ? — M. de Curel ne prend presque jamais son départ dans la vie, et cette fois moins que jamais. Il ne laisse pas en présence deux êtres impatients de vivre, dont il a pénétré dans une intuition toute la puissance intérieure. Il n'attend pas que

se produise l'authentique réaction qui, née des caractères, déterminera le conflit. Sa méthode est inverse. Il a ses fins à lui : il veut " amener à ses fins " deux êtres jusque-là quelconques. Il trouve l'idée du miroir, il trouve l'idée de la danse. " Lorsque l'accord de deux amants est parfait, chacun d'eux se voit dans un miroir, se prend pour l'autre et se contemple avec ivresse sans s'apercevoir qu'il est seul ". Le thème est posé. Mais l'auteur ne sait pas encore qui se mirera, ni qui dansera. Or, cette " danse du miroir " conçue dans l'espace abstrait de l'idée, il s'agira de la conduire à travers le monde, les pas au sol. Cela n'ira pas sans heurts, sans frottements, ni sans peine : c'est un dessein laborieux. Ainsi, laborieusement, se formeront Bréan, Régine, en suivant les démarches psychologiques que leur imposera la pensée de l'auteur. Mais au prix de quelles contradictions et de quelles inconséquences ! Ces jeunes gens modernes, sans préjugé aucun, auront soudain toutes les timidités d'un autre âge ; soudain aussi leur délicatesse morale saura s'accommoder des plus monstrueux procédés. Subtils comme pas un dans la dialectique amoureuse, ils se conduiront tout à coup comme des naïfs. Quand il faudrait entendre, ils n'auront pas d'oreilles, ou bien ils entendront ce que l'on n'a point dit. Un Bréan, noceur blasé, sacrifiera son amour, son bonheur et aussi le bonheur de celle qu'il aime, à un scrupule qu'il partage avec les héros de M. Ohnet : un homme ruiné n'épouse pas une jeune fille riche. Une Régine, libre d'allures, mais vierge en fait, s'amusera malignement, sans honte et sans remords, à se faire passer pour grosse. Epouse-t-il une drôlesse ? Epouse-t-elle un aventurier ? En veut-elle à son honneur ? En veut-il à son argent ? Voilà les seules questions que ces deux amants forcenés débattent. L'amour qui, paraît-il, conduit la joute, ne donne jamais de la voix. On nous dit qu'il est là, nous voulons bien le croire ; mais quant à l'y voir, nullement. S'il paraissait, il aurait vite fait, après quelques hésitations, à balayer toutes ces arguties. Au fait, n'attendez pas

un cri du cœur. Il faut que le mensonge dure, que le « cache-cache » et le « chassé-croisé » se perpétuent ; pour préparer le trait final. Le dernier mot de Paul Bréan sur le point de se suicider sera encore une allusion à la danse devant le miroir symbolique ; il se tuera, les yeux dans les yeux de Régine « pour conserver sa belle image » et l'image chère à l'auteur. Celle-ci, M. de Curel, avec bien de la peine, l'a justifiée par des faits, par des phrases. Quand il fallait la justifier par des « êtres ». Il n'y a pas d' « êtres » en jeu dans la *Danse devant le Miroir*, mais d'extraordinaires automates, composés de pièces dépareillées, dont la complexité n'est pas le fait d'une grande richesse intérieure, mais masque une totale inexistence. L'action se passe sous cloche pneumatique et on sait bien que l'homme n'a pas le moyen de vivre sans air.

Notez qu'on prend un continuel intérêt à ces passes intellectuelles, même un certain amusement. Mais quand j'ai accepté que la *Danse dans le Miroir* se déroulât hors du temps, hors des mœurs, hors de la logique, en toute fantaisie, en toute gratuité, au moment de lui accorder mon applaudissement, mon acquiescement, ma joie, je pose mes conditions. Soit, c'est là une pure création de l'esprit et je renonce à y chercher ou vérité, ou vraisemblance. Mais plus la question de réalité et d'humanité s'efface, plus la question d'art va se porter au premier plan et c'est la seule, qui, dans le cas, s'impose. Je me demande donc si ce drame gratuit, tel que nous le présente M. de Curel, est capable de se suffire. Est-il clos et parfait comme une œuvre d'art absolue ? le mécanisme, tout artificiel, en va-t-il sans à-coups ? l'architecture factice des idées, des images, des sentiments et des paroles a-t-elle assez de beauté et de force pour contenter notre sens esthétique ? A défaut d'un drame vivant, j'exige une belle fiction, un beau poème, — un beau « système » tout au moins. Mais non ! le système est confus et la machine grince ; la poésie ne s'y montre que par éclairs ; cette œuvre d'abstraction veut composer avec la vie et la vie gêne son élan.

Elle n'a pas accepté de bon cœur sa vraie destinée ; elle est " hybride " et son hybridité la perd.

L'œuvre d'art la plus insolite porte, à son point de réussite, je ne sais quoi de décisif qui force le consentement, qui vous rassure et qui vous comble. La dernière pièce de M. de Curel, à ne l'envisager que comme une œuvre d'art, est hardie, curieuse, non péremptoire. Elle raffine trop visiblement sur ses hardiesses. Elle a des ailes, mais ses ailes ne sont point libres. Même quand elle suit son chemin, elle semble errer. — On a parlé de Marivaux : le rapprochement serait juste, à l'époque près et à l'art. Mais allez donc séparer dans votre plaisir et dans votre jugement, les subtilités d'analyses qui font le prix de la *Double Inconstance*, de l'extraordinaire aisance avec laquelle elles sont amenées et dosées ! Marivaux sans la forme ? Y pouvez-vous songer ? Marivaux est un jeu, bien sûr, mais si prestement réussi qu'il pourrait ne rejoindre pas le réel et quand même nous satisfaire. M. de Curel n'a ni la grâce, ni le tour, ni la facilité ; il est l'homme des idées simples et des cas de conscience cornéliens ; sa force aussitôt devient gaucherie, s'il s'avise de l'assouplir. Il s'est trompé : il paie l'excès de son audace... Un grand sujet, fleuri de puissantes images, le servira mieux une prochaine fois.

H. G.

* * *

LE BALADIN DU MONDE OCCIDENTAL de *J. M. Synge*, traduction *Maurice Bourgeois* (Théâtre de l'Œuvre).

C'est une œuvre charmante et déconcertante que la pièce poétique et burlesque de J. M. Synge que vient de nous donner le théâtre de l'Œuvre. Solidement racinée dans la terre, dans une certaine terre, elle jette sa pointe aiguë dans le ciel comme un clocher catholique d'Irlande. On l'écoute à la fois comme un conte, comme une satire, comme un poème allégo-

rique, non sans se demander parfois ce qu'elle narre au juste, ce qu'elle raille précisément, ce que dans le fond elle symbolise. On est tenté de s'en tenir à l'action et de se satisfaire d'un enchaînement ingénu et singulier d'aventures et cependant on ne peut s'empêcher de se demander à chaque moment, si elle est aussi complétement gratuite qu'elle veut paraître, si elle n'a pas trait aux mœurs et au caractère d'un peuple que nous ne connaissons pas, si elle ne met pas en scène, par surcroît, des idées qui nous sont tout à fait étrangères. Je crois qu'on y peut mettre tout ce qu'on veut, qu'elle est entièrement vacante, non point par pauvreté, mais au contraire par richesse. L'auteur nous y présente une joyeuse et savoureuse énigme et nous laisse le choix du " mot ". — Un jeune rêveur, bon à rien tant qu'il n'est pas sorti du rêve, est amené un jour et malgré lui, à frapper violemment son père ; il le laisse pour mort et s'enfuit, tout confus. Que trouve-t-il dans le village morne où il s'est réfugié ? L'attente du " merveilleux " et de l' " aventure " que son histoire va combler ; il trouve l'admiration de tous. Comme on l'admire, comme on l'aime, comme on se le dispute ! Lui qui ne savait pas lever le petit doigt, — avant de lever bien inopinément la bêche meurtrière — le voici salué comme un héros de l'action ! Laissons de côté la morale, elle n'entre pas en jeu dans son affaire. Encouragé par la louange, il lui pousse des ailes ; ce sera mieux qu'un héros : un champion, le champion des plus étonnantes prouesses. — Hélas ! son père reparaît, qu'il n'a pas tué du tout. Son récit n'est-il qu'une fable ? Tout le monde s'en rit, et voici le héros menteur tout dépossédé de sa gloire, même de celle qu'il vient de mériter aux jeux, en présence de tous. Notre héros se fâche. Eh ! qu'à cela ne tienne : il frappe son père d'un nouveau coup.. Cette fois on n'en peut douter : on le voit faire.. Mais le " tolle " redouble. C'est un conte vrai que veut le peuple, non une vérité. Il veut croire, il ne veut pas voir. Le héros qui n'est plus devient un assassin. — Quelle ressource lui reste-t-il ? Ma foi ! celle de rentrer chez son père, avec son père,

qui n'est pas mort non plus du second coup. Mais maintenant, riche des forces inconscientes que le hasard lui a fait découvrir en lui, maintenant, il sera le maître. Il a quitté le plan du rêve ; il agira désormais dans le plan réel... — Ce que cette fable curieuse, dont je n'ai donné sans doute qu'un aspect, perd à être traduite, on l'imagine. Le pittoresque du milieu et la saveur des mots devaient à peu près disparaître dans une traduction. Le charme local, partant poétique de l'œuvre, s'efface derrière le jeu des idées ; et celles-ci sont faites pour nous étonner sans nous complétement satisfaire. De là certain élément de trouble dans notre plaisir. M. Pierre Mille a très justement résumé dans un excellent article de la *Renaissance politique, littéraire et artistique* le même sentiment qu'il a surpris chez le public. Cela ne diminue en rien l'admiration que nous éprouvons pour la bizarre pièce de Synge :

" L'aventure est trop incroyable pour que les spectateurs aient été choqués par son côté scandaleux. Ils sentaient que tout était à l'envers, ils se sont laissés doucement aller à l'envers. Toutes les rates se désopilaient quand, par manière de faire la cour aux dames, le joyeux et invraisemblable vagabond répétait, pour la centième fois, qu'il avait coupé en deux l'auteur de ses jours. Ils prenaient ces trois actes pour une grosse farce, et ils avaient bien raison : c'est une grosse farce, en effet. Et d'autre part ils avaient le droit d'ignorer qu'il s'agit là d'un théâtre véritablement populaire, d'une pièce qui a été représentée des centaines de fois devant un auditoire de vrais paysans irlandais, qui applaudissaient à la satire qu'on leur faisait d'eux-mêmes : " Voilà comme vous êtes, leur dit l'auteur. Tout ce qui est " une histoire " vous paraît toujours admirable. Qu'importe qu'elle soit atroce, ou malsaine, ou absurde : vous y croyez, mais vous y croyez imaginairement, vous n'y voyez jamais qu'un jeu. Mais voici que brusquement vous vous retrouvez en face de la réalité, voici que votre héros, sous vos yeux, accomplit l'acte qui vous parut

étonnant, sublime, surhumain, lorsqu'il vous le conta : ce n'est plus pour vous qu'un criminel ou une assez basse sorte d'idiot. On le pend, ou on le chasse ". A cette peinture, les Irlandais se reconnaissent et rient. Nous pourrions nous reconnaître à notre tour. Que voulez-vous, nous aussi, nous sommes des Celtes : je n'ai plus là-dessus, le moindre doute. "

H. G.

*
* *

AU THEATRE DU VIEUX-COLOMBIER : l'*Avare* de Molière ; l'*Echange* de Paul Claudel ; le *Testament du Père Leleu* de Roger Martin du Gard, etc...

Le Théâtre du Vieux-Colombier poursuit simplement et sans bruit la constitution de son répertoire. La diversité des ouvrages qui composaient ses trois derniers spectacles a fini par convaincre les moins indulgents de la largeur de ses vues, de l'honnêteté de ses intentions, de la solidité de ses principes. S'étant acquis par *Barberine* un très vaste public, il n'a pas craint de lui faire violence en montant l'*Echange* de Paul Claudel. Ayant tiré le parti que l'on sait du facile *Amour Médecin* de Molière, il n'a pas hésité à tenter la grosse partie et à représenter l'*Avare ;* il s'attaquera un jour à *Don Juan*. Ayant subi a propos des *Fils Louverné* et d'*Une Femme tuée par la douceur*, le reproche immérité de " rigorisme ", de " moralisme ", voire d' " abstraction " — il a bravé allègrement le reproche de " réalisme " et même de " naturalisme " avec une farce paysanne de Roger Martin du Gard : le *Testament du Père Leleu*. Il a, en outre, restitué le curieux vaudeville de caractères et de mœurs qu'est la *Navette* et la plus grosse guignolade de Molière : la *Jalousie du Barbouillé*... — C'est qu'au *Vieux Colombier*, on ne professe aucune théorie a prioriste ; on ne porte anathème contre aucun genre; on n'exclut en principe aucun effort pourvu qu'il tende au " drame " et qu'il soit loyal et sincère. On n'y

connaît ni école, ni mode. Classique, romantique, réaliste ou lyrique, une œuvre vaut ce qu'elle vaut et non ce que vaut l'étiquette, à tel ou tel moment, suivant le goût public. Bonne hier, elle reste bonne aujourd'hui, si la qualité y était. Quant à celles dont la qualité nous fait croire qu'elles seront sans doute jugées bonnes demain, on tâche ici de les juger bonnes sur l'heure.

On a peu parlé de l'*Avare*, ou bien tardivement — j'entends, dans les journaux, car son succès durable prouve que le public en parle. La critique se dérange-t-elle pour une vieille pièce que la Comédie-Française tient depuis longtemps empaillée dans sa vitrine de chefs-d'œuvre et qui s'avise d'aller ressusciter ailleurs ! Si on mesure l'étiage d'une troupe de comédiens aux difficultés de l'ouvrage qu'ils interprètent, voilà pourtant une belle occasion de venir constater si, oui ou non, la troupe du Vieux-Colombier est à la hauteur de sa tâche ! — Molière n'a rien écrit qui soit plus singulier, plus composite, plus génial en partie, en partie plus conventionnel, rien de plus déconcertant que l'*Avare*. Dans ses grandes pièces en vers on trouve un Molière appliqué, et appliqué, peut-être, à un chose qui n'est pas de son goût et qui n'est pas son fait. Cette application à soumettre les propos des valets, des raisonneurs et des galants, les propos d'Elmire et de Célimène, d'Arnolphe, de Tartuffe, d'Alceste, à la cadence bourgeoise, au rythme sans accent d'un alexandrin cursif et scolaire, cette application de grand écolier à qui Boileau ne veut pas laisser oublier qu'il y a des règles, des genres et une hiérarchie des genres, communique à l'ouvrage une unité de ton factice, qui s'accorde fort bien avec l'esthétique du siècle, mais moins bien certes avec le génie de Molière. Quand il joue au Térence, Molière émousse sa rudesse, sans arriver à se polir ; il perd plus en génie qu'il ne gagne en talent ; il ne s'affine point, il s'embourgeoise. Si beau, si grand, si contenu que soit le *Misanthrope* c'est, par là, une moins forte pièce que l'*Avare*, et *Tartuffe* est une moins âpre pièce que

Don Juan. Molière, dans le vers, abdique sa vraie poésie, la poésie de sa prose si drue, si verte, si rebondissante et qui sonne si pleinement. Songez-y, cette prose est de premier jet ; toutes les grandes œuvres de prose qu'a signées Molière sont des œuvres quasi-bâclées qu'il n'a pas eu le temps ou le courage de transposer en vers. Mais là, nous le touchons à nu. Aussi sont-elles à la fois plus vivantes, plus hardies, plus rudes et aussi moins égales, moins charpentées, moins unes. Or, de toutes celles-ci, l'*Avare* est la plus bigarrée. On y rencontre pêle-mêle de bas effets de vaudeville, de larges scènes de drame bourgeois, des coq-à-l'âne absurdes, des cris désespérés, et un factice dénouement sorti tout fait de la comédie italienne vient mettre fin a cette farce amère et gaie, grotesque, odieuse, profonde et vaine, oui, souvent aussi vaine que profonde, et réciproquement, aussi neuve que rebattue. C'est aux acteurs de faire l'unité. Il ne suffira pas qu'Harpagon soit toujours en scène, auquel tout se rapporte, autour de qui tout évolue. Il faudra tout d'abord faire l'unité d'Harpagon, puis l'unité autour de lui. — Harpagon n'est pas seulement l'avare ; il est aussi bien le vieillard et le galantin ; il est le père, il est l'amant. Il doit sans doute faire rire, mais pouvoir en outre faire pleurer, sans cependant se décentrer, s'oublier ni se contredire. M. Charles Dullin a composé supérieurement cette complexe et bizarre figure : il a sauvegardé la force du “ type ” sans négliger aucune nuance du “ caractère ”. Il a été symbole, homme et pantin. Il a justifié le mépris, l'ironie, la haine de ses enfants et de ses serviteurs. Il n'a pas éludé la farce, il n'a pas éludé le drame. Il a pesé et dosé au plus juste la convention et la vérité. Et de même Mme Barbieri dans Frosine, Mme Bing dans Elise, Mme Albane dans Marianne, M. Tallier dans Cléante, M. Bouquet dans Maître Jacques. Car pas un de ces personnages, tout en outrant les gestes de la vie, qui ne tienne, fût-ce pas un fil, à la vie — et voilà l'unité profonde, l'unité cachée de cet art. — Son unité scénique, c'est encore “ la danse ”, comme dans

l'*Amour Médecin* ; parallélisme de gestes et de sentiments, balancement réglé, découpures nettes, tranchant sur un fond absolument nu ; la parole qui pousse sans cesse le corps à dessiner le mouvement de la parole. Cela est partout dans Molière, dans le plus grave, comme dans le plus fou. Cela, la mise en scène du *Vieux-Colombier* a su le rendre. *L'Avare* est une danse autour d'un caractère et dont chaque figure met le caractère en valeur. Dans une parade comme la *Jalousie du Barbouillé* ce sera la danse pour la danse ; aussi bien cette fois aura-t-on revêtu les personnages des couleurs les plus crues, comme pour un ballet forain.

Je ne veux parler de l'*Echange* que pour constater à quel point la réalisation scénique a justifié nos espoirs. Dans une étude déjà ancienne [1], je réclamais pour cet ouvrage si riche d'oppositions, de conflits, de confrontations tragiques, l'épreuve du théâtre. Certes, il nous faut faire la part du lyrisme qui déborde des premiers drames de Claudel avec une véhémence moins contenue que des tout derniers. Songe-t-on que, au moment où il fut écrit, la question d'une représentation possible ne se posait pas même pour l'auteur ? Pourtant la vocation scénique de Paul Claudel était si forte, que libre de s'abandonner à toute dispersion, à toute fantaisie, à toute impossibilité dramatique, il ramassait déjà sa puissance lyrique en quelques scènes puissamment nouées qu'un dramaturge de métier, certes, ne désavouerait pas. Pour n'en citer qu'une en exemple, la scène admirable ou Thomas Pollock achète la lâcheté de Louis Laine contre espèces sonnantes, qu'est-elle, sinon le " corps à corps " type, où l'art proprement dramatique place son plus urgent effort? Et encore le trio atroce du choix, Louis Laine entre Lechy et Marthe : " C'est moi que tu aimes, et non pas elle ? " qui échapperait donc à son accent dur et direct ? — Cela, beaucoup n'ont pas voulu le voir, et justement des hommes de

[1] Voir *Nos Directions.*

théâtre; ils réclamaient " de l'action " au moment des interludes lyriques et sans doute du lyrisme au plus âpre de l' " action " ; si bien que " l'action " leur semblait de partout absente. A un certain degré de simplification il n'admettent plus qu'il y ait drame ; il se confond pour eux avec l'imbroglio. L'effort qu'ils font pour " démêler l'intrigue ", ils refusent de le faire pour entendre et comprendre. Et ils pensent entendre les Grecs ! — Une mise en scène simplifiée acheva de les dérouter. Selon le vœu de l'auteur, les gestes trop nerveux de la vie le cédaient à de calmes attitudes symboliques, le mouvement à la plastique. Charles Dullin jouait Louis Laine et Jacques Copeau Sir Thomas Pollock : une silhouette, dirent les journaux, inoubliable.

Outre le *Barbouillé* dont j'ai parlé plus haut, le troisième spectacle comprenait la *Navette* et le *Testament du Père Leleu.* On pourrait longuement discuter les raisons, qui font que pour certains la comédie de Becque est insignifiante et discrète, pour les autres admirable et insondablement profonde. Je crois qu'on exagère des deux parts. C'est un ouvrage charmant, assez proche de Molière, en ceci que, conçu en raccourci, comme un vaudeville ou comme une farce, il accueille dans le cadre le plus factice un maximum de vérité ; pas de mots (si : un seul) ; mais des traits de mœurs et de caractère, un peu gros, un peu prévus, mais fermes et parfois hardis. Et puis, comme Molière, cet auteur très amer tient ses personnages à distance — et de si loin, se résout à en rire. Oui, cela date, mais en un certain sens, — en prenant peu à peu " le style " des œuvres durables. L'anti-réalisme de Becque y est plus qu'en toute œuvre, flagrant. — La farce de M. Roger Martin du Gard est une farce réaliste, et jusqu'au patois du Berry inclusivement. Je me garderai bien d'en faire le récit. Sur le scénario vous jugeriez à coup sûr qu'il s'agit d'une de ces pièces macabres qui font courir Paris au Grand Guignol. Ou bien vous évoqueriez le temps du Théâtre Libre. Le réalisme n'est pas la violence, la crudité, le pitto-

resque extérieur ; mais l'authenticité de la peinture. En ce sens le théâtre Antoine n'a jamais rien donné dans l'ordre réaliste, que de monstrueusement faux ; il n'a presque rien joué d'authentique. On peut reprendre tous ses thèmes ; tous sont à établir sur la réalité, à développer, à creuser. Le *Testament du Père Leleu* me semble, si je ne m'abuse, la première œuvre de ce réalisme-là qui soit vraiment réalisée. La conduite progressive de l'action, la saveur véridique du dialogue, le caractère nuancé des personnages, tout est poussé à bout, à son maximum de plénitude et de perfection. Pas un moment où prendre l'auteur en défaut. J'ajouterai qu'il a fait mieux qu'une copie ; sans cesser de s'appliquer et de croire à ses modèles, il a sous-entendu le rire, et on a ri. — Certaines pages de *Jean Barois* nous faisaient entrevoir la finesse, l'habileté, le sens scénique, enfin le don de vérité dont voici exemple ici. M. Roger Martin du Gard a remporté un succès unanime : c'est sans nul doute un dramaturge. Avoir découvert un auteur comique, ce n'est pas là de quoi le Vieux Colombier est le moins fier. — Faut-il seulement rappeler comment d'un vieux " fumelier " du Berry et d'une servante " intéressée ", M. Charles Dullin et Mme Barbieri ont pu donner le " double ", le " sosie ", l'absolu semblant ?

H. G.

LETTRES ANGLAISES

CHANCE, a tale in two parts, by *Joseph Conrad* (London, Methuen, et Tauchnitz, 2 vol. 1914).

Dans ce nouveau roman, qui forme le quatorzième volume de son œuvre, Joseph Conrad semble avoir accumulé à plaisir les obstacles entre le lecteur pressé et l'intrigue qui sert d'armature à son ouvrage. Il débute par un récit qui n'a pas grand lien avec le reste du roman ; qui n'a même pas de lien de tout, à y regarder de près, avec ce qui suit, mais qui est un hors-d'œuvre exquis, capable d'exciter l'appétit de tout amateur de bons livres. Puis l'intrigue est amenée lentement, par fragments de dimensions inégales. Le narrateur supposé ne fait que rapporter, avec ses interruptions et ses exclamations à lui, le récit d'un ami, qui lui-même, la plupart du temps, raconte ce qu'il a entendu raconter par une autre personne. Tous ces personnages dont nous entendons ainsi parler sortent, aux dernières pages, de leur éloignement, et nous sont présentés face à face, mais quand déjà ce que nous savons d'eux appartient à leur passé. L'idée n'est pas mauvaise. Néanmoins plusieurs critiques se sont faits l'écho du lecteur pressé et ont reproché à *Chance* une obscurité et une confusion qui n'y sont pas. C'est un procédé familier à Joseph Conrad : la narration indirecte. Il en a usé ailleurs, toujours avec succès. D'abord cela donne un recul nécessaire à la description des événements tragiques ; mais surtout cela répond à un des besoins du roman moderne, que la *conscience* pénètre de plus en plus. Il faut qu'un roman moderne ait une conscience, une faculté critique et morale agissante quelque part : dans les romans de Conrad, cette conscience, c'est le narrateur supposé. Quant à l'intrigue, peu nous importe. Une des conditions d'existence du roman anglais,

le cachet officiel qui lui est imposé, c'est l'intrigue. Il n'y a pas en Angleterre, comme chez nous, de division bien nette entre le grand public et *the happy few*, cet " heureux petit nombre " qui a rendu possibles des romans sans intrigue comme ceux de Jean de Tinan ou comme la *Mère et l'Enfant*, et des romans tout en conscience comme l'*Immoraliste*. En Angleterre le roman est obligé de s'adresser à la fois à ce que Jules Laforgue appelle *la discrète élite* et au " general reader ". De là l'influence sociale de H. G. Wells. Et c'est ainsi que chez Dickens paraît, quelquefois, sous les beaux tissus brillants de la fantaisie, la vieille carcasse rouillée de l'intrigue. Ni Kipling ni Conrad n'ont cherché à se soustraire à cette loi, ou à la tourner. L'intrigue du second roman de Joseph Conrad, *The outcast of the islands*, est l'intrigue de *Lakmé*. Mais encore une fois, que nous fait l'intrigue ? du moment que ce n'est pas d'elle que l'écrivain tire la substance et les effets de son roman ; du moment qu'il la nourrit, au contraire, avec les richesses de son expérience et de sa fantaisie ; du moment qu'elle n'est pour lui qu'un moyen.

C'est le cas de *Chance* (en français : *Le Hasard*). Un beau livre attrayant et pourtant de couleur austère, avec la note profondément tragique qui domine secrètement tout ce qu'écrit Conrad. On le compare souvent à Kipling. Il a en effet, comme Kipling, l'amour et l'intelligence de tout ce qui passe et vit sur les grandes routes du monde moderne : la mer, et les grandes villes de marchés et d'échanges, et les postes avancés de la civilisation ; l'homme d'aujourd'hui aux prises avec la nature vierge ; les pays en formation ; l'élément révolutionnaire et cosmopolite des grandes villes ; les contrastes entre la vie de la mer et la vie de la terre ferme. Tous deux, Kipling et Conrad, ont écrit quelques chants de l'épopée moderne. Mais il y a des connaisseurs qui préfèrent Conrad à Kipling, et leur préférence ne peut s'expliquer que par cette note tragique, inquiétante, ce sens particulier de la fatalité, qui n'est que chez Conrad, et qui

est chez lui et dans le roman contemporain anglais, l'élément slave. Les couleurs de Kipling sont plus vives : l'Inde et l'Egypte au soleil. Conrad, sous les tropiques, recherche l'ombre effrayante de la forêt vierge. Mais Conrad, sans descriptions, sans images, avec un entrepôt le long d'un canal sous une pluie fine, nous laisse un souvenir ineffaçable.

Flora de Barral, fille du financier condamné à sept ans de prison pour banqueroute frauduleuse, est exposée à toutes les duretés de la vie, jusqu'au jour où elle rencontre le capitaine Anthony, fils d'un poète qu'on nous décrit de telle façon que nous ne pouvons nous empêcher de lui donner un nom très grand dans l'histoire des lettres anglaises. (Conrad a-t-il eu tort ? Que penserions-nous d'un roman dont le personnage principal serait évidemment, bien que présenté sous un nom supposé, un fils de Verlaine ou une fille de Mallarmé ?) Anthony est un marin, un homme timide et chaste, qui voit en Flora, en même temps, la femme désirable et l'être que le monde a blessé : une injustice à réparer. Et dès lors Flora se trouve prise entre son affection pour son père — sorti de prison et recueilli par Anthony — et son amour pour le maladroit et chevaleresque fils du poète, qui prétend uniquement la protéger, la sauver, sans rien demander en échange, en exigeant même de n'être pas traité en amant ou en mari. A la fin le traître (le père) se fait justice ; et l'amoureux (Anthony) vit heureux avec l'héroïne (Flora). Voilà pour l'intrigue. L'important, c'est que l'intérêt moral ne languit jamais, que les situations sont toujours saisissantes, humaines et vraies ; et surtout le personnage d'Anthony est de la bonne race.

Joseph Conrad et son œuvre attendent encore l'étude complète et détaillée qui les fera connaître des nombreux lecteurs que des romans comme *Nostromo* et *Chance* peuvent trouver en France ; et nous souhaiterions qu'une telle étude fût offerte d'abord aux lecteurs de cette revue.

V. L.

NOTULES

EXPOSITION JACQUES-EMILE BLANCHE (Galerie Bernheim).

On comprendrait qu'un artiste comme M. Jacques-Emile Blanche, en possession d'un métier traditionnel très sûr, d'une virtuosité de portraitiste très complète et de tout le succès que peut ambitionner à notre époque un peintre de portraits, se contentât d'une situation dûment acquise et dès lors bornât sa recherche. Mais l'esprit de culture et de curiosité est plus fort que toute sagesse et M. Jacques Blanche se renierait plutôt que de se laisser distancer par son temps sur le chemin du plaisir esthétique. On a pu s'étonner de le voir montrer le goût le plus vif pour des ouvrages peints dont l'esprit et dont la technique semblaient absolument exclusifs de son art et condamnés par son art même. C'était le mal connaître ; il ne sait pas bouder sa joie devant un livre, un meuble, une toile ou une symphonie, et pas plus devant Bonnard ou Vuillard que devant Igor Stravinski. Je me figure qu'à ses yeux l'art pictural ultra-moderne n'est pas d'une espèce moins différente de son art, que n'en est la musique russe. Il peut presque le considérer par le dehors, le juger sur l'émotion directe qu'il en a, le visiter en étranger et en profane. Ce serait peut-être l'occasion de marquer la scission décidément consommée entre deux sortes d'art, que l'on continue à tort de nommer toutes deux " peinture ". Notre temps a vu se former, ou si l'on préfère ressusciter, à côté de l'ancienne " peinture à l'huile ", qui procède par " superposition " et s'inquiète surtout du relief et de la qualité matérielle des objets, une " peinture décorative ", par simple " juxtaposition ", qui peut à la rigueur se passer de toute " cuisine " et réduire (ou étendre) son

idéal à celui de la tapisserie. L'une ne remplace pas l'autre, ne supprime pas l'autre, mais il arrive qu'elles se gênent ; leur plus grand tort est de se considérer en rivales, au lieu d'aller chacune son chemin. Comme tout deviendrait plus clair, si pareille situation était reconnue, acceptée et désormais hors de discussion ! — M. Jacques-Emile Blanche aime trop, dans le fond, la peinture de décor et d'impression, pour n'être pas tenté d'y sacrifier lui-même. Je veux surtout retenir, dans sa présente exposition, les pages spontanées, esquisses, cartons et pochades, peintes soit à la détrempe, soit à l'huile sur carton non préparé (c'est-à-dire à l'huile sans le métier de l'huile), où il n'a songé qu'à traduire immédiatement le plaisir de son œil, qu'à confesser son émotion la plus nue. Ses fleurs, perdant tout poids, toute épaisseur, jouent délicatement sur des fonds singuliers ; elles sont plutôt tissées que peintes : c'est un emmêlement curieux et charmant de fils. Ses impressions de Venise, d'Avignon et de Londres ont une délicatesse et une justesse charmantes. Une foule sur la place Saint-Marc à l'heure du thé ; la pelouse vivante d'un square londonien ; dans Regent Street un défilé d'automobiles bigarrées ; une vieille maison anglaise, toute blanche avec son balcon vert, près d'un arbre printanier ; la confusion des régates, tout cela est noté au vif, à la hâte et comme d'un seul mouvement. On trouve ici une singulière habileté, mais plus encore : avec le sentiment le plus fin de l'atmosphère, de l'heure et de la vie, la subtile compréhension de l'âme d'une ville et d'un paysage. Ici Londres est Londres et non pas Venise. En peignant Londres, M. Jacques-Emile Blanche a peint, pour la première fois peut-être, une chose qu'il aime et d'un cœur profond.

H. G.

*
* *

Tu es femme... roman, par *Harlor* (Plon).

Certainement écrit par une femme, c'est un roman très distingué et très sérieux. Avec quelque chose de la technique de Paul Adam et de Rosny, il accumule de nombreux croquis, des

têtes pressées, un peu conventionnelles, rapides et peu vivantes ; je crois qu'allégé de moitié il eût beaucoup gagné. Mais l'étude de jeune fille qui en fait le centre est extrêmement intéressante, et le roman laisse une impression d'intelligence beaucoup plus que de vie : ce qui est d'ailleurs assez fréquent dans les œuvres féminines. La Clarisse de *Tu es Femme* est elle-même un type d'intelligence un peu naïve, dont toute la vie est de croire à la valeur absolue de la Pensée, de l'esprit, mais qui, ne pouvant que par l'amour de l'homme s'approcher de cet idéal, est prise dans une contradiction, de sorte que son existence n'est qu'échecs, et, tout à la fin, sacrifice résigné, conscient, éclairé d'un peu de paix que l'on sent bien provisoire... Des scènes du monde féministe, çà et là, sont prises sur nature et assez amusantes. Si malgré tout on supporte les longueurs de ce bon roman, c'est que sa qualité principale est un style très sûr plein d'aisance et de santé naturelle : une qualité d'honnête travail que les lecteurs de romans ont de moins en moins l'occasion de goûter. L'auteur écrira, je crois, des œuvres remarquables quand elle ou il ne se croira pas obligé d'en bourrer tous les vides en y amassant des silhouettes falotes. J'en tire toujours ceci, à l'intention de ceux qui aiment les “ pensées ” : “ Pour que l'amour soit tout l'amour, il y faut encore de l'amitié, et qu'elle y devienne solide, comme au cœur des beaux fruits le noyau incassable. ”

*
* *

Portraits de sentiment, par *Edmond Pilon* (Mercure de France).

En marge de la littérature et de l'histoire, M. Edmond Pilon a réuni dans ce volume cinq essais particulièrement heureux, où il fait vivre à sa façon, des personnages chers à son âme : Daniel de Foë ; Suite au récit du chevalier des Grieux ; Louis Chénier ; Madame Daubenton et sa famille ; le général Marceau et Mlle des Melliers.

Les lecteurs de la *Nouvelle Revue Française* apprécièrent le talent de M. Edmond Pilon lorsque la première partie de son volume leur fut donnée à lire. C'est la raison pour quoi nous n'en parlons pas davantage, respectant la règle que s'est imposée depuis sa fondation la *Nouvelle Revue Française* — qui juge malséant, ou pour le moins inutile, de louanger les pages mêmes qu'elle eut le plaisir d'offrir à ses lecteurs.

G. S.

***

Figures et questions de ce temps, par *Paul Flat* (Sansot).

M. Paul Flat ouvre ce volume par un discours sur les qualités d'un bon directeur de revue française et particulièrement de la *Revue Bleue*. Il y définit ainsi sa propre orientation littéraire : " Maintien scrupuleux des Traditions de la langue... Fermeté et indépendance de l'esprit critique dans ses rapports avec les œuvres de la Pensée, quel que soit leur domaine, et de quelque cerveau qu'elles émanent. C'est là l'Idéal d'une direction... "

Les articles qui suivent témoignent d'une sévère application de ces principes. Je n'en veux pour preuve que ce jugement : " Voyez ce qui est advenu pour le Salon d'Automne qui n'était " pas plus un scandale cette année que la précédente, puisqu'il " le fut dès l'origine. Il a fallu un brave homme de conseiller " municipal qui, je gage, n'a ni théories, ni doctrine esthétique " arrêtée, pour s'aviser, sous l'impulsion du seul bon sens, " qu'une si générale méconnaissance de la couleur et de la ligne " ne saurait relever de l'art, et que ces ignares ne pouvaient à " aucun titre se recommander de Delacroix et de Carpeaux ; " il a fallu cette intervention pour remettre les choses au point, " et faire cesser ce scandale qui consistait à concéder un palais " de l'Etat à de tels barbouilleurs. Dans un an ces Messieurs " devront chercher un autre abri, et quand ils n'auront plus " l'estampille officielle, ils retomberont à l'obscurité d'où ils

“ n’auraient jamais dû sortir. Voilà ce que peut faire un geste “ qui vient à son heure, et qui même a bien tardé à venir.”

La tradition a de grandes sévérités.

G. S.

* * *

L’Italie moderne, par le *Prince Giovanni Borghèse.* (Paris, Flammarion, 1913. Bibliothèque de Philosophie Scientifique.)

Ce livre trouvera beaucoup de lecteurs et d’acheteurs, car il fait partie d’une collection recommandée par d’excellents ouvrages. C’est pourquoi il n’est pas inutile de le signaler comme un livre mal documenté, partial et parfois même puéril. Les livres de Bagot et de Bolton-King ont un peu vieilli ; ce n’est pas celui du prince Borghèse qui les rajeunira. Outre que la moitié du livre est en dehors du sujet (125 pages de résumé de l’histoire d’Italie depuis la fondation de Rome jusqu’à nos jours), l’Italie moderne, y est vue et jugée avec les yeux et l’esprit d’un membre du “Cercle de la Chasse”, où l’on n’est pas précisément “moderne”. Au lieu d’exposer le développement économique et politique de son pays, l’auteur critique les institutions parlementaires, et propose (au lieu d’exposer) ses vagues desiderata. Je ne citerai qu’une de ses propositions : confier l’instruction primaire aux anciens sous-officiers.

Il est bien heureux qu’un aussi mauvais ouvrage n’ait pas été écrit par un Français, car nos voisins sont farouchement susceptibles à notre égard.

L. C.

* * *

Dès maintenant les bonnes feuilles de l’édition monumentale d’*Une Saison en Enfer* peuvent être examinées chez M. Pichon, imprimeur, qui rappelle aux amis de Rimbaud que les noms des souscripteurs non parvenus avant le 20 mars ne pourront figurer sur le feuillet liminaire.

LES REVUES

L'abondance seule des matières nous a empêchés de donner place dans notre numéro de février à la revue des revues. On ne s'étonnera donc pas que nous signalions aujourd'hui des articles déjà un peu anciens : nous jugeons, dans ce cas, le souci de l'actualité vraiment secondaire : ce que nous signalions hier ne nous semble pas moins digne d'être signalé aujourd'hui.

Revues Françaises.

Le dernier fascicule de Vers et Prose, est consacré presque en entier aux poètes fantaisistes. M. Francis Carco les présente en ces termes :

Il n'existe entre les poètes qu'elle attire (la Fantaisie) aucune sévère et sèche formule, aucune règle catégorique et si l'on s'étonne cependant de voir ces poètes classés, il ne faut pas oublier qu'en fantaisistes véritables ils se soucient fort peu de le paraître ou non. C'est sur plusieurs générations à la fois, c'est en remontant d'un siècle à l'autre qu'on surprendra des analogies singulières et que l'on comprendra peut-être mieux, combien les fantaisistes dépendent étroitement d'un genre très défini, plutôt qu'ils n'appartiennent à telle manifestation inquiète et fugitive du moment.

Le moment toutefois leur paraît propice ; chaque jour, se révèlent à nous de tout jeunes gens qui, par le sentiment de la nuance et de l'ironie, méritent qu'on s'intéresse à eux. Cependant ces débutants ne font en ceci que se rattacher à leurs aînés immédiats dont les plus vieux n'ont pas trente ans. A leur tour ceux-ci se réclament

de précurseurs et il ne nous est pas interdit en remontant de l'un à l'autre, d'en arriver à Jules Laforgue, à Rimbaud et à Corbière.

Quelques citations :

Si la mulâtresse qui peigne
Ses crins de nuit sous les thuyas
Aime le marin, c'est qu'il a
Le poil solaire quand il baigne
Sa chair forte dans le delta.

(André Salmon)

Au bord de l'île on voit
Les canots vides qui s'entrecognent
Et maintenant
Ni le dimanche ni les jours de la semaine
Ni les peintres ni Maupassant ne se promènent
Bras nus sur leurs canots avec des femmes à grosse poitrine
Et bêtes comme chou...
Petits bateaux vous me faites bien de la peine !

(Guillaume Apollinaire)

Le coucou chante au bois qui dort,
L'aurore saigne encore
Et le vieux paon qu'Iris décore
Lui jette un long cri d'or.

La colombe de ma cousine
Pleure comme un enfant.
Le dindon roue en s'esclaffant,
Il court vers la cuisine.

(P. J. Toulet)

Les autres poèmes, souvent réussis, sont de MM. Fagus, Klingsor, Derème, Pellerin, Claudien, Vérane, J. M. Bernard, Deubel, Divoire, Muselli et Ormoy. Au même numéro *Méphiboseth* de O. W. Milosz et une étude de Jean Dorsennus sur Maurice de Faramond.

*
* *

M. Ecorcheville consacre un curieux article, *Le Bruit dans la Musique*, aux tentatives singulières des “ bruiteurs futuristes ” (S. I. M. 1er Décembre). Citons :

Russolo nous dit très nettement sa prétention d'employer les bruits, non pas comme simples bruits livrés au hasard, mais comme agents précis de musicalité. “ L'art des bruits, écrit-il, ne doit pas être limité à une simple reproduction imitative... Nous voulons entonner et règler harmoniquement ces bruits... fixer le degré ou ton, de la vibration prédominante... Par une savante variation de tons, les bruits perdent en effet leur caractère épisodique, accidentel et imitatif, pour devenir des élément abstraits de l'art... ” En un mot, le bruit sera traité comme un son, comme un élément *musicable.* Nous ne connaissons pas encore le mécanisme des instruments bruiteurs, et nous ne pouvons juger dans quelle mesure un glouglouteur ou un renâcleur peut réaliser ce programme de la transfusion du bruit dans l'organisme vivant de la musique. Ce qui est certain c'est que la tâche ne sera pas facile.

Pourquoi ? Parce que les futuristes agissent en doctrinaires. Ils ne se présentent pas à nous comme des inspirés, que la musique fait bruire malgré eux, mais comme des réformateurs conscients, qui se sont demandés comment ils pourraient bien servir la cause futuriste du coté musical. Or, jusqu'ici, depuis que le monde est monde, le bruit s'est toujours glissé dans la musique par la porte de l'inconscience et du génie. L'artiste a deviné ce que l'humanité ignorait encore, et, malgré les protestations du public et de l'école, il a laissé la complexité, le trouble, la confusion s'introduire dans son art, pour l'enrichir et l'intensifier. Puis, il a été lui-même dépassé dans la voie des dissonances et des mélanges orchestraux par un artiste suivant. Mais, cette évolution a toujours été guidée par un souci de beauté et d'expression ; Beethoven lui-même, si pleinement conscient du rôle révélateur de la musique, ne songea guère au côté matériel de cette révélation.

Les *bruiteurs* disciples de Marinetti y songent avant tout. Ce sont des scientifiques. Il font d'abord du bruit, et ils espèrent ensuite un

résultat qui doit être musical. Cette *synthèse* des bruits dont ils rêvent et qui s'accomplit d'ordinaire dans le subconscient de l'artiste, ils la préparent au grand jour du laboratoire. Cela peut être dangereux.

Dans le même fascicule un nouvel article sur *le Cas Rust.*

* * *

Où en est le Prix Stendhal de 2.500 fr. fondé par la Revue Critique des Idées et des Livres? — Le numéro du 25 Décembre nous apprend qu'il ne sera pas décerné cette année. Aucun manuscrit ne répondait aux conditions posées. " Nos délais ont été si courts qu'aucun roman présenté au concours n'a pu être écrit sous l'influence de notre initiative etc... Nous avions fait cependant notre possible pour marquer ce dessein avec netteté etc. " Etc.

* * *

Les cahiers de l'Amitié de France publient des *Poèmes* de Francis Jammes d'une pureté et d'une grâce exquises.

A UNE FIANCÉE

Les oiseaux du divin maître
Ont niché sous la fenêtre
Et le nid n'avait d'abord
Que le poids des pailles d'or
Et que le poids de quatre ailes
Que l'amour mêle et démêle.
Un jour il y eut en plus
Le poids de cinq œufs tous nus.
Après quoi l'on vit éclore
Cinq petits comme une aurore
Et qui ajoutaient encor
Au poids de la paille d'or

Et des quatre ailes gentilles
Et de toutes les coquilles.
Le poids bien plus augmenta
Quand tous au nid l'on chanta.
N'as-tu, ô petite vierge,
Comme en un buisson de cierges,
Dans la pureté des lys
Posé ton cœur comme un nid.

* * *

Voici la conclusion d'une remarquable étude de M. Robert de Souza sur la *Poésie de Francis Vielé-Griffin* (Grande Revue, 23 Janvier).

Des lecteurs se souviendront d'avoir lu ici même des affirmations dans ce genre : " Le symbolisme prétend connaître (?) par la sensation, le classicisme est la compréhension de toutes choses (?) par l'esprit... Le symbolisme est abscons, le classicisme est lumineux. Le symbolisme affecte l'étrange, l'inattendu, le classicisme veut l'ordre, l'harmonie..., etc. " Ceux de ces lecteurs qui auront pris connaissance des pages précédentes auront sans doute quelque mal à leur appliquer ces formules.

M. Charles Maurras, à l'époque où son principe de " politique d'abord " ne lui avait pas fait embrouiller toutes les questions, se gardait de couvrir des propositions aussi grossières. Il fut le premier, lorsque parut le second recueil des *Cygnes*, à saluer Francis Vielé-Griffin du nom de " maître ". Avant les plus belles œuvres du poète, avant la *Clarté de Vie*, avant *Phocas*, avant l'*Amour Sacré*, avant la *Lumière de Grèce*, il avait su découvrir le " sentiment exquis ", la " rare perfection ", les " évocations belles à crier " qui se multiplièrent dans la suite. Son goût classique alors ne s'était pas trompé, s'il a cru depuis, sans doute, que la nécessité de sa politique l'empêchait de proclamer, à côté de Moréas, un second étranger parmi les plus purs défenseurs des lettres françaises.

On aura remarqué aussi que la pensée de Vielé-Griffin compromet singulièrement tant d'enquêtes trop volontaires sur la jeunesse

de notre temps. Voilà quatre lustres, en effet, que sa poésie — et elle ne fut pas la seule — proclama un amour de la vie, une soif de l'action, une ardeur à poursuivre un idéal dans la réalité qui contre-balançait le dilettantisme de l'époque en exprimant déjà les sentiments d'un grand nombre, — sentiments qui sont revendiqués aujourd'hui par certains groupes comme des gisements d'or jusqu'à eux inconnus.

Mais les œuvres restent ; on n'étouffe jamais, on ne travestit pas longtemps leur témoignage. Il suffit de quelque lecture périodique et publique, d'une lecture simple, sincère, comme je me suis efforcé de rendre celle-ci, pour que l'œuvre reprenne toute sa lumineuse évidence.

D'autre part M. Vielé-Griffin rend hommage à Emile Verhaeren dans une conférence prononcée au Vieux-Colombier et publiée dans le Mercure de France du 16 Février. Nous en extrayons cette page émouvante :

Le Norvégien Bjœrnstjerne-Bjœrnson a pu dire dans son étonnement : les Français sont les Chinois de l'Europe... — Par delà nos modes et les ironies qu'elles excusent, derrière la muraille de Chine de Bjœrnson, il y avait, il y a, Messieurs, une réalité transcendante, dont les plus clairvoyants n'ont pas toujours estimé nécessaire de prendre la défense, la sachant de nécessité et à jamais victorieuse,

C'est elle que Verhaeren contempla, un jour de septembre, il y a des années, du haut de la terrasse du Château de Blois.

Ses regards suivaient les lignes harmonieuses de cette vallée dont l'ampleur associe le ciel à sa beauté : la Loire en mirait la splendeur aisée, à la mesure du vaste miroir qu'elle lui offrait. Des plans sans heurts, dorés ou sombres, mobiles selon la lente marche des nuages, animaient les perspectives vers un horizon de forêts et de coteaux. Le grand fleuve luxueux appariait son loisir au songe royal de la terrasse...

Verhaeren confronta sa violence à cette douceur, et sa tendresse rejoignit la fine émotion de tant de discrète majesté. Je vis — et j'en garde encore l'émotion — je vis sur ses joues et vers sa rude moustache héroïque deux larmes poindre et couler...

Car, Messieurs, on aime d'amour le visage souriant et grave de la terre de France. Car il s'y lit, pour qui est digne de le connaître, " l'Esprit de Finesse " sans lequel il n'est, suivant Pascal, ni Art, ni Science, et hors lequel tout est régression.

C'est l'Esprit de Finesse, héritage de dix siècles de culture, qui justifierait presque l'exclusivisme français, lui conférant la juridiction suprême, sur les choses de l'art et de la pensée.

Au même numéro de curieuses lettres d'affaires signées Arthur Rimbaud, des réflexions inédites de Nietzsche sur Wagner et de forts jolis vers : " Mon Ame, approchez vous... " de M. Alphonse Métérié.

*
* *

Nous saluons avec plaisir les ECRITS FRANÇAIS, qui semblent s'annoncer comme une revue diverse, sans morosité, sans parti-pris, vivante. Le premier numéro réunit les noms de MM. Jean Florence, Henri Vandeputte, Francis Carco, André Salmon, Paul Castiaux, Fernand Divoire, André Billy, Guillaume Apollinaire.

Autre nouvelle. LE GAY SÇAVOIR fusionne avec L'ISLE SONNANTE sous la direction de M. Henri Strentz.

Signalons enfin la naissance en Suisse d'un nouveau confrère de langue française, les CAHIERS VAUDOIS. A une époque où notre culture est battue en brèche de toutes parts, il convient d'encourager plus que jamais une tentative de ce genre, surtout quand elle est le fait d'écrivains éprouvés comme MM. Louis Dumur, Ramuz, René Morax, Henri Roorda, Henry Spiess. Ces cahiers veulent attirer à eux " toute œuvre jeune, même inégale, voire intempérante, où paraîtra quelque force d'accent sincère. " Ils paraîtront en deux séries alternées : les *Cahiers blancs* et les *Cahiers verts*. " Les *Cahiers blancs* seront chaque fois attribués à un auteur pour une œuvre inédite. "

Les *Cahiers verts* résumeront le mouvement des arts, des idées et des faits. Les *Cahiers Vaudois* seront édités à Lausanne.

*
* *

MEMENTO :

— *La Phalange* (Décembre) : " Des vers " de M. Ernest Tisserand qui décèlent un charmant sentiment du rythme.

— *Les Marges* (Décembre) : " Nouveaux chapitres de la stratégie littéraire ", par Fernand Divoire. — (Janvier) : " Carpentier " par Tristan Bernard.

— *La Revue Hebdomadaire* (13 Décembre) : " Les Carrache au Salon d'Automne ", par Péladan.

— *La Revue de Paris* (1er Janvier) : " Tolstoï : Souvenirs d'un de ses fils ", par le comte Elie Tolstoï ; " La Fuite de Gabriel Schilling ", par Gerhardt Hauptmann.

— *L'Olivier*: Lettres inédites de Delacroix et de J. F. Millet.

— *Les Cahiers de la Quinzaine :* " Eve ", poème, par Charles Péguy.

— *Les Marches de l'Est* (Janvier) : " l'Esprit Européen ", par Louis Dumont-Wilden, — " Elsa Koeberlé ", par Louis Thomas.

— *La Revue Critique des Idées et des Livres* (25 Janvier) : " Il faut lire Alexandre Dumas père ", par Henry de Bruchard.

— *France-Italie* (1er Janvier) : " L'influence de l'Italie sur la création de l'Opéra Français ", par Henry Prunières.

*
* *

REVUES ALLEMANDES.

Dans la ZUKUNFT une lettre de Dostoïevski au poète Apollon Maikow. Elle est extraite de la *Correspondance de Dostoïevski* qui doit paraître ce printemps chez Piper à Münich, et nous montre un Dostoïevski humain, " trop humain ", qui conte sans détours ses pertes au jeu à Baden-

Baden en 1867. Il y rencontra Tourgueniew avec lequel il n'eut qu'un entretien qui détourna à jamais l'un de l'autre les deux écrivains russes : " Je n'ai jamais aimé Tourgueniew. Je regrette bien de lui devoir 50 thaler qu'il me prêta en 1857 à Wiesbaden et que je ne lui ai jamais rendus. Je ne puis souffrir son aristocratisme ni son pharisaïsme... Et puis il ne sait rien de ce qui se passe en Russie... Il prétend que nous devrions nous agenouiller devant la culture allemande, que toutes les tentatives faites pour créer une culture russe originale ne sont que sottises et cochonneries. Il songe à écrire un article contre les russophiles et les slavophiles. Je lui ai conseillé de se procurer une lunette d'approche. — Pourquoi ? — Vous êtes si loin de nous ! — Il entra en fureur. Avec une feinte naïveté, j'ajoutai : Je n'aurais pas cru que l'insuccès de votre dernier roman (*Fumée*) pût ainsi vous mettre hors de vous... Nous prîmes congé l'un de l'autre et le lendemain à dix heures Tourgueniew déposait sa carte chez moi : je lui avais dit la veille que je ne recevais personne avant midi et que nous avions l'habitude de dormir jusqu'à onze heures... Je ne le revis qu'une fois, sept semaines plus tard, à la gare. Nous nous croisâmes sans nous saluer".

Dans le Literarisches Echo du 15 novembre une étude d'ensemble de Eugen Kohler sur Jean Schlumberger. — Même revue, 15 décembre : un article sur les *Fils Louverné* : tous deux témoignent d'une intelligente sympathie.

Revues Anglaises.

— *Poetry and Drama* (Londres). N° de déc. 1913 : Poèmes de : Robert Bridges, Thomas Hardy, Walter de la Mare, Harold Monro. — Un beau poème de W. H. Davies : " The bird of Paradise. " — Etudes : de J. C. Squire sur Francis Thompson ; de Dixon Scott sur John Masefield. — Chroniques : française de F. S. Flint ; américaine de John Alford.

— *The new Freewoman* (Londres.) N° du 15 déc. : — Deux strophes signées Jack Mac Clure, intitulées " On the Boulevards ",

prouvent que l'Anglo-Saxon qui conçoit Paris comme une " ville gaie " où " le cher Christ est oublié " et où " mille âmes dansent la tarantelle " n'est pas une invention de nos humoristes.

REVUES ITALIENNES.

— *Rassegna Contemporanea* (Rome). N° du 10 déc : Article de Natale Scalia sur L. Sterne.

— *La Voce* (Florence). N° du 11 déc. 1913 : " Intorno all'idealismo attuale ", réponse de G. Gentile à Benedetto Croce.

REVUES ESPAGNOLES.

— *La Revista de América* (Paris). N° de Janvier 1914 : Supplément entièrement consacré au poète colombien José Asunción Silva (1865-1896). — Autobiographie littéraire de R. Blanco-Fombona. — Poésies de Leopoldo Diaz. — Etude sur l'écrivain brésilien Machado de Assis. — Deux articles consacrés à J. A. Silva. — De ce poète, à la p. 11 du supplément, un remarquable " Pastel ". — Dans une revue de la littérature mexicaine contemporaine, M. Alfonso Reyes écrit : " Ch. L. Moore n'avait pas entièrement raison lorsque, parlant de nous dans *The Dial* de Chicago, il faisait remarquer que nous procédons de la France. Il y a huit ans à peine cette observation eût été très juste. Mais depuis lors, de nouveaux souffles ont passé ; et si nous ne renions sans doute pas la France, toujours aimable et toujours aimée, nous voulons du moins... écouter les bruits qui partent de tous les points de l'horizon... Pour nous les philosophes et les poètes du Nord n'ont pas écrit en vain. Dans l'humorisme des jeunes se reflétent O. W. Holmes et Poe ; et James dans leur philosophie. L'influence de la littérature anglaise, cas peut-être unique dans l'Amérique espagnole, se découvre aisément chez les jeunes. " (" Nosotros ", Revista de América p. 107.)

LE GÉRANT : ANDRE RUYTERS.

Imp. SAINTE CATHERINE, Quai St-Pierre, 12, Bruges (Belgique).

ÉMILE-PAUL FRÈRES, Éditeurs

100, Rue du faubourg Saint-Honoré, Paris VIIIe

MAURICE BARRÈS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LA GRANDE PITIÉ

DES

ÉGLISES DE FRANCE

n volume in-18°. Prix . . . . 3 fr. 50

JÉROME & JEAN THARAUD

PAUL DÉROULÈDE

n volume in-18°. Prix . . . . 2 fr.

ANDRÉ SUARÈS

Voyage du Condottière

VERS VENISE

n volume in-18°. Prix . . . . 3 fr. 50

our paraître prochainement :

CAMPAGNES D'ITALIE

ORGES DUHAMEL : DANS L'OMBRE DES STATUES, pièce en trois actes.

NRI GHÉON : LE PAIN, tragédie populaire en 4 actes et 5 tableaux.

IEDRICH HEBBEL : JUDITH, tragédie en cinq actes, traduite de l'allemand par GASTON GALLIMARD et PIERRE DE LANUX.

MILE VERHAEREN : HÉLÈNE DE SPARTE, tragédie en 4 actes.

Critique :

ENRI GHÉON : NOS DIRECTIONS
(Réalisme et Poésie. — Notes sur le Drame Poétique. — Du Classicisme. — Sur le vers libre, etc.)

CQUES RIVIÈRE : ÉTUDES
(Baudelaire, Paul Claudel, André Gide, Ingres, Cézanne, Gauguin, etc.)

NDRÉ SUARÈS : TROIS HOMMES, (Pascal, Ibsen, Dostoïevsky).

LBERT THIBAUDET : LES HEURES DE L'ACROPOLE

Volume in-4° raisin à 10 fr.

AUL CLAUDEL : CETTE HEURE QUI EST ENTRE LE PRINTEMPS ET L'ÉTÉ. Cantate à trois voix. . . . . *Epuisé*

Volume in-8° raisin à 10 fr.

LBERT THIBAUDET : LA POÉSIE DE STÉPHANE MALLARMÉ

Volumes in-8° tellière

NDRÉ GIDE : ISABELLE, Première édition sur vergé d'Arches, tirée à 500 exemplaires. 1 vol . . . . 7 fr. 50

ABINDRANATH TAGORE : L'OFFRANDE LYRIQUE (GITANJALI) (traduction d'ANDRÉ GIDE) première édition sur vergé d'Arches, tirée à 500 exemplaires, 1 vol. . . . . *Epuisé*

Volume in-8° couronne 2 fr. 50

OVENTRY PATMORE : POÈMES
(traduction de PAUL CLAUDEL, précédée d'une étude sur Coventry Patmore par VALERY LARBAUD.)

ÉON-PAUL FARGUE : POÈMES

HN KEATS : LETTRES A FANNY BRAWNE (traduction Marie-Louyse des Garets.)

. W. MILOSZ : MIGUEL MAÑARA, mystère en six tableaux.

AINTLÉGER LÉGER : ÉLOGES . . . . *épuisé*

---

our paraître prochainement :

AUL CLAUDEL : POÈMES D'ÉTÉ
SEN : ŒUVRES COMPLÈTES Tome I. Trad. LA CHESNAIS
EORGE MEREDITH : LA CARRIÈRE D'ANDRÉ BEAUCHAMP
Traduit de l'anglais par A. MONOD.
EAN SCHLUMBERGER : LES FILS LOUVERNÉ.
NDRÉ SUARÈS : PORTRAITS
ESSAIS
RNEST TISSERAND : UN CARTON DE PORTRAITS

---

a été et il sera tiré de tous ces ouvrages un certain nombre d'exemplaires in-4° llière, sur vergé d'Arches, au filigrane de La Nouvelle Revue Française, au prix de 12 fr. 50

'HÉATRE DU VIEUX COLOMBIER

21, RUE DU VIEUX COLOMBIER PARIS, (VIe)

Tél. Saxe 64-69

Mois de mars

Premières Représentations

LES FRÈRES KARAMAZOV

(Reprise)

Drame en 5 actes

par JACQUES COPEAU et JEAN CROUÉ

d'après DOSTOÏEVSKY

LA NUIT DES ROIS

Pièce en 4 actes

DE SHAKESPEARE

(Trad. inédite de Th. Lascaris)

L'EAU-DE-VIE

Pièce en 3 actes

par HENRI GHÉON

B. Le programme hebdomadaire est envoyé régulièrement à quiconque en fait la demande.

Chaque Samedi à 4 h. 1/2

MATINÉE POÉTIQUE







Lisez

L'EFFORT LIBRE

DIRECTEUR :

Jean-Richard BLOCH



L'Art Décoratif



a publié
des articles sur Van Gogh, Gauguin
Cézanne, Puvis de Chavannes,
Seurat, Bonnard, Redon, Maillol
Cross, Denis, Camille Claudel etc

Envoi gratuit d'un numéro spécimen aux personne
disposées à s'abonner.

NOUVELLE SALLE

DE

Gymnastique Rythmique

52, RUE DE VAUGIRARD, PARIS VIe

Méthode Jaques-Dalcroze

Cours spéciaux pour jeunes filles et pour enfants.
Cours pour les débutants.

Chaque mardi à 6 h. du soir

RÉUNION DE PROPAGANDE *(sur invitation).*

Les Cours sont dirigés par Melle SENFF, de l'Institut JAQUES-DALCROZE

Pour tous renseignements s'adresser 52, rue de Vaugirard.

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

35 & 37, RUE MADAME, PARIS VIe

Veuillez m'inscrire pour un abonnement *de luxe / ordinaire* * *de six mois / d'un an* * *à la Nouvelle Revue Française,*

à partir du 1er 1914.

(Signature et Adresse)

Sur papier ordinaire : France, Alsace-Lorraine, Belgique, Luxembourg : un an, 15 *francs, six mois,* 8 *francs.*

Etranger : un an, 18 *francs, six mois,* 10 *francs. — Pour les membres du corps enseignant en France : un an,* 10 *francs.*

Sur papier de luxe : France et Etranger : un an, 25 *francs.*

On peut joindre le montant de l'abonnement en un mandat-poste ou demander le recouvrement à domicile.

* *Effacer l'une ou l'autre des indications.*

La Nouvelle Revue Française

PARAIT LE 1er DE CHAQUE MOIS

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT

France, Alsace-Lorraine, Belgique et Luxembourg :
Un an, 15 frs. — Six mois, 8 frs.

Étranger :

Un an, 18 frs. — Six mois, 10 frs.

Pour les membres du corps enseignant *en France* : 10 Frs.
Abonnement sur papier de luxe (France et Étranger) : 25 Frs.

Les quittances présentées à domicile seront majorées de 0 fr. 50 pour frais de recouvrement.

Il sera fait, sur leur demande, *aux nouveaux abonnés d'un an du tarif ordinaire*, le service gratuit des matières en cours de publication à la date de leur abonnement.

SOMMAIRE du N° 62